

Université de Montréal

*Le chant du mycélium* suivi de  
**Le monologue polyphonique dans la pièce *Éden* *Matin Midi*  
*et Soir* de Chloé Delaume**

par Clélia Pulido

DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE  
FACULTÉ DES ARTS ET DES SCIENCES

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À LA FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES  
EN VUE DE L'OBTENTION DU GRADE DE MAÎTRE ÈS ART (M.A.)  
EN LITTÉRATURES DE LANGUES FRANÇAISES

mai 2019

© Pulido Clélia, 2019

## Résumé

Ce présent mémoire s’articule en deux parties : création et recherche. La première partie est une fiction conçue pour être transposée en podcast. Les treize monades qui la composent pourraient être lues et écoutées aléatoirement (à l’exception de la première et de la dernière). La prolifération des formes textuelles (différentes voix et instances énonciatives, passages en vers et en prose...) se fait l’écho de la transformation progressive de la perception du monde par le personnage. Les processus d’hybridation visent à brouiller ses frontières sensibles et mentales et à permettre l’irruption d’un double qui n’a de cesse de perturber son équilibre psychique et son intégrité corporelle. Dans la seconde partie consacrée à la recherche, l’essai porte sur *Éden Matin Midi et soir* (2009) de Chloé Delaume, écrivaine et performeuse littéraire. La forme du discours dévoile sa nature hybride, à la croisée du monologue théâtral, du monologue de fiction, du récit polyphonique et de l’autofiction. Le rapport à une conscience de soi instable, multiple et polymorphe s’inscrit profondément dans une écriture fragmentée, toujours au bord de la psychose et d’une schizophrénie énonciative. Cette analyse explore les enjeux liés à la fragmentation du Soi de la narratrice-personnage qui se décompose en plusieurs voix autonomes qui se répondent, s’invectivent, hurlent. L’essai, à travers l’étude des dynamiques énonciatives, s’attache à démontrer comment le texte parvient à faire advenir une polyphonie ouverte néanmoins structurante à partir un cadre monologique.

**Mots-clés** : Chloé Delaume, monologue, polyphonie, énonciation, hybridation, création littéraire

## Abstract

This master's thesis is divided into two parts: creation and research. The first part is a fiction designed to be transposed into podcasts. The thirteen monads it is made of could be read and listened to in a random order (except the first one and the last one). The proliferation of textual forms (different voices and enunciative instances, pieces in verse and prose...) echoes the gradual transformation of the character's perception of the world. The hybridization processes aim to blur its sensitive and mental boundaries and to allow the emergence of a double that constantly disrupts their mental health and its bodily integrity. In the second part, that is devoted to research, the essay focuses on *Éden Matin Midi et Soir* (2009) by Chloé Delaume, writer and literary performer. The form of the discourse reveals its hybrid nature, in-between theatrical monologue, fictional monologue, polyphonic narrative and autofiction. The relationship to an unstable, multiple and polymorphic self-awareness is deeply embedded in a fragmented writing, always on the verge of psychosis and enunciative schizophrenia. This analysis explores the issues related to the fragmentation of the Self of the narrator-character, which is broken down into several autonomous voices that respond to each other, invective and scream. The essay, through the study of enunciative dynamics, aims to demonstrate how the text manages to bring about an open yet structuring polyphony from a monological framework.

**Keywords** : Chloé Delaume, monologue, polyphony, enunciation, hybridization, creative writing

# Table des matières

Résumé.....	ii
Abstract.....	iii
Table des matières.....	iv
Liste des abréviations.....	vi
Remerciements.....	viii
LE CHANT DU MYCÉLIUM .....	1
Monade 1 .....	2
Monade 2 .....	13
Monade 3 .....	24
Monade 4 .....	31
Monade 5 .....	42
Monade 6 .....	53
Monade 7 .....	61
Monade 8 .....	70
Monade 9 .....	78
Monade 10 .....	88
Monade 11 .....	99
Monade 12 .....	106
Monade 13 .....	113
LE MONOLOGUE POLYPHONIQUE DANS LA PIÈCE <i>ÉDEN MATIN MIDI ET SOIR</i> DE CHLOÉ DELAUME.....	121
Introduction.....	122
1    Le monologue comme polyphonie et dialogisme intérieur et pluriel .....	126
1.1    Discours du Soi : éclatement et prolifération de l’instance énonciative.....	126
1.2    Lutte pour la parole, lutte pour faire silence : dialogisme conflictuel entre « je », « tu », « vous », « nous » .....	128

1.3	Le « nous » et le « on » : communauté des suicidés dans laquelle s’inscrit la narratrice	131
1.4	La Thanatopathie : autre en soi et identification.....	132
2	Les voix autres .....	136
2.1	Polyphonies extérieures : présence, contamination, responsabilité .....	136
2.2	Voix objectives auxquelles s’oppose(ent) le(s) Soi(s).....	139
2.3	Dialogisme : performativité et pensée magique entre voix intérieures et extérieures	141
2.4	Objectivité et autorité de la langue : légitimer et structurer le chaos de la conscience	145
3	Un texte à recomposer .....	148
3.1	Œuvre à l’image d’une conscience en morceaux.....	148
3.2	Intertextualité et interprétation : une inscription fondamentale dans la littérature (et dans la langue) .....	151
3.3	Un texte comme potentialité : transmédialité et transartialité au service du multiple	154
	Conclusion .....	159
	Bibliographie.....	161

## Liste des abréviations

EMMS : *Éden Matin Midi et Soir*

*Au garçon que j'aurais pu être,*

# Remerciements

Je tiens à remercier

ma famille pour m'avoir toujours soutenue dans tous mes projets de création que ce soit à l'autre bout de la France ou de l'autre côté de l'Atlantique,

mon compagnon et amoureux Olivier pour ne jamais douter de moi, même dans mes heures les plus sombres,

mon cher directeur de mémoire Jean-Simon Desrochers pour m'avoir suivie dans mes idées, avec foi et discernement.



## **LE CHANT DU MYCÉLIUM**

# Monade 1

Quelque part, ce soir. À l'orée de la ville, le vent gonfle les rideaux d'une fenêtre à demi-fermée.

Midi se lève, la bouche pâteuse. Les relents douceâtres, la pâte à pizza germe dans les eaux troubles du salon. Un pied déborde du lit, une chaussette blanc sale et des cheveux en bataille. Il est là, étendu dans la lumière mal définie d'un midi brouillé. Il fait un temps étrange, gris, un peu sombre ; ça pourrait être n'importe quelle saison, à n'importe quelle heure du jour. Le voilà qui se réveille, mèches collées au front, moiteur du sommeil sur le canapé. Will remue, se frotte les yeux.

Je suis en retard. Ou bien pas encore, quelle heure est-il?

Je ne sais pas. Tu dois te lever, vite!

Il y a là les vestiges d'une pizza avalée à trois heures du matin sur la table basse du salon.

Inspiration, ouvre grand les yeux. Je me redresse brusquement. Mes pieds heurtent — surprise! — le verre froid et brun, éclats de bruits de bouteilles sur le carrelage, roulent par terre. Il jure, en écho, le choc se décompose, se divise, le bruit se démultiplie dans le silence relatif de son deux pièces. Il est temps, il s'assoit, s'étire et bâille. Se roule une cigarette parmi les brins de tabac, les feuilles et les mégots éparpillés. Mange une part de pizza, température ambiante, légèrement sèche et molle. Il avale. Tire plusieurs lattes. Court à la salle de bain en shootant dans les bouteilles. Il pisse. Vite. Devant le lavabo, des figures géométriques, tracés coupants qui se déploient dans l'espace de sa mâchoire, animés par une main nerveuse à coup de brosse à dents. Il crache, toujours du sang, incapable de ne pas se raboter les gencives.

Il n'y a rien de plus triste, de plus morne

Envie d'en finir accablé de mollesse

Pourtant rien ne peut m'entraver ni m'infléchir

La roue tournera au moins treize fois.

Un matin comme les autres, ni plus ni moins. Oubli de foutre un putain de réveil. Préparé à l'arrache, l'empressement des lendemains couché trop tard, souvent vers trois heures et demie

du matin. Les soirs où j'ai échoué à me détendre et à manger en moins de quatre heures. Trois quarts de pizza, deux bières, deux joints et demi, une heure de série et trois de jeux en ligne, après avoir quitté mon taf. L'impression toujours s'enfle en moi, celle de passer à côté, de rater quelque chose, de ne pas bien discerner ce qui m'entoure, toutes les causes qui interfèrent, qui m'indisposent. La routine, le peu de consistance. Échapper encore au présent, comme une cloison qui se tend, comme le calme ombrageux fige le sang gélifié, hors du temps de ses feux.

Il marche, les trottoirs détrempés. Le goudron, odeur acide et huileuse et lourde. Il écoute une radio quelconque sur son smartphone jusqu'à ce que... « Vous avez un rêve vraiment cool? Et bien là, je suis en train d'en faire un. Je ne veux pas être dérangé. Et je ne le serai pas, parce qu'avant de dormir, j'ai activé ça. Maintenant mon iPhone ne doit pas sonner, sauf si c'est important. Parce que me déranger maintenant ce serait... Le nouvel iPhone, bientôt disponible... » « Et voici notre flash météo avec Valentine : Bonjour, nous sommes maintenant en alerte de niveau intermédiaire sur la moitié nord-ouest du pays. Des orages et des vents violents sont attendus ainsi qu'un risque de grêle autour de la région de L.... Notre envoyé spécial est sur les lieux... » Il éteint et passe sur sa playlist. Il ne pleut plus, ciel à découvert. Il sait très bien qu'il n'aura pas le temps, ni d'aller au rendez-vous qu'il avait réussi à obtenir après de longs mois d'attente, ni de passer au supermarché pour racheter le strict nécessaire : de quoi boire, du tabac, des feuilles à rouler, du papier toilette. Manger : il peut le faire au travail, ou dans la zone commerciale où se concurrencent plusieurs fast-foods et chaînes de restaurant. Pour l'instant, il traverse les allées, banlieue pavillonnaire, maisons achetées à crédit, constructions qui n'ont pas plus de quinze ans. Lui, il sort de ce petit immeuble, haies bien taillées, quelques arbres, un beau coin, à loyer modéré. Les avantages d'une petite ville, même si parfois il se sent désarçonné.

« Désarçonné » : il murmure ce mot entre ses lèvres. Il pense tout haut, regarde entre les massifs d'aubépines et de charmes... personne. Un miroir d'eau se brise : coup de pied sur la surface croupie de la flaque. Éclabousse le bas de son pantalon. « Fuck! » Il presse le pas, puis l'attente à l'arrêt de bus.

Il froisse le papier à carreau dans sa poche, oublieux du contenu, s'attachant au contact tactile pendant que l'esprit s'égaré en mille pensées corruptibles.

Je le retire ensuite précautionneusement. À ma mémoire, soudain, je me souviens alors, l'importance des signes, apposés d'un trait léger, le graphite effleurant presque doucement la petite feuille, la feuille carrée déchirée en vitesse et puis posée sur la table de la cuisine. Avant-hier ou peut-être avant, je ne sais pas, je ne tiens pas un planning de ces choses-là. Défroisser, appuyer de mes phalanges froides. Mes ongles déplient l'écriture manuscrite :

Will, (tu noteras que je me rappelle ton prénom)

La nuit était bien.

Au fait, j'ai laissé mon écharpe chez toi, je vais devoir repasser.

Voici mon num' : 0658474596

Lise

Peut-être que je devrais la rappeler, au moins avant qu'elle ne se pointe chez moi. Je verrai ça plus tard, je suis bien trop occupé aujourd'hui, en plus je suis déjà à la bourre.

Centre-ville, il a fait un gros détour, c'est risqué, va squatter chez un pote. Pas longtemps, il reprend à seize heures trente. Il sonne, les pavés chatoient et le ruissellement continue, bien que la pluie ne tombe plus depuis plusieurs heures. Des cataractes gigantesques pour les fourmis, noyées, emportées sous le déluge urbain. La crasse s'écoule, il imagine les fourmis et la saleté dans le flux, sur le béton, sur l'asphalte, les ruelles, les routes, jusqu'à l'océan. Une montagne, l'embouchure du fleuve, tout cela s'est amassé, des millions de cadavres d'insectes et de...

À l'interphone, une voix. « Hey, salut! Je viens t'ouvrir, mon interphone est péty. Viens, entre, qu'est-ce que tu fous à regarder par terre? »

Ses paupières clignent, il se ressaisit hors de l'aspiration, reprend son souffle.

— Heu rien, j'sais pas... j'étais... heu, absorbé... en t'attendant.

— Ouais gros, t'as l'air crevé, rentre vite, on se les gèle ici. »

Ils montent ensemble l'escalier en colimaçon dans la petite cour intérieure au-delà du couloir du porche d'entrée.

Les voilà, grand appartement pas très bien rangé, colocation de cinq personnes dont deux qui ne sont quasiment jamais là. Il y a pas mal d'objets par terre, les tables pas débarrassées. Ils s'assoient sur un canapé en train de rendre l'âme, ce qui le rend plus confortable, maintenant que sa mousse est ramollie et que le dossier s'effondre. Des traces de liquides — bière certainement — et de sauces à peu près nettoyées égaient le bleu monotone de la housse.

Un verre est posé, comme l'heure de la pause. Amis et collègues de travail, un jour ne font plus qu'un. Et fournisseur de weed aussi, il faut bien. Chaque chose en son temps.

Will s'assoit tranquillement, il semble exténué sur le bord du canapé.

— Attends, je te sors une bière.

— Ouais merci, Rudolphe. J'ai rien du tout avalé depuis je ne me suis levé, il y a à peine une heure.

— Ben alors, c'était pas la peine de te presser, je reste chez moi aujourd'hui.

— Je voulais passer tôt avant de retourner au taf.

— Tu prends à quelle heure?

— Ben, encore à 16 h, je me tape encore la fermeture jusqu'à deux heures du mat', ça fait cinq fois d'affilée cette semaine. J'ai plus rien, là je suis à vide. Pour cent balles, tu peux me dépanner?

— Bien sûr, tiens, dernière récolte de mon cousin, hybride de purple et de sativa.

— Très bien, de toute façon toutes celles que je t'ai prises ne m'ont jamais déçu.

Un sachet en plastique rempli de têtes de cannabis est posé juste devant Will. Rudolphe a un grand sourire aux lèvres.

— Elle est un peu moins forte que la dernière, mais elle est vraiment bonne et les effets durent plus longtemps.

D'un coup sec, l'ouvre-bouteille éjecte la capsule de bière. Will hume les intrications végétales nouées dans l'arôme, il se sent déjà relaxé rien qu'à l'odeur. Il sort son paquet de feuilles et un peu de tabac en vrac.

À peine posé, me voilà déjà en train de me rouler un gros joint et à me siffler une bière...

Je continue à parler à mon collègue, il a tout juste 19 ans. Il a sa coloc', sa formation en école de kiné. Il gère. Il fait pas tant d'heures que ça au fast-food, mais ces quelques shifts tombent en même temps que les miens. Fin d'après-midi, début de soirée, début de la nuit. Ah, et les week-end surtout. En deux, trois jours, il a déjà fini ses heures. Je le connais depuis pas très longtemps, mais ce mec est cool et vraiment sympa.

— Au fait, j'ai du pain et de quoi te faire un petit-déj'.

Il sort du salon, va à la cuisine, cinq secondes plus tard il me pose un grand plateau avec une grande moitié de baguette, du beurre, de la confiote, un verre de jus d'orange, un muffin et surtout une énorme tasse de café.

— Dude! Putain, c'est trop beau. Tu peux pas savoir comme mon corps te remercie!

— T'inquiète, j'ai mangé y a même pas une heure et je savais que t'aurais la dalle en venant.

— Pour sûr, tiens, tu veux une taffe?

Will lui tend le joint. Rudolphe, se pose dans le canapé, tranquille, tire un bon coup, tandis que Will commence à engloutir sa tasse et à dévorer les tartines. Ça fait comme une boule chaude au creux de son estomac.

— Hey, c'est ouf, t'as plus la même tête. Sans déconner, t'avais l'air d'un putain de zombie quand t'es arrivé.

Rudolphe lève les yeux au ciel, en haussant exagérément les épaules et en souriant un peu trop. C'est sa manière de dire des grosses vérités un peu crues qui ne passeraient pas avec quelqu'un d'autre. Alors qu'avec lui, personne ne pouvait s'empêcher de trouver ça mignon. Les gens

acquiesçaient et se faisaient à l'idée, sans être le moins du monde fâchés par ses paroles. C'est exactement de cette manière que Will réagit.

— Ouais, t'as pas tort, tu peux même dire que j'ai une sale gueule. Je fais n'imp' en ce moment, je suis crevé et on a peut-être un peu abusé avec les, je dirais, trois ou quatre grosses teufs passées.

— Yeah, t'étais pas tout seul, gros! On a pas mal tous abusé sur la picole, la drogue, le cul... D'ailleurs, avant-hier, ou je sais plus, y a un soir tu devais passer chez moi après le taf pour refaire le plein — mais t'as préféré passer aujourd'hui —, mais tu faisais quoi? T'étais pressé de partir, pour une fois que tu faisais pas le close et que tu sortais à 22 h 30. Hein, tu avais quelque chose de prévu?

Rudolphe ouvrait grand ses yeux tout en prenant un ton affecté. Will le voyait toujours venir de très loin avec son air faussement innocent et ignorant, derrière sa mèche blonde, ses yeux turquoise et sa peau douce et lisse. Malgré sa grande taille et son corps bien bâti, il paraît terriblement juvénile.

— Hum, et toi qu'est-ce que tu croyais que je faisais après le travail? (Il marque une pause et tire avec lenteur sur son joint). Tout le monde aime raconter des conneries...

— Oh, aller je sais bien que tu sortais avec une fille, t'as fait genre ton mec mystérieux, on est tous au courant.

— Bien, puisque tout le monde sait tout, je n'ai plus rien à dire.

— *Come on!* On sait jamais rien sur toi, c'est à peine si t'as fait un effort pour draguer des filles en soirée. Tu leur racontes des trucs bien *fucked up*, mais bizarrement ça a toujours l'air de les intéresser pour de vrai.

— Et si j'étais gay, tu y as pensé?

— Bien sûr que non! (Il dit ça comme si c'était la plus pure évidence). Tu détournes la conversation...



Will ne dit mot. Je ne céderai pas et puis ça m’amuse tellement. J’aime être discret voilà, point. Enfin...

Le temps s’écoule assez lentement, ponctué par les tartines et la deuxième tasse de café que Rudolphe lui sert. Les pourtours de la pièce se font plus flous, la luminosité éclate en fragments à la texture légèrement décalée. Le canapé s’agite en vague sous le postérieur de Will. Hé! Qu’est-ce qu’il m’arrive?

— Et toi, tu penses faire quoi de ton prochain week-end? Jeudi, vendredi, c’est ça? Lui demande son collègue au bout d’un moment.

— Je pense que je vais...

Tu ne vas rien faire, comme d’habitude, tu n’en branles pas une, à part te rendre minable aux fêtes des autres, ou croupir dans l’obscurité de ta chambre, seul. Oh, shit! C’est quoi là, dans ma tête?

Une pause, beaucoup trop longue. Will semble perdu, hagard, la bouche entrouverte en attente de mots pas encore prononcés.

— Hé mec! Ça va? Tu voulais dire? C’est ma beuh qui te fout dans un état pareil?

— Heu, non, t’inquiète, tout va bien, j’ai perdu ce que je voulais dire... Je me suis mis à essayer de me rappeler à quelle heure je reprends...

— Ouais (sans conviction), tu m’as dit à 16 h 30.

— Ah, oui! Tu as raison, dit Will sur un ton presque enjoué qui peine à dissimuler son trouble.

Rudolphe n’insiste pas. Il sait que ce n’est pas la peine, même si son comportement est anormal. Il sait que sa weed n’est pas en cause et que son collègue est certainement celui qui a la plus grande résistance aux drogues, peut-être même la personne qu’il ait jamais rencontrée. Je ne pensais pas entendre littéralement des reproches dans ma tête, à moins que ce soit ça « la petite voix intérieure », non ce n’est pas possible, pas aussi distincte. Je ne comprends pas. Ou bien c’est facile, j’ai trop abusé il y a cinq jours, le cocktail amphèt’, MDMA, LSD arrosé d’un peu

d'alcool, j'ai des retours d'acide ou bien je vais rester perché. Et là, ou je vire parano, ou en fait j'ai toujours été psychotique. Merde, je suis bon pour devenir chtarbé!

...

Nan, putain j'ai les boules, ça recommence.

Les secondes semblent s'alourdir, devenir de plus en plus lentes. Rudolphe attend, désarçonné. Will finit par articuler :

— Je peux avoir de l'eau, s'te plaît? lâche-t-il d'une voix étranglée.

— Heey, j'aurais jamais pensé que tu me demandes un verre d'eau, un jour. Bouge pas, t'es blanc comme un linge.

Il lui tapote l'épaule, file lui remplir un verre d'eau. Will n'ose pas le quitter des yeux jusque dans la cuisine avant de le voir revenir. Rudolphe revient avec le verre, s'arrête et regarde Will des pieds à la tête.

— Je t'assure, tu as l'air super mal, est-ce que tu penses vraiment aller au travail dans cet état?

Il insiste fortement sur le dernier mot de sa question, puis lui tend le liquide limpide et calme. Will s'en saisit délicatement comme il en a l'habitude pour saisir toute chose. Il boit paisiblement, une gorgée après l'autre. Au bout de quelques instants, il lève la tête et regarde Rudolphe, toujours debout à le dévisager. Il écarte quelques mèches tombées devant son visage, et lui sourit, encore pâle, mais presque rayonnant.

— Hey, dude. Tu sais que t'es un vrai pote toi?

Cela pourrait sonner comme un mot d'amour, dans un autre contexte.

— C'est normal tu sais! Tu m'as bien sorti de la merde quand plus rien n'allait. Et puis quoi ? Je fais que te vendre de la weed et te filer un verre de flotte. C'est pas le bout du monde.

— Et m'accorder un excellent petit-déj'!

— Ah oui, mais je suis un homme plein de sollicitude!

— J’aurais pas dit mieux!

Ils passent ainsi la dernière demi-heure à continuer de parler de tout et de rien. La chatte norvégienne de son ami a fait sa grande entrée dans le salon, une dizaine de minutes à peine après que Will s’est assis sur le canapé. Elle avait décidé de s’installer sur les genoux de Will et comme celui-ci est ce qu’on nomme « un homme à chat », il s’est fait un plaisir de caresser et de faire ronronner Poupette. Will en retire un apaisement assez profond.

— Bon, c’était vraiment sympa, merci pour tout. Je dois y aller, je reprends le taff dans trois quarts d’heure.

— Tu prends ta caisse?

— Nan, je dois la faire réparer — problème de bougies —, je suis venu en bus et là je vais marcher, je crois que j’en ai besoin.

— Il flotte, t’as ce qu’il faut ou je te prête un parapluie?

Will lui montre le sien dans son sac dos.

— On se revoit au taff!

— Ok, j’arriverai plus tard, à 21 h. Bye.

Will se lève, ramasse son nécessaire de fumeur. L’eau tombe en spirale, se délestant toujours de quelques gouttes sur les fenêtres. Pour remettre ses baskets, Will se pose sur une banquette défoncée, à droite de la porte d’entrée et faisant face à un placard pourvu d’un miroir sur toute sa longueur. Bon, il n’y a plus qu’à y aller, il faut absolument que je dorme sinon je vais finir par dérailler complet. Il croise son reflet, sous ses yeux des cernes violacés semblent avoir poussé, sa coupe part en vrille, on dirait que ces cheveux à peine coiffés sont plus ternes et cassants. Il fait plus maigre. Quelle sale gueule! Il voit alors son reflet lui lancer un regard noir. Je ne me reconnais pas. Mes lèvres ont bougé, je crois que des sons sortent de ma bouche, je regarde de biais, toujours assis, Rudolphe sur le côté.

Je m'entends alors prononcer distinctement, de façon glaciale et monocorde :

— Tu sais, tu te demandais ce que je faisais l'autre soir en sortant du travail.

Un silence. Rudolphe ne dit rien, il frissonne sous l'effet d'une angoisse naissante.

Will articule enfin :

— J'ai vu Lise, j'ai commandé des pizzas, elle est venue chez moi et on a baisé pendant 4 h, par tous les côtés. C'est bien ça que tu voulais entendre?

Le ton est devenu grinçant, celui d'une rage sourde et mauvaise. Son visage — mon visage! — se fend en un rictus ignoble.

Qu'est-ce que j'ai dit?

Rudolphe bredouille, s'excuse. Et moi je ne peux pas bouger, aller *move!* Je ne sens plus mon corps, seulement la haine, ou quelque chose du genre.

D'un bond, je me lève, je sens des picotements qui m'assaillent tout entier.

— Je suis désolé, je ne voulais pas dire ça, ce n'était pas contre toi...

En aussi peu de temps qu'il ne faut pour le dire, Will enfile sa veste, s'engouffre hors de l'appartement en claquant la porte. Il dégringole les escaliers, pousse avec une énergie inattendue la grande porte du hall pour plonger sous la pluie froide, presque rassuré.

## **Monade 2**

Voilà deux heures que j'attends un texto, un coup de fil, n'importe quoi. Elle ne comprend pas que cela m'est impossible de rester là à l'attendre indéfiniment, comme elle le souhaiterait. J'ai d'autres choses à faire de mes journées, plutôt que de l'attendre. Mais elle dirait : tu n'as pourtant que ça à faire, la nuit, m'attendre. Cette fille va me rendre cinglé. Elle qui m'a clairement spécifié qu'elle passerait aujourd'hui.

Sur le tabouret de la cuisine,

On suffoque dans les lenteurs d'un matin amaigri.

Il y a toujours ces bruits que font

Les réfrigérateurs, le sifflement blanc des ampoules

Et toujours les restes de la soirée

Sur une table visqueuse.

L'habitude a des relents d'éternité.

Ses doigts s'agitent prestement sur le verre trempé qui protège l'écran de son smartphone. L'impatience le porte à des mouvements convulsifs, imprécis, une danse grotesque de pouces.

La sonnerie me fait sursauter. Lise est là, sur le seuil, les bras croisés. Un foulard bleu autour du cou. Des cils si longs autour de ses grands yeux. Je l'invite à l'intérieur, elle me dit qu'elle ne va pas rester. Elle s'avance et trouve son écharpe sur le meuble de l'entrée. Déjà, elle se retourne, prête à partir alors que je n'ai même pas refermé la porte.

Je lui demande encore si elle veut se poser malgré son premier refus, il y a quelques secondes à peine, ne serait-ce que pour quelques minutes. Je lui propose de boire ou manger quelque chose. Elle prend un air détaché, elle préfère s'en aller tout de suite, elle n'a pas le temps. Mais je vois bien qu'elle n'a pas envie, qu'elle ne veut pas me parler ou simplement, que ma présence la dérange. J'aurais dû laisser la porte ouverte et la texter pour qu'elle vienne chercher son écharpe en mon absence.

Je redécouvre à peine ce visage, découpé l'autre soir par la lumière tranchante des lampadaires, puis émoussé dans la pénombre enfumée de ma chambre. Elle part pour de bon, ne se retourne même pas. Est-ce qu'elle regrette la nuit passée ensemble, ou bien elle a déjà tiré une croix sur moi et elle pense au prochain (ou prochaine) avec qui elle a matché sur Tinder. Je ne peux pas lui jeter la pierre, j'en suis au même point, on en est tous au même point. Mais j'aurais voulu la retenir, encore un peu, que toute cette attente n'ait pas été vaine. Sa silhouette a disparu derrière les buissons. J'aurais pu lui prendre la main quand elle s'est retournée, j'aurais pu en quelques secondes, lui signifier que je voulais vraiment qu'elle reste, pas par politesse, elle a dû croire à ça, à la politesse. Mes mots sont pauvres et je crois que j'ai mis bien peu de sentiment derrière eux. Je ne suis pas toujours très doué en ce qui concerne les sentiments et surtout pas dans ces moments. J'aurais dû lui attraper la main ou saisir le bord de la manche de son manteau. J'ai vraiment été con, putain. J'étais à quelques centimètres, je n'aurais eu qu'à tendre la main...

...

— Will!... Will!...

Mes doigts suspendus à la main de Lise. Figés, n'exerçant presque aucune pression.

— Oh! Désolé!

Je l'ai fait! Bon sang! Pourquoi c'est si dur avec elle de m'imposer, ce n'est pas comme si c'était la première fille... J'ai cru qu'elle était partie, envolée. Je dois me reprendre et vite. Si je ne suis pas sûr de moi, je n'ai aucune chance...

— C'était vraiment bien l'autre soir, c'est ça que je voulais te dire, avant que tu partes.

— Ah ok, cool!

Quoi? Cool?... Elle rajoute :

— Oui, c'était une sacrée nuit, j'en conviens. Mais on avait dit une nuit, tu te rappelles? On n'était pas censé se revoir. Mais, j'ai oublié ça...

— Est-ce que c'est si terrible? Je veux dire... Tu es sûre que tu ne veux pas boire un café? Il est encore brûlant, je l'ai lancé juste avant que tu sonnes.

— Bon très bien, dit-elle dans un soupir. Elle va à la cuisine sans hésitation, visiblement elle se rappelle très bien où sont les différentes pièces de mon appartement. Je lui sers une tasse, elle s'est posée dans un rayon de lumière automnale, un jaune exténué et pâle qui fait des drôles de reflets sur ses cheveux si noirs.

Je commence à lui parler, de n'importe quoi : tout ce qui me passe par la tête. En fait, j'ai l'impression de débloquer complètement, je ne fais jamais ça, essayer de meubler par peur que si le silence, que si le vide s'installe, elle reprenne ses affaires et s'en aille, déçue ou lassée de mon manque d'inspiration ou d'intérêt. Je devrais l'écouter, mais je sais qu'elle n'a rien à me dire, ou plutôt qu'elle ne veut pas... Ma stratégie est mauvaise bien sûr, je ne suis pas dans mon état normal, j'essaie vainement de conserver la main mise sur ce qui est hors de mon contrôle. Je risque plus de la dégoûter avec mes histoires ou de passer pour un maniaque qui tenterait de la retenir chez lui...

— Ok, merci. C'était gentil, mais je vais y aller maintenant.

Yeah, j'ai tout fait foirer. Je dois la regarder, il me semble, une fois de plus, la regarder partir. Elle mettra son blouson et ouvrira la porte, sans un regard, sans même se retourner. Elle disparaîtra encore derrière les buissons.

...

La cuisine n'a pas bougé, chaque chose à sa place, pour une fois, rangée. Lise souffle sur la tasse d'où s'élève en spirale, la vapeur d'eau échappée du café. Elle brille tout entière dans le carré jaune. Éblouie, elle pourrait s'écarter, mais elle sourit et profite de la douce chaleur du jour qui décline peu à peu. La phrase que je viens de prononcer est restée en suspens. Je dois la terminer, dire quelque chose, me réanimer tout à coup de cette torpeur qui me paralyse. Je dois arrêter ce flux de parole que je ne me connais pas...

— Et toi?... Je ne fais que parler, parler, si ça continue tu vas me laisser planter là tout seul dans ma cuisine, tellement je dois te paraître relou...



Surprise, elle repose le café. On dirait qu'elle ne sait pas quoi dire. J'attends... Enfin, elle croise les mains au le bord de la table et se penche légèrement en avant.

— Écoute, c'est très sympa de ta part. Mais...

— Tu aurais préféré ne pas me revoir.

— Oui, je ne pensais pas revenir, ici chez toi...

— Parce qu'on avait convenu d'un *one shot*.

— Mais, laisse-moi parler!

— T'es vraiment cute quand tu t'énerves!

— Bon, je me casse. Tchao! N'essaie pas de m'appeler.

Mais qu'est-ce qui m'a pris de parler comme un vrai connard? La voilà qui s'est levée, qui reprend son manteau. Je me précipite...

— Attends! Attends! Je voulais pas...

— Non, c'est pas la peine!

Elle claque la porte. Je me revois là, de nouveau dans mon entrée, dans cette pénombre. Je la revois partir encore, distinctement à l'extérieur comme si je suivais du regard son trajet jusqu'à la rue. J'imagine ou je me souviens? Peut-être un peu des deux.

...

Lise me regarde, concentrée, elle ne bouge pas. Elle est étonnamment proche de moi, assise sur le grand tabouret à la table de la cuisine. J'ai le souffle court, je comprends sans baisser les yeux, que je tiens ses mains dans les miennes. J'étends mes paumes pour réchauffer ses doigts gelés.

Elle infusait son souffle chaud

Dans le contre-jour affaibli.

Une cuisine, propre

De ne jamais servir.

Un appartement rangé

Par hasard ou

Par accident.

Le lit appelle à se défaire

Sous des rêves insomniaques

Ou de stériles caresses.

Elle est un brouillard

Où on échoue à s'orienter.

Qui pourrait saisir chacune

Des fines gouttelettes de givre?

En plein milieu d'une phrase, je peine à me souvenir... En disant une banalité, je crois, je me suis rapprochée, lui ai saisi les mains. *What the fuck?* Je ne sais pas quoi faire, il faut que je réagisse et vite!

Elle a dû voir mon trouble, mes yeux fuyants, je suis plus gêné qu'elle. Ça doit être pour ça qu'elle me dit après ce long silence :

— J'apprécie les efforts que tu fais pour me retenir... dans le bon sens du terme. Je vais être franche avec toi, t'es un bon coup, c'était plutôt une super nuit qu'on a passée ensemble. Eh oui, je pensais ne jamais te revoir. Non, je ne voulais pas te revoir. Mais le lendemain, je ne sais pas, j'ai oublié mon écharpe. J'étais déjà loin, alors j'ai laissé mon numéro de portable sur un papier à ton travail, car je t'avais viré de l'appli, juste avant de partir de chez toi et visiblement tu ne regardes jamais ton compte Facebook, ou Messenger.

Elle rit.

— Non, c'est vrai je dois y aller une fois tous les deux mois à tout casser! Et j'ai même pas Messenger...

Tout n'est pas perdu.

— Et si, peut-être, tu ne voulais pas tout à fait ne plus me revoir, est-ce que j'ai une chance de t'inviter une autre fois?

Je lâche ses mains et me redresse en essayant d'adopter un air imperturbable, comme je sais si bien le faire.

— Hum, laisse-moi réfléchir... La semaine prochaine, quel soir te conviendrait? Je peux seulement du mercredi au vendredi soir.

— Mercredi, très bien.

— Je t'enverrai un texto pour te donner mon adresse.

Elle semble toujours si nonchalante. On dirait qu'elle m'accorde un soir par pure bonté, elle fait mine — ou bien c'est réellement ce qu'elle éprouve — d'en avoir rien à cirer. C'est d'autant plus excitant, j'ai un faible pour les filles indifférentes ou qui feignent de l'être. Mais alors, pourquoi se protéger ainsi d'un coup d'un soir? La peur de s'attacher? L'ennui de devoir ménager un amant un peu trop collant?

Je la laisse s'en aller. Cette fille, je n'arrive pas à la cerner. Je suis de moins en moins certain qu'elle me recontacte ou qu'elle daigne répondre à un de mes messages. Sur le pas de la porte, je la suis des yeux sur l'allée entourée de pelouse. Arrivée au bout, elle se retourne furtivement. Elle regarde par terre comme si elle avait fait tomber quelque chose. Elle n'a pas levé les yeux sur moi... Ça me rend bizarre, jamais je n'ai été affecté de cette manière par quelqu'un. C'est à la fois stupide et grave en même temps. Je tourne pas rond, voilà ce qu'il se passe. Aller, il faut bien rentrer et attendre...

...

Un long silence, je me souviens de chacune des conversations différentes que j'ai eues cette dernière heure, comme autant de chemins empruntés, recommencés. L'omniscience, est-ce que c'est ça? En attendant, je suis debout, je sais que toutes les tentatives ont échoué. Je viens de lâcher ses mains, elle vient de me dire le pourquoi du comment elle en est venue, finalement, à me revoir. Je n'ai rien dit, je ne lui ai pas demandé si on pouvait sortir encore une fois. Si je vois toutes les possibilités passées, je suis totalement ignorant de ce que je dois dire ou faire. C'est cette fille, s'il ne s'agissait que de sexe, tout serait tellement plus simple. Même si notre partie de jambe en l'air était très satisfaisante, il n'y a rien d'irremplaçable en elle, je n'ai qu'à me connecter cinq minutes sur Tinder ou sortir en boîte, je connais la marche à suivre. Ça fonctionne presque à tous les coups, à quoi bon s'obstiner avec elle? J'ai été en couple, j'ai eu ma dose, j'en reste aux flirts, aux amourettes sans lendemain, aux coups d'un soir et aux plans cul réguliers. Mon choix est vaste, elle ne veut pas plus d'une fois, elle me l'a dit. Je ne devrais pas insister... Mais qui a dit que je voulais seulement coucher avec? J'ai pensé que lui confirmer la perspective de baiser lui serait moins menaçante que de passer du temps ensemble, ou de parler (la preuve, ça n'a été concluant dans aucune de ces « réalités » ou hallus, ou quoi que ce soit d'autre)...

Je me pencherai sur mon état mental plus tard... Je dois lui dire ce que je veux vraiment puisqu'elle s'est plus ou moins confiée à moi. Trêve de bavardage, elle va se poser des questions si je reste debout sans rien dire.

Dans les poèmes,

Toujours ces images,

D'un gouffre sans fond,

De tempête et de naufrage,

De cœur qui se consume en vain.

Alors que moi,

Aucune métaphore,

Aucune métonymie

Ne me rappellera

Jamais

L'oubli.

Je lui dis que je veux la revoir, prendre le temps. Avec elle, pas juste du sexe. Essayer, voir ce que ça donne, sans attente, prendre comme ça vient. Détaché, l'air de rien, j'essaie de paraître. Je ne sais pas exactement si c'est ce que je souhaite. Les mots s'écourent comme une rivière qui grossit sous la pluie. J'ajoute que j'aurais pu être contrarié qu'elle décide de s'empresse de me supprimer aussi vite de sa vie. Mais, je n'en ai rien à faire, cela ne compte pas. Je fais le mec conciliant et pas prise de tête.

— Tu sais quoi? Je vais réfléchir, je ne peux pas te donner de réponse pour l'instant...

...

— Mmmh, écoute, je m'étais promis de ne pas aller plus loin, mais, vu le concours de circonstances et ta franchise, je peux peut-être bien faire une exception. C'est d'accord.

...

— Non, désolé ça va pas le faire. Je n'ai pas envie d'un truc qui ressemble de près ou de loin à une relation. T'es sympa, mais lâche l'affaire.

...

Sa vue se brouille. Une lumière vive crépite dans son crâne. Le carrelage glacé s'engouffre dans son champ de vision, sa poitrine compressée s'écrase dessus. Les bottines de Lise, il les voit, elles oscillent, se déforment. Une vive douleur irradie autour de sa colonne vertébrale... Une brûlure s'insinue dans ses globes oculaires, un feu de forêt divise sa rétine.

...

À genoux sur le carrelage de sa cuisine, il aspire l'air à plein poumon. Il ressemble à un nageur perçant la surface après un nouveau record d'apnée. Sauf qu'il n'y a pas d'eau, que les carreaux

par terre sont bien trop durs pour érafler leur surface et que Will y est échoué. Ses oreilles sifflent, il se sent nauséeux. Il vomit sous la table. La douleur est un brasier privé d'air qui perd de sa virulence. Son corps, une souche calcinée. Il se lève, va jusqu'à la salle de bain, s'asperge le visage d'eau. Se regarde dans la glace qui lui montre ses traits, ses yeux rougis, mais pas de marques préoccupantes. Il a froid alors. Il s'écroule sur le tapis de bain. Il est 17 h, un quart d'heure après la réponse de Lise. Il veut en avoir le cœur net, fait le tour de l'appartement, regarde par toutes les fenêtres. Enfin, il sort sur l'allée de l'immeuble, se précipite jusque dans la rue, hagard, désorienté.

Personne, personne! Rien que des prières sans réponses, un orage sans éclairs, des flammes à l'intérieur des côtes, mais pas une trace de fumée. Je ne trouve plus son numéro, mon historique d'appel est vide. J'essaie de me remémorer les chiffres et les mots et les voix. J'ai cherché pendant des heures son écharpe oubliée, en vain. Ma mémoire s'est figée sur cette fin d'après-midi, je me rappelle les détours, les imbrications, l'amertume de l'échec. Les trois réponses qui ont toutes existé. La tasse sur la table a un fond de café, et pourtant le doute atroce sur le tangible des événements, me tiraille des heures durant. Je n'aspire, au fond de mon lit froid et solitaire, qu'à un sommeil de plomb. Un oubli bienfaiteur.

La chouette haute dans le ciel,

La mort est blanche dans un bruissement.

Des après-midis à martyriser l'ennui,

Une flaque de cristal s'embourbe près de l'entrée.

Tes doigts tissent des histoires extraordinaires

Pour les filles en feu,

Sur leur chevelure, leur nombril

Et leur cœur.

Tu saupoudres les fils

De café, de céréales et de jus d'orange.

Des matins terrorisent

L'odeur moite de la défaite.

Le ciel se charge comme une pile électrique,

Tu n'es pas capable d'avancer

Sur le chemin de pierres rousses.

## **Monade 3**



Dehors, la nuit sans nuages scintille d'une clarté orange. Will chemine sans se presser jusque chez lui, il n'est pas trop tard pour une fois, au contraire il est même étrangement tôt. On approche de 20 h 30. Il lui arrive quelques fois d'avoir une journée ainsi, où son horaire se décale sans raison et cela semble plutôt être une bonne chose.

Il a pu revenir grâce au dernier bus passant près du fast-food et qui ne s'arrête qu'une ou deux fois par heure et qui cesse de circuler après 20 h, justement. Le bus se rend de la zone commerciale et industrielle jusqu'au quartier en périphérie où habitait Will. Ce dernier parcourt donc sur le trottoir désert et silencieux, la centaine de mètres qui le sépare de son immeuble. Le quartier est divisé en deux parties : le côté banlieue pavillonnaire avec ces maisons mitoyennes alignées, toutes semblables les unes aux autres et le côté plus méandrique qui regroupe les grandes maisons d'architectes aux terrains immenses. Le groupement de trois blocs de bâtiments à loyer modéré se trouve à la lisière de ces deux espaces. Son cadre de vie est très satisfaisant, car même s'il ne vit pas dans les luxueuses maisons bordant le côté gauche de la rue, il loge dans un des petits immeubles de trois étages, bordés de pelouse, de buissons et d'arbres. Les appartements en rez-de-chaussée disposent d'un petit jardinet et ceux en étages sont pourvus de balcons. Logements sociaux récents, ils se révèlent plutôt beaux et le quartier plaisant, il n'y a pas à se plaindre. C'est un peu excentré, il est vrai, et sans réelle animation, mais cela convient à Will qui s'est résolu à ne plus vivre au centre-ville, bien qu'il ne rechigne jamais à y sortir ou à y faire la fête. Il lui suffit de prendre sa voiture, un bus ou un Uber et de squatter pour une nuit, la chambre d'un de ses amis, collègues ou connaissances. Il lui arrive, de temps à autre, d'organiser une petite fiesta chez lui, mais de façon sporadique, car le voisinage, surtout constitué de familles, tient à sa tranquillité. Will vit donc de folles nuits d'excès essentiellement chez les autres.

Arrivé devant la porte sécurisée de l'entrée de l'immeuble, loin de s'engouffrer tout de suite à l'intérieur malgré le froid humide qui traverse sa veste, Will s'arrête brusquement et commence à fouiller dans ses poches. Se pourrait-il qu'il ait oublié son sac de weed au travail, ou qu'il l'ait perdu sur le trajet du retour? Il n'y a rien, ni dans son pantalon ni dans sa veste. Il fait glisser son sac à dos devant lui et ouvre toutes les poches. Visiblement, c'est vide. Il envoie un texto à un de ses collègues encore au fast-food qui ne lui répondra, selon toute vraisemblance, que dans

quelques heures, pendant sa pause. Il jure tout haut et appuie avec impatience sur les touches de l'interphone pour entrer son code. Ce n'est pas possible, je suis sûr que je l'avais sur moi cet après-midi, pense-t-il. Par acquit de conscience, une fois chez lui, il entreprend d'inspecter tous les endroits où pourrait se cacher son petit sachet de plastique acheté l'avant-veille. Il regarde dans le meuble de l'entrée, ouvre les étagères et les tiroirs de la salle de bain, puis ceux de la cuisine, examine son canapé, le tire loin du mur au cas où sa weed serait tombée de l'autre côté. Il regarde dans et sur le meuble de la télé et n'oublie pas de faire les poches de ses blousons. Rien. Dans sa chambre, il fait le tour du lit, de sa penderie. Désespéré, il finit par le frigo et le bac à légumes de ce dernier. On ne sait jamais après tout, se connaissant et sachant le peu d'intérêt qu'il accorde au rangement, ce qu'il cherche pourrait aussi bien se trouver dans un frigo que sur Mars ou Vénus. Toujours est-il qu'il n'y a toujours nulle trace du sachet. Il se maudit intérieurement pour sa nonchalance et se jette avec fracas sur son canapé, agité par une vaine colère.

Il vient de vérifier chaque recoin de son appartement. Même si à cet instant il aimerait penser à autre chose et occuper sa soirée d'une manière différente, plus que le besoin de fumer la plante illicite, la pensée obsédante de cette perte le rend survolté et incapable de se concentrer sur un objet quelconque. Rien, cette nuit, ne le détournerait de ce devoir, de cet objectif auquel il se sent viscéralement soumis comme si une puissance invisible avait apposé son joug funeste sur son esprit de plus en plus fébrile. Il se lève, résolu, ne prend pas même la peine d'enfiler une veste pour sortir dans la nuit glacée de novembre, il ressort droit hors de chez lui, fait le chemin en sens inverse : le couloir, les escaliers, le hall d'immeuble, le chemin qui mène à la rue, la rue bordant à la fois les HLM et les maisons, et enfin l'arrêt de bus qui donne sur la route reliant le quartier résidentiel au reste de la ville. Il furète tout au long de sa marche, courbé, son smartphone à la main en mode lampe de poche, inspectant chaque buisson, chaque anfractuosité dans le béton, chaque dépôt suspect dans le caniveau. Une fois à l'arrêt de bus, il se trouve stupide en habit de travail aux couleurs tape-à l' eil avec son téléphone dans une main, planté là en pleine lumière du réverbère, à la vue du prochain automobiliste qui l' blouirait de ses pleins phares sans g ne aucune. Heureusement, il a eu la présence d'esprit de retirer ce chapeau à visière ridicule qu'il ha t par-dessus tout. Il s'était d'ailleurs fait la promesse que personne en dehors de ses shifts ne le verrait avec. Il fait un tour sur lui, regarde encore le caniveau à l'endroit

probable où il a sauté hors du bus. Il n'y a rien, rien de rien. Peut-être doit-il se contenter de rentrer bien tranquillement chez lui, d'attendre le message de son collègue, en mangeant un plat préparé juste sorti du micro-ondes avec une bonne bière, en regardant une « série à la con » comme il se plaît à les appeler, celles — des comédies surtout — devant lesquelles il grignote plus qu'il ne mange, en oubliant sa journée.

Alors que le quartier semble de plus en plus assoupi et que le nombre de pièces allumées dans les maisons et les appartements a fortement diminué, laissant l'obscurité grandir, il s'en retourne une fois encore dans son chez lui, sobre, mais confortable. Passé le pas de la porte, il pourrait prendre une douche, se faire quelque chose à manger, mettre en marche son PC ou sa console, ou bien se changer et se poser dans son canapé. Il pourrait laisser son téléphone sur la table et simplement désactiver le silencieux pour les notifications ou les appels entrants. C'est ce qu'il aurait fait, un autre soir, attendre avec patience et sans pression un message, ou remettre à demain sa quête éperdue. Pourtant, à ce moment il n'avait envie que d'une chose : appuyer convulsivement sur l'écran de son smartphone et faire défiler la conversation dans laquelle il a écrit à son collègue, un quart d'heure plus tôt, pour lui demander s'il n'avait pas vu sa beuh. Il reprend depuis le début, une cinquantaine de messages reçus, le premier datant de leur premier échange après que Will lui a donné sa formation. Pas de réponse à sa question. L'angoisse le saisit et il s'applique alors à envoyer aux personnes qu'il a croisées aujourd'hui, un message pour savoir si elles ne savent pas où est son précieux sachet ou si elles ne l'ont pas aperçu par le plus grand des hasards et qu'il serait rassuré si elles pouvaient vérifier, etc.

Debout au centre de son salon, il est pris de fièvre. Il peine alors à respirer, la gorge râpeuse et le thorax comprimé. Il se met à marcher en cercle, à observer tous les détails de tous les meubles, objets et surfaces autour de lui. Étrangement, il se sent lucide, presque clairvoyant. Il va remettre la main sur ce qu'il cherche, ce n'est qu'une question de temps, d'astuce et peut-être de mémoire. Il voit une ombre, comme un bref glissement de pénombre dans le rai de lumière projeté par le grand luminaire du salon. Il ne sursaute pas. En une fraction de seconde, il sait que quelqu'un venait bel et bien de pénétrer chez lui. Pire : que l'intrus se tient assez proche. Il a dû profiter du moment opportun lorsque Will est allé refaire le chemin inverse, dehors. Par chance, un grand couteau de cuisine parsemé de morceaux de fromage durcis contre sa lame

repose sur la petite table basse. Il s'en saisit sans faire de bruit et, dans la plus grande discrétion, se dirige vers le couloir en maintenant la lame contre sa cuisse. Du couloir, il visite la salle de bain à moitié éclairée, ouvre le rideau de douche dans un souffle. C'est vide, il en éprouve un soulagement de courte durée.

Il continue son chemin jusqu'au bout, dans sa chambre. Il allume la lumière sans tarder, avant même d'avoir mis le pied dans la pièce. Vide également, malgré la fenêtre ouverte. Il l'a laissée ainsi toute la journée, il s'en souvient, pour aérer. Sa sœur lui avait fait promettre de le faire tous les jours depuis la dernière fois où elle avait passé quelques jours à son appartement.

Il enjambe le tas de linge habituel qui cerne le lit et se dirige vers la fenêtre, il espère voir ou entendre l'ombre en fuite. Devant lui : les sons de la nuit et la froideur automnale. Aucun intrus ne semble avoir profané la quiétude humide qui flotte dans l'air. La vue donne sur l'immeuble voisin dont les jardinets sont séparés par un fin grillage dans lequel s'enroulent plusieurs pieds de vigne vierge, et par un hêtre presque nu et parfaitement immobile. Les lampadaires de la rue, à gauche, bourdonnent et attirent des chauves-souris dévorant quelques rares insectes. Un rire éclate soudain, explosif et guttural, long d'une dizaine de secondes. Will rit, ses yeux s'humectent sous la pression des muscles sous ses yeux et dans ses joues qui remontent et se tendent sur son visage. Il ne comprend pas pourquoi il rit. Il en éprouve pourtant, un besoin irrépressible qui s'est imposé à son corps. C'est d'une violence comparable à celle d'une bête sauvage sur le point d'infliger la mort à une proie prise entre ses griffes, prête à la saigner à vif. Il en est persuadé, quelqu'un vient d'entrer chez lui et a sauté les trois mètres séparant le premier étage du rez-de-chaussée. Comment a-t-il fait pour ne laisser aucune trace, pour sauter sans se faire mal et être aussi rapide tout en étant invisible? Ces questions sont sans importance, Will éprouve une conviction bien plus profonde qu'aucune preuve ou réponse ne peut déjà lui donner. Il ferme avec soin la fenêtre et verrouille sa porte d'entrée. En revenant au salon, il découvre un message sur son téléphone : son collègue est désolé, il n'a rien vu même s'il a regardé partout. Il jure tout haut. Quelque chose cloche, il devrait retrouver sa weed. À chaque fois qu'il perd un truc, c'est toujours au travail. À moins qu'il ne me mente, peut-être qu'il m'écrit juste pour me rassurer, peut-être même qu'il l'a gardée pour lui, après tout, ça ne m'étonnerait pas. Anthony passe son temps à emprunter des feuilles, un peu de tabac, un bout de shit par-ci, un briquet par-

là. Et comme ce con est fauché comme les blés en ce moment, il s'est sûrement dit que ça le dépannerait bien...

Voilà comment se condensent les idées dans sa tête tandis qu'il se roule une feuille avec du tabac. Bientôt, une fumée piquante se met à tourner lentement en une offrande inespérée pour ses narines encore engourdies par le froid. Excité par la nicotine et ses pensées incessantes qui ne lui laissent aucun répit, il est incapable de rester assis. Il aimerait se calmer. Au lieu de ça, il lance sa playlist préférée depuis son ordinateur. De la chillwave alterne avec de l'ambient dub et du post-rock dépressif. Il se dit que l'intrusion n'est pas un hasard, que ce soir, une certaine conjecture fait que l'univers s'est ligué contre lui. Il repense à cet après-midi, à la dispute qui a manqué de peu d'éclater entre des clients et Claire, sa collègue et amie. Il est intervenu à temps avant que les clients ne deviennent complètement ingérables et ne mettent Claire dans un état de colère avancée qu'il aurait eu à prévenir ou tout au moins contenir. Par expérience, il sait que ce type d'incident n'arrive jamais seul et préfigure une longue suite de cafouillages, malchances et emmerdes en tout genre. Pourtant, la soirée aurait pu bien commencer et conjurer le mauvais sort.

Il continue cependant ses investigations, il veut savoir où se trouve sa si précieuse weed, si elle a été perdue ou dérobée. Et alors par qui, comment et pour quelles raisons? Quelles erreurs a-t-il faites? Sans compter ce besoin d'être certain qu'il n'a pas été victime d'une malveillance. Au-delà de l'acte de vol, peut-être le coupable a-t-il des motifs plus malveillants et qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin... Il est certain que l'effraction qui vient de se produire, il y a à peine quelques minutes, doit avoir un lien caché avec le message de son collègue, message que Will juge suspect et faux.

Soudain, le sang lui bat les tempes, déclenchant une violente migraine. Il pense retourner au restaurant afin d'attendre Anthony, ce petit menteur. Il veut refaire le tour du quartier afin de chercher des traces, des indices de l'intrus. Il se dit qu'il devrait téléphoner à chacun de ses collègues pour leur faire cracher le morceau. Il envisage même d'aller toquer chez les voisins pour les interroger. Il vérifie une fois encore sa chambre, étourdi devant les montagnes de vêtements accumulées par terre, qu'il entreprend alors de fouiller intégralement, dans un accès de fébrilité. Encore un échec. Obstiné, il rentre en entier dans sa penderie, se met à genoux pour

chercher encore dans les poches des habits tombés sur le sol et roulés en boule. Ceux-là, il ne les a pas encore inspectés. Ce n'est qu'au bout de la quatrième vérification qu'il s'arrête sans en être soulagé pour autant.

Il sent qu'il va défaillir, que la démence le prendra bientôt s'il ne met pas la main sur son sachet. Son idée fixe le pousse alors, à rouvrir grand la fenêtre, à inspirer à pleins poumons l'air glacial. Il ôte son t-shirt, il meurt de chaud. Il essaie de se calmer, de réfléchir plus posément, de ne pas céder à la compulsion. Il se retourne après avoir séché sa sueur au vent qui s'engouffre dans sa chambre. Il se rapproche de son lit et tire brutalement sa table de chevet pour l'éloigner du mur. Il le voit. Un petit sac en plastique contenant une vingtaine de grammes de fleurs séchées. À côté, un mot griffonné au feutre sur un fin papier blanc : « Bonne nuit Will ».

## **Monade 4**

13/11/2018

2 h 52

Will

J'ai encore laissé traîner mes fringues partout dans l'appartement, c'est quand je suis défoncé que l'envie me prend de tout ranger, convulsivement.

13/11/2018

2 h 54

Will

Je ne sais pas quoi faire, je suis fatigué. Je n'arrive pas à dormir, c'est l'histoire sans fin.

Dessin d'un griffon à la mine grasse suivi d'un court paragraphe — page d'un carnet usé.

« Ils apercevaient du haut de la falaise, d'immenses griffons aux plumes grises et aux poils cuivrés. Ils brandissaient alors leurs épées bien haut, pour montrer leur joie d'être enfin parvenus à la ville de Riften. Ils rentrèrent fatigués dans la première auberge qu'ils trouvèrent, les villageois qui buvaient et se restauraient à l'intérieur, regardaient sans effroi, mais avec un intérêt soutenu, ces nouveaux arrivants prestigieux. Demain de très bonne heure, le chef de la légion impériale, Bassatius Lacesius se présentera au manoir de la famille la plus imposante de la ville, celle des Roncenoir, dirigée par la matriarche Maven. En attendant, la douzaine d'hommes s'attabla et commença à boire en récompense des nombreuses quêtes accomplies depuis plusieurs mois à voyager sur les terres gelées de la province de Bordeciel. Pourtant, dans la salle rustique et chaleureuse de l'auberge, personne ne se doutait qu'un traître attendait patiemment de dévoiler sa félonie par un coup d'éclat. »

Will à Will

12 novembre 14 : 00

Parfois, comme l'autre jour au supermarché, une haine sourde, silencieuse s'empare de moi. Je ne sais pas si tu sais ce que ça fait. Tous ces gens, tous ces corps, j'ai entendu des coups de lames vriller, les transpercer, les faire tomber à terre. J'ai vu les cadavres prendre des poses ridicules, des membres éparpillés dans toutes les directions, les têtes avec la bouche ouverte et



l'œil encore humide. J'aurais pu toucher les trous dans leurs côtes qui pissaient le sang sur le sol, au-dessus des caddies, sur les étales de légumes et contre les boîtes de céréales éparpillées... J'ai ressenti une joie immense face à cette vision où les cris des agonisants suintaient de partout. Et, tout a repris, les gens continuaient à faire la queue, s'engueulaient, montraient des trucs à leurs gosses, prenaient des paniers. Mais je ne me sentais pas apaisé, loin de là. Seule la pensée du carnage, du fer passant au travers des gens me rendait plus tranquille. J'ai poursuivi mes courses en imaginant les mouvements exacts pour faire ça bien, pas pour être classe, ça, c'est complètement superflu. Juste pour éprouver le plus de choses possibles, alors que je n'aurai pas de but louable comme dans Kill Bill, aucune vengeance à assouvir, aucun ennemi à réduire à néant.

Bon en fait, je déteste la violence. C'est bizarre de dire ça après ce que je viens de raconter. Tout le monde a des pulsions de meurtres, cela ne fait pas pour autant de moi un monstre, j'imagine. Enfin... J'aimerais simplement trouver une raison, et ces derniers temps, il y a plein de trucs bizarres qui m'arrivent. Je ne sais pas trop comment les gérer et surtout je ne peux en parler à personne. Je découvre des choses en moi, mais est-ce que je devrais en faire un plus grand cas? Est-ce que je dois les ignorer et passer à autre chose? Ou bien me laisser porter sans trop y réfléchir? Qu'est-ce que je dois faire, tu le sais, toi? Parfois, il me semble que je suis plein de brèches et j'ai peur qu'elles deviennent plus grandes et plus profondes que moi, qu'elles me fracturent en des milliers de morceaux que je ne pourrai pas recoller. Je ne m'inquiète pas d'habitude, mais là, tu comprends, ça fait beaucoup.

12/11/2018

16 h 31

Will

Je suis là pour toi, pour nous. Je ne te laisserai jamais tomber, tu sais. Je vais t'aider à te reprendre en main. Ce n'est pas si compliqué, tu vas voir.

12/11/2018

23 h 10

Will

J'apprécie que tu sois là. Je te fais confiance. Tu me connais mieux que quiconque après tout.

De Will à Will

13 novembre 17 : 47

Tu t'es remis à écrire, j'apprécie tes efforts. Offrons-nous une petite récompense. On devrait sortir ce soir, voir du monde qu'est-ce que t'en dis? Ça ne te va pas du tout de rester à flipper seul dans ton coin. Allons voir le monde, partons cette nuit loin, faire n'importe quoi qui te fera plaisir. Tu es blême à ne pas prendre la lumière du jour, sauf celle, bleue des écrans. C'est le début de grandes opportunités, crois-moi. Tout va se mettre à changer de plus en plus vite, ce n'est pas le moment d'avoir des scrupules ou d'être effrayé. Tu peux être un dieu, Will, parmi les fourmis affolées, à toi de voir si tu les piétines pour être enfin toi, ou si tu restes timoré, médiocre, à épuiser tes facultés dans une vie stérile. Je suis de ton côté, souviens-t'en et je serai toujours là pour t'aider à t'accomplir.

Note — frigidaire

J'ai une idée pour ce soir : aller cracher sur les voitures depuis le pont de l'ancienne voie ferrée. Amène de la bière et de l'ecsta. Tu peux même dire à notre meilleur pote de venir. Il ne ratera pas une occasion de s'en coller une belle.

13/11/2018

18 h 14

Will

Non, je ne suis pas d'humeur, désolé.

13/11/2018

18 h 15

Will

Allez bouge-toi! Il faut te supplier, maintenant, pour sortir?

Une pile de feuillets

Ne crois surtout pas que tu arriveras à quelque chose, tu es un incapable, un sous-doué. Tu n'as jamais la moindre ambition. Tu devras te contenter des miettes, de la médiocre vie qui t'est tombée dessus et que tu n'as jamais remise en cause.

\*\*\*

Facile à dire, comme si j'avais eu le choix. Et ne me reproche pas de n'avoir jamais essayé d'être bon au collège et au lycée. J'ai rien fini, je sais, j'en avais rien à faire à l'époque et, contrairement à ce que tu crois, je ne regrette pas, je ne suis pas à plaindre, la façon dont je vis maintenant, elle me convient.

\*\*\*

Si tu le dis... Tu t'es sabordé, tu fous toujours tout en l'air. Tu n'as aucun espoir.

\*\*\*

Peut-être, je ne sais pas. Ou bien, j'attends simplement mon heure.

\*\*\*

Elle ne viendra pas.

\*\*\*

Avant de faire quelque chose, j'aimerais être moi, un peu plus. Mais avec toi, bien sûr, c'est impossible! Tu satures mon temps, mon espace, n'importe quelle page blanche. Tu te bourres dans les interstices de mon cerveau. J'en ai marre, va te trouver quelqu'un d'autre!

\*\*\*

Tu sais bien que cela n'arrivera pas. J'ai encore des rêves, moi, figure-toi. Et pour toi aussi!

\*\*\*

Ne m'en parle même pas.

14/11/2018

13 h

Will

Je t'ai bien observé aujourd'hui, je crois que tu n'as pas compris ce qui t'arrive, es-tu simplement stupide ou inconscient?

14/11/2018

21 h 32

Will

Je viens de voir ton SMS. Je suis en pause, je t'écris après le taff, d'accord?

14/11/2018

21 h 34

Will

Ok, j'attendrai.

De Will à Will

15 novembre 2 : 52

Tu sais peut-être que je suis déjà là, non? J'attends juste mon moment pour faire ce qui me plaît, pour trouver qui je suis à cent pour cent. Je suis trop jeune pour avoir le genre de certitudes que tu me proposes. Ok, c'est vrai je ne me suis jamais vraiment posé de questions jusqu'à maintenant. J'ai suivi mon cours comme une rivière bien peinarde. Je ne me plains pas, j'ai un job, de l'argent, un appart' à moi, une voiture, des amis, des filles sympas que je fréquente et bien sûr, ma petite sœur qui est ce qu'il y a de plus précieux pour moi. J'ai retrouvé des vieilles fan-fics de quand j'étais ado, je recommence à griffonner des trucs, je vais m'y mettre plus sérieusement, je vais voir où ça peut me mener. L'été prochain, avec les potes, on se fait une virée à Amsterdam pour prendre des champis dans les rues, à l'occasion d'un grand festival de musique électronique. Je te le dis, ça va bien pour moi, même si j'ai des passages un peu éprouvants à gérer. Mais ça va le faire, c'est plus une vague inquiétude que quelque chose de

vraiment grave. Parfois, j'ai un peu le seum, mais comme tout le monde je dirais. Et je perds pas la boule, je flippe pas à mort pour autant.

17/11/2018

13 h 21

Will

Wesh, ma gueule! Tu réponds pas? Tu fais le mort? Fais comme tu veux, j'ai le droit de pas être d'accord avec toi, tu sais. J'apprécie ton soutien et la soirée d'hier était vraiment énorme, bon on était encore bien fonfon, mais qu'est-ce que tu veux, Paulo fêtait ses 25 balais. On s'est pas ennuyé du tout, on a bien fait les fous, c'était drôle.

De Will à Will

17 novembre 2018 19 : 18

La nuit passée, je t'ai longuement observé pendant que tu dormais. Tu es tombé de sommeil comme ça t'arrive très rarement. Tu avais peut-être trop fumé. Il n'empêche que tu t'es retourné en chien de fusil, dos au mur. Tes traits étaient graves, presque crispés, je ne t'ai jamais vu dormir ainsi. Alors, tu es devenu agité, troublé. Je crois que tu as fait un mauvais rêve. Les muscles de ta main tressautaient en rythme, tu fronçais les sourcils et j'entendais tes faibles grognements. Il a fallu que tu te retournes plusieurs fois avant de rejoindre l'immobilité des pierres. Le sommeil est un manteau aisément déchirable à celui qui contemple le dormeur. Tu étais si vulnérable et si seul, j'ai eu pitié de toi et de ton corps laissé vacant, à l'abandon. C'est à ce moment précis que j'ai su ce que tu percevais.

Il y avait un champ de fleurs qui s'étendait dans toutes les directions. Au bout de plusieurs centaines de mètres, de hautes murailles de pierres empêchaient le champ de se déployer jusqu'à l'horizon. Je te voyais perdu au centre et déjà tu examinais les hautes tiges qui portaient des grappes de fleurs blanches à six pétales portant chacune une fine strie rouge tirant parfois vers le brun. Le sol est noir, brûlé et visiblement stérile où s'épanouissent malgré tout, ici et là, quelques spécimens d'une végétation dégradée, mais persistante. Le ciel d'été couronné par un soleil triomphant ne te laissa pas le temps de cheminer dans la douce chaleur du jour. Le soleil disparut subitement et en une fraction de seconde, il n'y eut plus ni ciel ni lumière.

Tu as ouvert les yeux sur le plafond de ta chambre blanchi par l'aurore.

18/11/2018

12 h 45

Will

Je dois partir, ne touche à rien en mon absence, je ne devrais pas te laisser seul. Est-ce que tu peux t'en aller? Me laisser seul pour quand je rentrerai?

18/11/2018

13 h 10

Will

Tu n'as toujours pas compris, je ne peux pas partir, je te l'ai déjà dit. Tu dois t'y faire. Je serai toujours là.

18/11/2018

15 h 16

Will

Tu vas vraiment finir par me rendre cinglé.

Note — table de la cuisine

J'aimerais que tu me foutes la paix. Lâche-moi, c'est tout.

Note — table du salon

Va te faire foutre.

19/11/2018

0 h 10

Will

Allez, je sais que tu peux le faire. Montre-moi que tu vauz quelque chose. Je te laisse une dernière chance.

19/11/2018

0 h 54

Will

Il est trop tard pour que tu me fasses chier avec ça et pourquoi m'envoyer des textos, sérieux?

Une page d'agenda ouverte au hasard

Arrête, sérieux, je sais pas de quoi tu parles. On a tous passé une super soirée. Tu sais que je stresse un peu ces jours-ci et toi t'en rajoutes, mais c'est pas la première fois que tu me fais le coup, alors tu m'auras pas avec tes grandes phrases. En fait, t'es juste un *fake*, c'est moi qui délire complet et je suis en train de me parler comme un con, comme un putain de schizo.

19/11/2018

16 h 30

Will

Je ne sais pas ce que j'ai fait, ni où je suis allé. Je suis sur le parking du Super U. J'ai les mains écorchées et pleines de terre. J'ose pas regarder dans le coffre. Dis-moi, qu'est-ce que j'ai fais?

19/11/2018

20 h 12

Will

Tu voulais que je m'en aille, mais tu es perdu sans moi. Le silence entre toi et le monde est trop pesant. Tu as attendu mes réponses toute la journée. Commence par lire tes mails.

19/11/2018

20 h 14

Will

Tu es partout, je n'en peux plus. Aujourd'hui, j'avais besoin que tu me répondes pour que je comprenne le merdier que tu as foutu dans ma vie. C'est la moindre des choses, vu que tu es responsable de tout ça.

20/11/2018

11 H 18

Will

Continue à ne pas me répondre. Je pourrais briser tous les miroirs si l'envie me prenait.

Notes sur un tableau effaçable

Tu devrais mettre fin à tes jours vu ce que tu as fait. Comment tu fais pour te regarder encore dans la glace?

De Will à Will

20 novembre 2018 21 : 42

Tu es parti loin. Tu es sorti de la ville avec ta 205. Tu t'es arrêté dans un pâturage à côté d'un chemin de bois. Tu es passé au-dessus des clôtures. La terre était gelée, l'herbe avait viré au brun avec des taches de boue plus sombres. Des arbres encerclaient le pré, des arbres comme rognés avec seulement des troncs et des branches, du bois qui se détachaient sur le gris pâle du ciel. C'était une atmosphère, tu l'as bien senti, quelque chose difficile à expliquer. Il n'y avait pas de vaches, pas de chants d'oiseaux, pas de vent, mais le froid humide mouillait le bas de ton pantalon. Tu pensais échapper à l'ennui, à toi-même, à moi aussi. Tu avais froid, tu n'avais rien mangé. Tu as commencé par t'accroupir après avoir cherché quelques minutes, un endroit plus meuble, où l'eau n'était plus de la glace, ou la terre était à nue et sans cailloux. Tu as gratté cette petite surface de sol avec tes ongles fins et fendillés, ta peau sèche dans la boue s'enfonçait avec douleur. Des fragments calcaires minuscules, cachés à l'intérieur s'opposaient à tes gestes rapides, meurtrissant un peu plus ta chair, à chaque résistance du minéral contre l'organique de ta peau. Tu as déposé un drôle d'objet, un volume à 14 faces dans le vide creusé. Tu as pris les poignées de terre éparpillées et tu les as tassées pour reboucher le trou, tu as bien appuyé avec tes mains et avec tes pieds. Tes doigts étaient sales, maculés et pleins d'égratignures.

Tu as humé l'air fade de la campagne à demi gelée et tu es reparti sur le chemin forestier, jusqu'à ta voiture où tu as enfin pu retrouver un peu de chaleur une fois le chauffage mis en route. Tu as séché tes mains avec un vieux chiffon, tu as allumé le moteur et tu as repris le chemin de la ville. Tu n'avais alors rien à l'esprit, plus la moindre pensée, qu'un espace mental aussi dépeuplé



que le pâturage clôt qui t'attendait aujourd'hui, dans le gris sans soleil de cette journée privé  
envie et d'espoir.

Tu es revenu dans ta 205, en prenant la nationale au nord. La route était fluide, tu as pu rentrer  
avant le crépuscule.

## **Monade 5**

La marche nocturne des tempêtes indigos au-dessus des toitures  
la force de l'habitude  
les chemins de traverses  
sinuer le long des clôtures des portes closes  
des allées calfeutrées des jardinets secrets  
je me trouve par ennui et désœuvrement  
comme ceux de mon genre  
comme ceux qui dorment les poings serrés  
au lever du jour  
je me trouve à lorgner la lumière au-delà des fenêtres  
à détailler les objets les marques de confort et de satiété  
dans les maisons d'architectes pourvues de deux salles de bain  
et d'un grenier  
j'en rêvais avant  
enfance cloîtrée au fond des barres d'immeubles  
des banlieues exténuées  
les murs pleins de courants d'air

Je trace à travers la carte compliquée des ruelles qui s'enchevêtrent  
amas de lignes de courbes mais tout s'estompe tout se fond  
à l'heure bleue  
plus rien n'a d'importance que mes pas  
sur l'asphalte gris et noir brisures de roches  
solides sous mes pieds

Je m'engouffre entre les thuyas les ifs finir par s'extraire et voir le grand noyer perdu au  
croisement je sens une énergie naissante s'évanouir en moi la sève se fait visqueuse et lourde  
sous mes paumes l'écorce tremblante mes nerfs piqués à vif plus moyen de s'en sortir de quitter

le chemin sans douleur sans égratignures le chemin entre les propriétés les belles pelouses les terrasses une véranda zieuter encore à travers la barrière grillagée je respire l'air un peu moite un peu froid je me souviens les frémissements de l'été des grosses feuilles qui produisent de la vapeur d'eau en masse au crépuscule et ça sent la végétation la végétation dense qui expire qui exhale des mousses duveteuses sur les murs en béton j'ai rêvé de l'été hier soir de mon front brûlé de fatigue et de joie au-dessus des flammes des fêtes non-stop dans le jardin d'un ami loin d'ici très loin

Je monte les marches le parc devient une forêt  
un entrebâillement folie racinaire  
réveiller les portes de pierres un portail  
toujours ouvert béant et rempli  
à ras bord des fruits et des épines  
les fleurs n'ont pas éclos  
et mes muscles n'ont pas poussé  
ils se concentrent près du sol  
à côté des ronces des cadavres  
de bouteilles verre teint en brun  
le giron de la terre

Tout n'est pas déjà fini  
j'ai beau ressasser les lignes du destin  
qui s'amenuisent  
qui me glorifient  
sous le zénith des hêtres  
la pelure sous les mousses  
les lichens  
cela serait ennuyeux

de dire  
penser  
je ne fais qu'un  
devenir totalité  
quand au contraire  
je suis des milliards  
pareil aux débris infinis qui se désagrègent lentement dans l'estomac longiforme des vers  
bien éloigné des étoiles aveugles  
qui ignorent tout de ma température interne

Accélérer l'espace entre deux troncs territoire à jamais étranger malgré les incursions de l'esprit  
le terrain de jeux des contes obscurité enfantine peuplée de monstres et de loups retrouvés avec  
fraîcheur aux jours néfastes de l'adolescence j'ai perdu cette dernière au fond des bois sur les  
miettes de feuilles sèches craquantes sous les doigts une traînée de poussière pas plus dense  
qu'un songe subsiste maintenant pourquoi ce sentiment indélébile mes cellules baignées dans  
cette infusion cette réminiscence moment de transition tiges vertes pas encore lignifiées  
accroître l'oubli à défaut de la vitalité

J'ai suivi les silhouettes sveltes le dessin du courroux sur leurs lèvres  
j'ai pris mes souhaits pour des lanternes celles qu'on accroche  
sur le seuil des maisons au pas de la porte  
à l'abri des mauvais sorts  
les silhouettes mouvantes sans pesanteur  
au creux des allées mortes  
simples chemins d'une forêt entretenue  
à mesure que j'avance dans la pénombre verdoyante  
appelé à servir des êtres cent fois millénaires  
mon courage ne me fera pas défaut

seul je crains que mes quelques vies  
ne puissent suffire

J'ai réveillé les brindilles au cœur de mes entrailles je me suis fait pèlerin dans les strates de ma mémoire se souvenir de choses à jamais perdues je trébuche sur des sédiments aux formes de lianes quand la glaise se veut l'égale des géants de chlorophylles je suis les inflorescences corrompues dans un grand pourrissement la pluie se fait dureté partie au sommet des montagnes en dévalant mes vallées les pommes de pin ceignent mes hanches frêles suspendues à une corde épaisse ma tête parée de lierre mes cuisses agiles s'agrippent aux contours brûlants d'une nuit qui trépigne devant l'extase je clame l'ardeur des vœux sans repentir désirer le monde en sang en braise rougeoyante sous les éclairs jaillissants du sein de la terre

Je me régénère les mains piquées par la griffure de l'onde une rivière limpide un rêve de glace qui va s'accomplir encore quelques semaines quelques mois par une aube dorée et invisible fils sans mère j'ai jeté un froid dans les regards apeurés la nuit sera ma parèdre je serai possédé par l'envie des êtres sylvestres des nymphes aux vulves luisantes avant le dernier sommeil cela sera fait cela sera terrible grand comme un immense déchaînement de puissances matérielles l'abdication des idéaux le pouvoir seul de la chair exténuée face au nadir je descendrai en moi je commence à tourner à virer à droite à gauche un étourdissement plus qu'une danse des gestes maladroits une claudication le vent m'entoure dans une crevasse

Tomber chuter un processus naturel contrôler l'agitation frénétique des membres que je ne reconnâtrais pas s'il n'étaient attachés à mon torse palpitant la lumière ne touche plus la surface du bois le monde viré de bord dans des rayons enténébrés une litanie suinte des pores de ma langue je tourne de nouveau tout se fait en cercle tout se configure dans l'extrême désappointement de mes sens ma raison qui vacille prête à se briser au contact du moindre précipice du plus petit tumulte des formes plongées dans la confusion crépusculaire redoutable à moi-même et à l'inverse en expansion dans l'air ambiant dans les trous à mon cerveau l'espace

nécessaire entre les neurones imbrication du souffle lunaire sur mes chevilles souillées de boue  
l'orbe s'est montré majestueux et inaccessible témoin impassible de la brutale folie que j'incarne

L'air se comprime mes vaisseaux se fendent en brèche  
un nuage vole et me prend dans ses volutes  
ses inhibitions ses choix grotesques  
me paraissent insupportables  
mes pieds sont nus mon cœur salé  
je danse sous le branchage dans les taillis  
sur les souches dans les bosquets de champignons  
diluer l'impact les cratères les pierres lavées  
incandescentes  
je dois sauter au-dessus des ravins  
raviver la tension mes poumons engourdis  
les traces écarlates épongées en flaques  
je me hisse à la cime d'une démente sans nom  
sans mot sans bruit sans voix  
je me fais tempête en habit d'abyssin

Je frémis les crépitements du feu s'aiguisent je me mire à l'intérieur des flammes rien de clair  
substituer cette nuit sans jour dans cette gloire sans expiation les orties fouettent mes mollets  
blanchis par la privation d'une lumière taciturne et bombée d'éclat j'ai voulu la fin des sphères  
j'ai digéré la course du temps j'endure maintenant la colère gonflée dans mon plexus les  
explosions de joies transfigurées sous les pépins des fruits en multitude je crois voir un terrier  
dans le ventre d'un arbre des inflexions cavernueuses des silences noirs s'infiltrer entre les parois  
sentir le mycélium à la floraison des racines entendre les grattements des vies souterraines la  
chaleur animale l'odeur de la terre du pourrissement des spores aplatir les oreilles se frayer un  
chemin ne pas y voir clair se départir de ses yeux inutiles je pense arriver au bout de l'ossature  
au bout des soubresauts chtoniens je suis mon propre miroir nimbé d'obscur je peux grandir

protégé choyé on veille sur mes existences sur mes chants d'ivresse j'entends les cris à l'arrière  
de mon crâne qui poudrent mes lèvres de mille catabases de sorties à l'air libre tout juste  
déclamées

Je suis l'oraison sans sommeil  
je goûte en une danse faite de bois mort  
et de jarres emplies de vin un sang épais  
caillots grumeleux et lourds  
j'éprouve mes articulations  
ma raison qui se gorge  
d'une clairvoyante oisiveté  
mes battements de paupière  
saluent ma torpeur la persécution  
des réflexes cérébraux  
l'errance de mes fluides  
sur le corps divin éparpillés  
un mouvement  
une panique  
les sanglots me brisent  
dans mon foie  
que les poisons intoxiquent  
ils conquièrent mes centres nerveux  
le siège des affects et des sensations  
le bastion des souvenirs et du langage  
là où se nichent aussi équilibre et motricité  
je perds tout ça un instant  
ma parole se fait inaudible  
mes gestes impossibles



un revirement tout est désaxé  
l'univers privé de milieu de noyau  
— mais n'en a-t-il jamais eu? —  
seuls perdurent les instincts  
des intuitions sauvages et fulgurantes

La fin des vérités trop fugaces pour êtres écrites dans la chair des profanes je bénis le doute qui glisse sable fin mes tétons fourmillent d'un plaisir qui ne sera jamais sacrilège sous la pluie aux morceaux de glaces fument dans les rapides sous les berges troglodytes l'eau se noircit au contact des chocs que se donnent mes yeux dans l'argile grasse faire cesser la rotation des globules battre la mesure la température des millions d'yeux m'épient êtres silhouettes de simples présences m'entourent je n'ai jamais été seul je résonne de tous les dithyrambes de tous les rythmes délirants et proscrits je suis l'improbable le désiré que la jouissance fracture des pieds à la tête du dehors vers le dedans dans la nuit tremblante je perçois les coquilles au diapason le miel m'est monté à la bouche mes dents cimentent les grappes qui se forment contre les galets friables du ruisseau les tiges des roseaux fomentent des secrets aux épines larges et aux feuilles coupantes l'abandon de l'axe de l'horizon asseoir son assurance son pouvoir se faire guider par les trilles des merles et les croassements des corneilles

Mes yeux sont alignés  
la pluie naissante  
se distille  
avec les bâtons  
chauffés à blanc  
les frênes rient  
là-haut de mes turpitudes  
la souffrance de l'escargot  
ne me dispense pas de la mort  
je tournerai encore encore

sous les traits diffus de la lune  
je tournerai encore  
toujours  
la plante de mes pieds  
sera dure de corne  
mon souffle toujours  
sous compression  
le reflux de sang aux tempes  
tournant dans cesse  
je ferai le son de l'aulos  
je serai l'instrument des dieux  
mon esprit en expansion  
mon corps endolori  
le prix du numineux  
le sacrifice nécessaire  
la ferveur extatique  
au bout de chacun de mes nerfs  
la grâce la terreur  
se soumettre et revivre  
se libérer  
enfin

Il ne s'agit pas de croire ni d'espérance embrasser dissolution atteindre les méandres l'extrême dans le marasme des vivants se glorifier paré de vertes épouvantes se faire atteindre en plein cœur par l'avidité du néant la science maligne des trépassés sans visage boire la liqueur qui s'écoule de bas en haut de l'abîme et n'être plus abjurer ce qui croît ce qui dépasse encore du fracas jusqu'au fond de l'écorce qui éclate lente calcination m'enduire de cendres mâcher les sucres stériles du lierre hurler à la mort faire déguerpir les bêtes sauvages tapies dans les buissons

hurler chanter ce qu'il me reste de voix crier par saccades les yeux révoltés me faire tyran et prisonnier bourreau et victime sacrificateur sacrifié être celui plongé au sein de Terre descendre et remonter la course vive crier entrechoquer mes os mes pas les glandes dans mon cerveau prendre les sarments de graines entre mes doigts les projeter les envoyer devenir la graine endormie danser comme un homme soûl entre les territoires les lieux sacrés accomplir ce que l'on ne m'a jamais demandé prendre l'initiative la résolution devenir grand plus solide plus digne rêver si loin si profondément incarner la fureur qui consume tout

Tout jusqu'au moindre recoin  
jusqu'à chaque infime parcelle  
sous la matière pensée affect  
de mes paumes agiles je peuplerai  
les soubassements des cieux  
les bordures ciselées de l'atmosphère  
la respiration brumeuse  
le fossé de lassitude qui ne reparaitra  
plus jamais à ma vue  
le dessein collectif d'une musique  
incroyable magnifique  
celle de mon ultime cri  
qui se hisse et s'ébat  
hors de ma gorge  
veinée d'angoisse malade  
rituelle  
un cri  
qui frappera  
une foudre  
qui déchire les mondes

les corps et les consciences

brutal

éblouissant

## Monade 6

Il est 6 heures. Je suis seul en cuisine, je fais l'ouverture. Je ne sais même pas comment j'ai réussi à me lever ce matin. Ce n'est qu'un remplacement, mais au fond, j'aimerais peut-être bien changer mes horaires.

En ce moment tout a l'air possible.

J'ai des prép' à faire, plein de choses à installer, on ouvre dans une heure, le drive y compris. Emma arrivera alors, j'espère qu'elle ne va pas être trop chiant, j'ai envie d'être peinard au moins jusqu'à 11 h, là c'est le grand débarquement. D'autres pourraient s'ennuyer ou trouver le temps long, hé bien pas moi. Le plancher a séché bizarrement, ça fait de drôles de lignes sur le sol de la cuisine, des lignes sombres un peu droites et un peu sinueuses en même temps. Des traînées de gras, j'en sais rien, heureusement aucun client ne vient ici, donc on s'en fait pas. Je dois trier la laitue, les derniers batchs étaient vraiment moches et jusqu'à la prochaine livraison, on doit faire avec. Très bien, très bien, je m'y mets et je m'applique comme si j'avais attendu ça toute ma putain de vie. En plus, je n'ai pas à me plaindre, les gens hier soir ont bien taffé, j'ai juste à faire la routine du matin, il n'y a pas eu d'oublis dans les décongelations et tout a été lavé. Bravo guys, merci d'avoir été au top rien que pour moi. J'avais un peu peur quand je suis arrivé, vu que c'est moi le pro — et le vieux — des closings.

Il est sept heures. Emma vient d'arriver, elle s'active de son côté après un salut de politesse. C'est fou, j'ai cru l'entendre me dire qu'elle espérait partir plus tôt avant midi. Alors, je prends les devants et lui répète ce que j'ai entendu, pour voir, et la seule chose qu'elle trouve à me répondre c'est : « t'es chelou, toi ! » J'ai peut-être des pouvoirs cachés qui se réveillent, et si j'avais tapé dans le mille ? J'entends les voix dans la tête des gens, maintenant ? Hé, ben *why not* ? En tout cas, ça m'a bien fait marrer. Résultat, elle a eu encore plus envie de m'ignorer. Tant mieux, elle va prendre le drive. C'est fou le monde qui se prend un petit-déj' en voiture. Je vais juste continuer mes affaires en cuisine.

La nouvelle, une certaine Élodie, arrive peu après Emma pour prendre la caisse. Ah, le premier client du matin. J'entends ma collègue lui répondre. « Bonjour, Monsieur, qu'est-ce que vous voulez ? Le spécial petit déj', oui avec un croissant, café, jus d'orange et aussi un muffin chocolat, oui, et un grand coca. Oui, ça sera tout ? Non, désolé, on n'a pas encore de frites, seulement à

partir de 11 h, les burgers aussi. Ah, vous ne pourrez pas repasser après 10 h 30? Bon on va vous les faire tout de suite alors. Oui, ça sera pas bien long, Monsieur. »

Elle aurait dû dire non, on n'allume pas les friteuses pour un seul clampin! En plus je vais avoir plein de choses à finir pour le rush du midi. Je crois qu'il veut encore demander un truc. Sauf que... bien que je sois à une douzaine de mètres de lui, je fais face au couloir qui donne sur la caisse et ainsi, je perçois une lueur vibrer dans son regard de vieux bonhomme fatigué. Je l'attrape en plein vol, la range dans mes pupilles et mon cerveau maugrée : c'est bon, tu as ce que tu veux, paye, attends et pars. Est-ce bien moi? En tout cas, incroyable, il sort posément son portefeuille, cesse de regarder Élodie et s'assoit, l'air ailleurs, sur une chaise proche de la caisse. Yep, mon petit Will, la chance te sourit aujourd'hui. Surtout, s'il y a un chieur de si bon matin, ok! Il en faut au moins un, mais souvent ça présage le début d'une longue suite de chieurs.

Depuis l'arrivée de mes collègues, je dois préparer les commandes pour les clients qui arrivent en flot continu au drive. Et je gère aussi celles pour les clients qui viennent manger sur place. Les commandes s'affichent sur l'écran, je prépare, je passe les produits dans l'ouverture prévue, Emma les emballe. Lâcher ce qu'on fait pour servir le client, une routine à prendre.

La cuisine est belle et incroyable aujourd'hui, elle brille, elle est rutilante comme un bijou que l'on vient de polir. Pour peu, je ne reconnais plus mon lieu de travail. Même l'odeur douceâtre du congélateur m'est presque agréable. Je remplis des boîtes rectangulaires, allez, plus de boîtes! Je mets ce qui est frais à l'intérieur et tandis que mes mains s'activent seules — elles connaissent tous les gestes —, je me vois de haut, de très haut, je sens la chaleur des néons qui picorent ma nuque. Un peu plus bas, c'est mieux. Wouah, quelle vue sur la cuisine, les plans de travail, les friteuses alignées dans leurs caissons de métal, les portes donnant sur le réfrigérateur et le congélateur, les étagères aux murs! Ça a l'air de poisser de partout. Je ne sais pas durant combien de temps je reste suspendu ainsi au plafond. Je me suis aussi, dans mes allers-retours dans les frigos, je contemple alors les masses de cartons sous un angle inédit et en plus, je ne perçois pas le froid, ni le chaud, d'ailleurs. Je *checke* de temps en temps sur les écrans de surveillance, mais il n'y a aucun client dans la salle. Je peux aussi naviguer dans la pièce et observer des coins inaccessibles depuis le plancher. Je contemple la minuscule pièce du drive quand je vais porter des commandes à ma collègue. Je n'ai jamais vu cette dernière sous cet angle, elle a l'air petite

comme une fourmi qui s'agite. Elle est très énergique. Au final, c'est vraiment énorme! Étrange, étrange, ou pas! Peut-être que tout a déjà été comme ça avant et que je ne m'en souviens plus.

— Salut!

Vlop! Une aspiration et me revoilà en moi. Un glissement d'une milliseconde, je cligne des yeux, on dirait que je ne suis plus en pilote automatique.

— Salut!

— On n'a pas l'habitude de te voir si tôt, comment t'as réussi à te lever?

— Enfoiré, va! *Off course*, j'ai réussi à me lever. Regarde je vous fous pas dans la merde, je suis en avance dans toutes les prép'.

— Ok, on verra ça gros!

C'est mon collègue Alex, il est drôle, le peu de fois où je le vois, on se charrie. En même temps, les collègues qu'on voit pas, on sait tout de leur vie et les rumeurs vont vite. Une partie des gens couche avec le reste aussi, je n'y croyais pas avant de venir bosser en restauration rapide, j'avais des potes qui m'ont informé très gravement de ce genre de situation. Et en fait, c'est absolument vrai. C'est ça ou tout le monde se fout sur la gueule. Mieux vaut que ce soit un baisodrome alors, je me suis dit.

Le vent fait claquer les arbres dans le parking, je fais un petit tour dans le restaurant au moment où vient d'arriver un groupe de clients. J'ouvre les jeux pour les gosses. Je salue les gens. Alex va prendre leur commande, il est arrivé à temps. Les tables brillent, malgré la lutte continue contre le gras, c'est fou, j'ai l'impression que tout devient très beau, presque esthétique. Je me sens fabuleux d'être en vie et traversé d'émotions si incroyablement merveilleuses. Et moi qui pensais être soûlé de mon taff, mais pas des jours comme aujourd'hui, où je suis si épanoui. En cuisine, j'embraye la vitesse supérieure, et termine la commande en un temps record. Je suis maître de moi. Les surfaces autour semblent bouger dans un flux infini, je suis là et ailleurs. Je vois de haut, je vois depuis mes yeux, j'entends les bruits à l'extérieur et sens la fraîcheur du matin comme si j'y étais. Je suis un super-héros et j'adore ça. Peut-être que je serais capable de faire un burger plus vite que mon ombre, comme Lucky Lucke tire avec son gun.



Bon, c'est pas le tout de le penser, il faut s'y... Attention Will, tu t'enthousiasmes un peu trop! Ce n'est rien, c'est encore dans ma tête, il suffit de ne pas faire attention. Donc, je sors la gamme complète de steaks de tous les sortes d'animaux qu'on achète à un grand fournisseur qui les achète lui-même à un autre grand fournisseur qui les élève et les tue et les découpe très sanitairement pour les mettre dans des boîtes en polystyrène qu'on pourra ensuite mettre entre deux petits pains et les vendre à moins de trois euros à des clients plus ou moins sympathiques. J'exagère, les trios font encore baisser les prix du burger individuellement, mais heureusement pour l'entreprise, c'est rentable, car la boisson et les frites ça coûte encore moins cher que la viande et le pain. Quelle efficacité, j'aurais dû continuer un peu plus l'école pour savoir vendre un tas de trucs, ça m'aurait plu, j'aurais gagné beaucoup d'argent dans le marketing.

C'est l'heure de ma pause, je passe quinze minutes à fumer, à faire les cent pas derrière le bâtiment. On doit faire bien attention de ne pas croiser de clients quand on est en pause, alors je sors par la porte de derrière et je fume sur mon bout de béton, une clope déjà roulée. Il pleuviote, il fait froid, je m'en fous, je n'ai jamais froid. L'eau s'écoule et s'infiltré dans les rigoles qui mènent aux égouts, un ruisseau grossi par les lourdes précipitations de la nuit. Les filets de liquides suivent des trajectoires droites et courbées, se divisent devant l'obstacle dans un remous discret, se rejoignent et se divisent encore. Un flux cristallin charriant des résidus organiques, des métaux lourds, du dioxyde de carbone, des composés chimiques issus du pétrole et tout un tas de saloperies. Je me demande où et pourquoi j'ai appris ça, aucune idée. J'aime les eaux de ruissellement. Elles chantent une mélodie lointaine, perdue dans les couloirs souterrains au-delà des grilles de métal. Je lance mon mégot écrasé dans la poubelle, le ciel s'assombrit. Une journée sans lumière marquerait un début d'apocalypse.

Là où sont rangés les ustensiles de cuisson, j'en remarque un que je n'ai jamais vu, tout à fait inutile, et qui pourtant m'attire soudain. A-t-il toujours été là sans que je m'en aperçoive? A-t-il été ramené par quelqu'un qui pensait sérieusement qu'on avait besoin d'une fourchette à viande alors qu'on a besoin que de spatules pour aligner et retourner les steaks sur le grill? Il y a aussi des steaks de poisson et des nuggets de poulet qu'on a juste à balancer dans la friteuse, comme les frites. Quel besoin on aurait de piquer des morceaux?

— C'est quoi ça? je demande à Alex.

— J'en sais rien, c'est la première fois que je vois ça ici.

— Moi aussi. On dirait que c'est neuf.

— Le superviseur a pas laissé une note?

— Je vais voir au tableau d'affichage. Rien du tout.

— Ya des gens qui ramènent des trucs bizarres, faut croire.

Il hausse les épaules et s'en va servir des clients qui ont l'air de s'être enfin décidés. Le rush ne commence que dans une heure, je vais voir Emma pour être sûr que tout va bien et si elle a besoin que je lui ramène d'autres préparations pour les menus breakfasts. Elle est ok, je reviens en cuisine. Quelques autres collègues arrivent, ils ne sont pas très bavards, ceux du matin. J'aimerais leur faire des grimaces pour qu'ils m'envoient chier ou rigolent simplement s'ils sont sympas. Je me trouve drôle, je veux sauter jusqu'au plafond avec ma super conscience élargie. Je n'y arrive plus, je suis déçu. Je suis en avance, qu'est-ce que je peux faire? Voyons voir... Ce n'est pas possible, il y a toujours quelque chose à faire ici, dans ce satané job. Je me dis que je vais prendre cette fourchette à deux pics, accrochée au mur à côté de la dizaine de spatules à steak.

Je m'en saisis. En bois, des veines tortueuses sombres disputent la place à des lignes plus claires et dégradées. Des lames qui se font piqûres aiguisées, l'embranchement de l'acier se galbe en se faisant double. Un bel objet, lourd, un long manche. Je pose mon index sur une des fourches. Un point rouge grandit, pas de douleur, juste le glacial sur la pulpe de mon doigt. Ça s'enfonce comme dans du beurre. Les planches à découper s'amoncellent et contrastent, vertes derrière les longs pics.

Je serre le bois dense. D'un mouvement sec, tranchant, je perce la peau de mon bras. Une goutte de sang apparaît et gonfle, parfaite rotondité. Alors, je perce, je perce, je perce, encore, encore. Geste par geste, précision et attention. À mesure que je me concentre et que j'incise et que j'introduis quelques millimètres du pic sous la surface de ma peau, je prends de la distance, de l'élévation, je suis un fakir qui lévite au-dessus des braises. Je suis tellement appliqué, la cadence est soutenue, je m'épate aujourd'hui. Je me focalise sur les minuscules points, les petites perles

rubis. Exactement trois millimètres de distance entre chaque. La précision devrait gouverner le monde. Je rentre dans un temps incertain. Hey, salut je me perce la peau avec une fourchette à viande, venez m'admirer c'est fun. En effet, mon souhait est aussitôt exaucé, Alex qui était en train d'allumer les friteuses, s'arrête et pousse un cri. Élodie s'est retournée, mais reste à son poste. Emma rapplique, elle s'avance, inquiète, derrière moi. Quand elle découvre à quel genre d'occupation je me livre, elle étouffe un cri.

Je m'excuse et leur dis que je n'avais rien d'autre à faire à ce moment. C'est une petite activité insignifiante et parfaitement inoffensive, ils peuvent retourner à leur tâche, je ne devrais pas en avoir pour si longtemps. Je ne comprends pas l'horreur, pire le désarroi sur leur visage, je les examine pourtant sous toutes les coutures, vu d'en haut à trois mètres, en contre-plongée, ou à quelques centimètres de leur peau.

Mais je les ai déjà oubliés, occupé à percer, piquer, piquer, piquer, piquer, piquer en rythme, un tempo régulier, sans saccades, sans heurts, tout en fluidité.

J'entaille net le dernier point sur mon avant-bras gauche. Un triangle. Qu'on dirait isocèle avec une bordure aux points plus serrés. Apparaissant à mes yeux, à ma conscience, il existe en une beauté géométrique.

Je ne vais pas pouvoir m'arrêter, j'enlève mon tablier qui tombe sur le sol de la cuisine, suivi de mon t-shirt et je continue paisible, mais efficace, à pointiller l'étendue de ma poitrine. Je peux me voir de face, c'est plus pratique pour maintenir le cap et avoir le bon rendu du dessin que je réalise. Je pense à mon premier tattoo, un papillon de nuit sur mon mollet. Il y a la même exaltation, la même ténacité dans le geste. Alors, je pique, je perce, j'incise avec la patience des damnés et l'habileté de l'artisan, c'est plus valorisant que mon taff. Ça me fait rire à l'intérieur, je crois que j'aimerais faire ça toute ma vie, je serais reconnu, on viendrait de loin me voir à l'œuvre. Je crois que je ne m'arrêterai pas avant d'en avoir fini avec tout mon corps. Mes collègues ont beugué, ils ne comprennent pas, c'est d'ailleurs ça le plus difficile à surmonter, il me semble, dans cette pratique : l'incompréhension des gens — ils ont l'esprit si limité. Emma tente de m'empoigner le bras, je me dégage, preste dans les réflexes. Je lui dis que tout va bien, vraiment, qu'il n'y a pas à s'inquiéter, je gère tout seul et personne ne pourra m'en empêcher.

Je ris très fort, sans me forcer. Ils me font rire, à un point pas croyable. Je leur dis. Ils se regardent éberlués. Alex, qui est plutôt timoré, n'essaie pas d'avoir de contact physique avec moi, et après tout, j'ai une sacrée belle fourchette à viande dans la main et je sais m'en servir, la preuve sous ses yeux. Il sort son téléphone et appelle l'hôpital ou la police, je n'y fais pas très attention sur le moment.

Non, gros tu ne peux pas me faire ça sérieux! que je lui dis après quelques secondes de réflexion. Je suis vraiment fâché, c'est fou on ne peut jamais me laisser un peu d'air dans cette cuisine.

Mon torse est un nuage, non, un navire très stylisé avec des tiges, des feuilles qui sortent du mât, je ne sais même pas ce que je suis en train de faire, mais les formes émergent et c'est tout ce qui compte finalement. Bon! Ça y est la totalité de mes collègues pète un plomb autour de moi, je leur réponds vaguement sans même chercher à les convaincre. Ils sont trop insensibles à l'Art, cramponnés à leurs obligations, des boulets... Oui, je les plains, ils s'arrachent les cheveux alors que je prends mon pied et hop! Des petits trous, des petits trous, encore des petits trous, comme dit la chanson! Des microbilles écarlates font miroiter mon corps, je ne me suis jamais trouvé aussi beau, moi qui me crois toujours trop maigre. Je perce, je perce, un à droite, un à gauche, en diagonal, voilà comme ça, et un qui repart un peu en arrière. Mes mouvements se font frénétiques, je suis dans le flow en immersion absolue. Je vois des gens courir du coin de l'œil, je suis dans mes yeux, au plus près. Je dois percer plus fort, plus loin, plus profond, des symboles inconnus s'épanouissent maintenant autour de mon nombril en cercles concentriques. Des lettres, ou des phonèmes, je n'en sais rien, semblent danser en phrases enthousiastes. Des sons inarticulés, imprononçables poussent en échos dans ma tête. On me parle, on me parle, mais je perce, je pique, j'incise, je plante, acharné les pics dans mon ventre. Je saigne des volutes rouges, elles tombent par terre au lieu de s'envoler dans le ciel, je murmure sur des lèvres invisibles les mots d'une langue étrangère et à mesure, je suis loin, de plus en plus loin, rejeté sur les tuyaux qui serpentent au plafond sale de la cuisine. Je me vois tomber, défaillir, exercer une danse de pesanteur sur mes membres percés, je me tourne et retourne dans la lente chute qui emporte le tourbillon de mes collègues ne cessant de tourner en rond, une trajectoire circulaire descendante, vers le centre, vers l'œil du cyclone qui se fend sous mes pas en un millier de bulles sanglantes.

## **Monade 7**

Les friteuses s'alignent et bouillonnent. Des canaux d'huile en tempête, des bulles grasses remontent et clapotent. Les frites bronzent jusqu'à l'ébullition avant qu'elles ne se gercent, il est temps de sortir les paniers bien rangés et ne pas oublier de retourner les steaks qui refluent leur odeur de barbecue grillé. L'un après l'autre, les pains à burger défilent pour être aspergés de sauces, un morceau de laitue s'appose sur la mie aussi immaculée qu'une feuille de papier blanchie au chlore. Les pièces de nourriture bougent en cadence, les unes à la suite des autres comme dotées d'un mouvement propre que les mains gantées des employés ne feraient que suivre. Tout est pesé, mesuré, calibré, il faut suivre les chiffres, faire siens les rythmes, les incorporer. Pour continuer à être, dans une obstination qu'il faut reconquérir à chaque geste contre le temps, encore performant, mouler le tempo du corps sur celui de la productivité. Être ici sans penser, le vide apaisant de l'esprit délesté sous la légèreté des va-et-vient des bras, des doigts, des poignets sinuant là où ils doivent se mouvoir, exactement là où ils doivent être, tenant, soulevant, empaquetant la multiplicité des produits. Les mouvements se tendent, se détendent sous l'accélération ou la décélération qui s'enclenche parfois, l'adaptation est la clé. Pas d'ouverture, seulement des espaces insécables ponctuent la cuisine sans aucune ligne de fuite. Les machines composent en bruit blanc, en tonalités électriques. Les bips des minuteurs ponctuent le bon déroulement des opérations. Les corps s'échauffent et suent, la peau s'insinue de graisse vaporisée. Will passe d'une jambe à l'autre à chaque burger monté, son collègue Momo fait pareil à chaque portion mise en sachet, conforme. Will se sent bien, il gère les étapes de montage, il communique par mots-clés pour optimiser le déroulement du processus, vérifier si le collègue qui met en boîte ne se laisse pas submerger. Sa connaissance semble innée, ses gestes s'accordent avec le défilé des pains, des steaks et des frites, la maîtrise suinte cette durée où le temps en expansion entraîne dans son ballet effréné, la matière inerte ou animée.

Ils sont trois derrière les friteuses et les grills. Il est 20 h, la queue s'allonge dans le restaurant, les voitures ne sont jamais moins de trois à attendre au drive. Ça crie pour couvrir le bruit des machines, la chambre froide est le seul lieu de quiétude ici, alors quand il n'y a pas beaucoup de choses à faire, Will fait mine de chercher un carton dans les décongélations. Il s'y apaise par l'air glacé et confiné, il devient sourd aux bruits extérieurs et se rend aveugle à ceux qui le chercheraient. Il y a les frites, les steaks, les autres à l'avant s'occupent du remplissage des boissons et des glaces. Dans deux heures, il changera de poste à la production. À la fin de son

shift, avec quatre autres collègues, il rangera, nettoiera jusqu'à deux heures du matin, pour le closing. Pour l'instant, d'un pied sur l'autre, il produit, produit, ses jambes et son dos ne lui font plus mal, cela doit bien faire deux ans maintenant. C'est comme s'il avait été taillé pour ce job, un vétéran, déjà trois ans dans la structure, c'est rare. Il forme aussi les nouveaux, mais le poste n'existe pas ici, il devrait être manager ou chef d'équipe, mais vu son aversion pour les petits chefs, Will n'a jamais eu de promotion : « Toi t'as trop d'amour-propre pour leur lécher le cul » avait proféré, sentencieux, son collègue et ami Rudolphe.

Will a effroyablement chaud. Tout roule, on s'active, les employés sont productifs, ce soir. À l'avant, les commandes sont rentrées en caisse ou — dernier fleuron technologique — à la borne directement par les clients dans la salle. C'est automatique et ceux à l'arrière se lancent aussitôt dans les préparations. Claire à la caisse, ploie sous l'attente, des burgers ne sont pas encore arrivés, l'employé au drive crie quelque chose, ça coince aussi de ce côté. Dans la chaîne, ça a cafouillé quelque part. Trop de bips, à devenir fous, les employés sont dépassés. Will doit aider Anna qui est débordée, tout en maintenant sa propre prod'. Une commande a été effacée. Xavier le chef d'équipe, accourt, il donne ses ordres, un peu trop calmement. Will sait que si la situation n'est pas réglée dans les trois minutes, ça va virer au cauchemar. Xavier ne les aide pas, il préfère aller baratiner les clients pour les occuper. Will préfère ça, ne pas l'avoir dans les pattes. Il pense : « un jour, c'est sûr, je vais l'emplafonner ». Les commandes continuent à affluer, trois burgers de la prod' de Will sont expédiés, celle qui manquait a été retrouvée. Des gens se plaignent encore, Will les entend par-dessus le bruit des machines, il espère que Xavier se fera cracher dessus. Ça lui est déjà arrivé une fois avec un client un peu cinglé : Will avait préféré que ce soit lui qui prenne plutôt que Paulo ou Anna. Trop de retard, trop de pains, trop de steaks, il en sort un, deux, trois, les montent vite entre deux tranches de pain. Son collègue Éric s'emballe, un panier de frites lui échappe et retombe lourdement projetant des éclaboussures brûlantes sur ses bras aux manches relevées. Ça faisait longtemps, mais il n'a pas le temps, il s'essuie sur son tablier, il n'a pas le droit, il s'en fout, mais la douleur ne doit pas lui faire oublier les quatre frites pour les quatre burgers que Will vient d'aligner et que son collègue aurait déjà dû livrer. « Ça va, gros? » Will fait l'erreur de relever la tête en sortant son steak du grill, il le fait tomber. « Merde! » Il se brûle aussi en essayant de le rattraper en plein vol. Lui aussi marqué. Quel idiot. Il reprend du retard, il sue encore plus, il empeste la viande, le grillon et la

sueur. Cela lui est insupportable. À ce moment précis, le grill se met à sonner frénétiquement en décalé avec les friteuses. Le son lui monte à la tête. Son front est comme barré. Il a quitté son poste pour donner son aide, mais cela n'a fait qu'empirer le reste. Il va vite pourtant, il est le plus rapide, mais tout tourne autour de lui. L'employée au drive crie des choses incompréhensibles, la clameur à l'avant, semble proliférer. Xavier agressif, revient voir les chaînes de prod' : « Bon c'est quoi le problème maintenant? » Éric le runner, s'est complètement arrêté, il en profite pour déguerpier. Comme Anna n'est pas encore autonome, elle ne va pas assez vite pour assembler. Les frites ne suivent plus. Will qui ne doit s'occuper que des burgers est dépassé, il va trop vite maintenant, la chaîne est désorganisée. « Bouge-toi le cul, les clients à la caisse pètent un câble, ceux au drive vont pas tarder. Will, t'as plus foutu la merde qu'autre chose, t'aurais pas dû bouger, t'es con ou quoi? Et je te l'ai déjà fait remarquer. » Son sourire est mauvais, ça ne présage rien de bon. Will serre les dents, le regarde, féroce, sans cesser d'aligner les steaks.

Les burgers finissent par tous arriver, par s'enchaîner dans un temps infini, dilaté, un temps gras et lourd. Il aligne, il met la laitue, les tomates préparées, les pains décongelés, les viandes cuites identiquement, à la seconde près. Il ne compte plus, ne voit plus ses gestes. Des pensées, des tourbillons s'enroulent, suivent la cadence effrénée dictée par le rush de 20 h 30. Les gens sont pressés, ils veulent leur bouffe, et plus vite que ça. Il entend un client faire chier Anna, il bouillonne comme une huile usagée, des débris de haine qu'il n'arrive pas à repêcher. Le chef d'équipe va lui faire sa fête, il va le convoquer, les bips s'obstinent. Ce connard de Xavier a monté le son de la radio de Macdo : une playlist NRJ, un gros contrat entre deux gros groupes à fric. Will frissonne, ses tympan vont saturer, un mal de tête le cisaille d'une tempe à l'autre. Il aimerait mettre la longue tête stupide du chef d'équipe dans la friteuse et bien la tenir pour que son visage soit bien immergé. Il pense : « Ça le ferait taire, ça rendrait pas moins dégueulasse sa sale gueule suffisante de petit chef qui se vautre dans son autorité de mes deux, parce qu'il a un badge et qu'il force tout le monde à le vouvoyer, comme s'il était important, ce petit trou du cul qui mériterait de se faire mettre un bon coup... » Les burgers l'empêchent à nouveau de penser, ses gestes tremblent, mais restent précis et prompts à remplir leur tâche, il serre trop fort les spatules. L'intérieur de ses mains rougit, il ne sent plus rien, la chaleur l'anesthésie, l'uniforme grotesque lui colle, il déteste chacune des choses qu'il voit, entend,



touche, sent, jusqu'à ce goût aigre dans sa bouche. Alors, peut-être qu'il pourrait n'être qu'un bruit blanc dans un corps séquestré, débarrassé de toute connexion sensorielle, avec trois cents grammes de colère vive qui pulseraient des shoots de haine dans l'organisme entier.

Un grésillement

sur les grilles.

La fatigue des machines

toujours trop strier, strier

l'air poisseux

de leurs ordres minables

avec ces mains agiles

qui se blessent malgré tout

à l'usure des secondes.

Il est un métal chauffé au point de fusion. Il est le vent des ouragans, la vague omnipotente qui s'abat, aveugle, sur les êtres et les choses. Il est le Roland furieux qu'il ne connaît pas et qui n'est pas amoureux. Celui par qui viendra la terreur. Il est une identification, une métonymie trait d'union entre haine et colère, et moi je l'observe et puise à la source intarissable de ses affects. Il est le chavirement suprême qui enfante les plus grandes tragédies et les plus mauvais faits divers. Comme je suis Will aussi, je pense comme lui, qu'il vaudrait mieux pour Xavier, qu'il ne l'embête pas trop à la fin du rush, puisque nous le savons par avance, ce salaud va vouloir nous parler en privé pour un redressement en règle.

Le montage des burgers s'enchaîne, exécution rapide de gestes enragés, un peu trop amples, moins précis. Will maugrée, parle tout haut, personne ne peut l'entendre. Il jure, il essaie d'évacuer le trop-plein de tension pour que ses tempes ne finissent pas broyées, pressurées, que sa mâchoire ne reste pas bloquée. Il passe à l'employé suivant, Éric. Comme on est en plein rush, il doit y avoir quelqu'un pour uniquement monter les garnitures. Un pain en appelle un autre, un steak, un autre steak, fromage, laitue, tomate. Respecter les doses, respecter l'ordre,

faire ce que l'on doit, rester dans son rang, à son poste, à sa place. Des heures s'écoulent, Will ne regarde pas les autres, il suit l'écran de commandes, il minimise ses contacts déjà peu fréquents avec ses collègues. Au bout d'un certain temps, il se met à souffler, faute de pouvoir contrôler sa respiration, ça l'énerve encore plus. Il pense à la nuit dans laquelle il marchera seul pour rentrer chez lui, à son divan où il se posera pour se rouler quelques joints, à la fumée qu'il inhalera profondément dans son torse mince.

Enfin, la pause. On le remplace. Il se prend une boisson et de l'eau, il a soif, il a chaud. Il se rend droit au fond, encore plus en arrière, à la salle des employés. Comme tous les soirs, il n'a pas faim, il a depuis longtemps abandonné l'idée de manger la nourriture du restaurant même si une part de son salaire est déduite automatiquement pour les repas pris sur son shift. Le stress, l'énervement l'ont assommé. Il se cale dans un des fauteuils, il étanche sa soif. Il croise Karim qui était sur une autre chaîne de production avec Paulo. Il est fatigué aussi. Ils plaisantent un coup avant de sortir fumer une cigarette, pas une de plus, ils n'auraient pas le temps. Will raconte son dernier déboire avec Xavier, Karim compatit, personne n'aime vraiment Xavier, seuls les lèche-culs confortent ce dernier dans l'idée qu'il se fait de sa position.

Et puis, il faut remonter, faire le roulement, changer de postes, c'est fatigant mais d'un côté ça rend le travail moins monotone. Will va débarrasser quelques plateaux qui traînent sur les tables, le nombre de clients a bien diminué, pourtant il ne se sent pas plus à l'aise. Il a l'impression de s'être rempli le corps de produits chimiques qui lui rongent la poitrine et le ventre. Un goût d'amertume tapisse son œsophage, l'odeur de friture soudainement le dégoute, le prend aux narines alors qu'il ne la sent plus depuis une éternité.

Il reprend son poste. À l'avant, il entend ses collègues aux prises avec les clients. Bonjour, qu'est-ce que vous prendrez? Bonjour, vous avez fait votre choix? Bonjour, qu'est-ce qu'il vous faudra? Bonjour, vous avez choisi? Bonjour! (Sourire, sourire, sourire, sourire, sourire). Vous n'avez vraiment pas encore choisi? Excusez-moi, il y a des clients qui attendent derrière vous.

Oui, très bien, un menu best-of. Une petite ou une grande frite? Oui et avec ça? Ok, pas de salade dans votre burger. Oui, je note un extra bacon. Et avec ça, ça sera tout? Oui, en dessert on a uniquement des crèmes glacées, mais on a aussi des milkshakes à la fraise, à la banane ou à la

myrtille, c'est une édition limitée. Oui Monsieur, je vais vérifier la commande que vous venez de passer pour voir si on ne vous a pas mis un wrap au poulet au lieu de votre burger triple steaks. Oui, ma collègue va voir en cuisine, s'il vous plaît, veuillez patienter pendant que je prends la cliente suivante, ça ne prendra qu'une minute. Merci!

Il observe les allers-retours vers la cuisine, capte le visage d'un de ses collègues qui fait un signe négatif de la tête. C'est à ce moment que Will décide d'outrepasser les limites de son poste. Il a fait la formation pour être en caisse, il sait comment ça fonctionne, théoriquement il peut le faire. Normalement, chacun à son poste, l'équipe de derrière ne passe pas à l'avant, sauf si c'est très tôt le matin ou très tard le soir et que le nombre d'employés est réduit. Il signale à Claire qu'il rentre dans l'arène, avant que celle-ci ne reprenne la discussion avec le client récalcitrant. Sa collègue hausse les épaules et prend le client suivant.

Il commence. Non, Monsieur, je suis désolé, mais je peux vous garantir que personne ne s'est trompé en cuisine, d'ailleurs on vient de me confirmer que vous avez bien demandé un wrap poulet. Non, monsieur, s'il vous plaît ne vous énervez pas. Désolé, on a plein d'autres clients à prendre... Non, arrêter de me parler comme ça, ce n'est pas ma faute si vous vous êtes trompé. Par contre, vous pouvez toujours recommander un burger. Non, il ne vous sera pas offert, je suis désolé. Arrêtez de m'appeler par mon prénom et de m'insulter comme vous le faites, sinon je vais devoir vous demander de sortir du restaurant.

Le bonhomme frappe du poing sur le comptoir visiblement très contrarié d'avoir affaire à un autre interlocuteur. Il crie, il postillonne et s'approche de plus en plus menaçant, face à Will qui se force à sourire, qui se force à essayer de l'apaiser, qui se force à rester poli et calme. Ce n'est pas le premier, ce ne sera pas le dernier. Plutôt qu'un esclandre, il le sait, il devrait donner raison au client, se plier à son caprice, se soumettre, s'excuser puisque le client est roi, le client a toujours raison. Ils ne sont que des employés non qualifiés et payés au SMIC, qui sont-ils pour remettre un client à sa place? Ils se sont forcément trompés ou bien ils pourraient même être incompetents, qui sait. Mais ce soir, Will refuse, Will résiste, Will s'oppose, il ne veut pas se laisser faire. Il toise l'homme en train de bouillonner, de se rapprocher dangereusement au-dessus du comptoir. Il va le rappeler à l'ordre, l'inviter encore à sortir, le menacer pour la première fois d'appeler les flics. Le visage de l'homme est rouge et déformé, on dirait qu'il ne

va faire qu'une bouchée de Will, que son gros poing va s'abattre sur lui et le réduire en morceaux. Étrangement calme, Will rayonne presque, placide et ferme, les épaules relevées. Trois longues secondes s'égrènent dans l'espace dilaté et sans air entre les deux hommes. Le client va céder, Will le sent, il va abandonner.

C'est alors que Xavier surgit derrière Will. Il n'a pas besoin de se retourner pour sentir sa présence.

— L'erreur est pour nous, Monsieur, nous allons vous refaire un burger gratis. Le restaurant vous l'offre avec toutes nos excuses. N'est-ce pas Will?

Sous les néons assoiffés

l'employé ronge son mord.

Les rênes lui lacèrent

les paupières.

Dans la jungle des menus sur grands écrans

des énormes poubelles sorties la nuit.

L'employé écorne les cartons

nimbés d'huile.

Un sourire dans une étiquette

accrochée. L'uniforme

a un prénom.

L'employé n'a de voix,

Que calibrée

docile dégénérée.

Sans visage il regarde

sans être vu.

Il parle et ses mots

ne lui appartiennent

plus.

Sa sueur devenue rigole

pourrait tremper

tous les emballages

tous les sacs en papier

recyclé.

De ce monde.

Et son odeur gorgée de haine

s'affalerait en nappe gazeuse

dans la graisse alvéolée et placide

des steaks.

## Monade 8

Tu nettoies les tables,

tu frottes bien à coup de pschit.

Te voilà à balayer les carrelages rouges, noirs, rouges, noirs, rouges, noirs, rouges.

Tu es sûr de toi et inconscient de tes gestes. Un peu trop fatigué, alors tu ne ressens aucun stress, ton corps fait le job, tu n'as même pas à penser. Tu salues ta pote Anna qui vient de rentrer avec son uniforme bien lavé. Ça fait cinq jours que tu as chaud dans le tien, mais comme depuis le début de ta semaine de taff, tu rentres vers 3 h du matin et te lèves à 14 h pour reprendre 4 h plus tard, ce n'est pas tellement ta priorité. Tu en as un autre pourtant, sale aussi. Le linge c'est vraiment pas ton truc.

Tu frottes un peu partout, le chiffon imbibé. Cela ne doit pas coller sur et sous les tables, c'est très important, ce n'est pas parce que c'est un fast-food qu'il faut que ça poisse de partout, déjà que ça pue le graillon à tout va. C'est comme ça, ça n'empêche pas les clients d'affluer ou les employés de travailler. Tu sifflotes, tu prends ton temps, rien ne presse, il y a du monde en cuisine et quasiment personne à servir.

Tu suis les arêtes des tables, les surfaces lisses des chaises en plastiques.

Le ciel est noir et l'air sec de ce côté-ci de la longue fenêtre qui donne sur le parking. Tu bennes les détritrus de plateaux dans les grandes poubelles. Elles sont cachées dans les meubles à ouverture circulaire qui font comme des hublots cheapes. Tu regardes un petit vieux qui mange paisiblement son trio, les yeux mi-clos. Pendant ce temps, tu passes un chiffon humide en grands cercles sur la table. Cela te détend de le regarder ainsi. Tu n'as pas à courir, pas encore, pas partout, ni même à rester debout devant la chaîne de prod'. Tu profites de cet instant de grâce qui te fait voir le restaurant presque vide, avec une sérénité que tu éprouves rarement. Pourtant, cela t'arrive maintenant, juste à cet instant. Quand il n'y a personne, une sorte d'harmonie s'installe, tu es là, il te semble, où tu as toujours été, où tu seras toujours.

Arrivé au meuble où tu dois déposer le vaporisateur et le chiffon, ton regard se perd dans les éclats de lumière qui vrillent sur les surfaces rouges, les surfaces noires, sur les tables, les chaises, les meubles à poubelles. Tu n'as jamais su comment les appeler. Il y a toujours un trop-

plein de lumière ici, beaucoup trop, autant qu'en cuisine. Tu fuis normalement ce genre de lieu. Travailler ici ne t'immunise pas, au contraire. Tu fais avec. Chez toi, tu fermes tout, tu ne te laisses pas envahir ni par la luminosité extérieure, trop crue à ton goût, ni par celle artificielle des luminaires. Tu tamises tes lampes, tu en choisis que l'on peut régler. Tu préfères l'obscur, tu laisses ta chambre disparaître derrière des volets fermés. Tu laisses ton salon se forger de pénombre seulement traversé par des éclairs bleutés, l'évanescence des écrans.

Tu es baigné d'un jaune huileux, tu tournes la tête à droite. Une petite famille, papa, maman, une petite fille en bas âge. Elle sort son jouet de la boîte rigolote en carton, la mère pose le repas devant l'enfant. Le père attaque son hamburger. Ils sont beaux, jeunes, propres. La fille est mignonne et semble bien élevée. Tu ouvres la porte du meuble. Tu ne les perds pas des yeux, tu es invisible. Personne ne te remarque jamais quand tu nettoies. La fillette pousse un cri de joie en sortant la figure Disney. La mère convainc sa fille de manger, la petite aspire par moment son soda avec la grande paille. Elle a l'air assoiffée. Le père a déjà fini son burger de moitié. Ton regard revient au vaporisateur que tu reposes, à la porte que tu fermes. Quand tu te relèves, un céleri s'est dressé tenant au bout de ses longs doigts feuillus quelques frites engouffrées dans une béance étrange, dans ce qui semble être le cœur de cette masse de verdure. Les feuilles au vert plus prononcé s'agitent et n'hésitent pas à empoigner le petit bout de burger posé nonchalamment contre le rebord du plateau. À ses côtés, un grand artichaut — la mère certainement — articule plusieurs de ses écailles rigides à la base violacée qui lui tiennent lieu de main et qui s'empressent de faire disparaître au sein de l'amas de feuilles plus enfouies, quelques frites ou encore d'aspirer par des moyens mystérieux, une ou deux rasades du précieux coca. Par des petits couinements astucieux et tout en entourant de sa présence rassurante sa fille, elle exhorte cette dernière, maintenant ronde tomate joufflue, à finir ses nuggets de poulet. Son pédoncule est pourvu d'une petite tige sombre avec des sépales enroulés et délicats qui singent les vraies feuilles, mais en bien plus sec et dur. Une famille de fruits et de légumes qui fait plaisir à voir en cette fin d'après-midi. Tu n'en crois pas tes yeux, une scène de vie familiale pleine de vie et de bonheur, cela a de quoi surprendre et à te faire repenser à des moments familiers, au temps où tu étais plus jeune, quand tu habitais encore chez tes parents et qui te bordaient d'affection quand ils étaient dans leurs bons jours.



Avant de t'en retourner en cuisine, tu jettes un coup d'œil à la salle et tu ne peux t'empêcher de sourire en voyant tous ces poireaux, navets, bananes, kiwis et autres aliments potagers qui se bourrent de junk food, sodas, burgers, nuggets et crèmes glacées. Ton collègue Éric te lance un discret signe de la tête qui signifie : « Bon, il n'y a pas grand-chose à faire, tout le monde est déjà servi, il n'y a pas de nouveaux clients. Qu'est-ce que je fais, moi, maintenant? »

*Will tu sens que tu vas t'ennuyer et tu détestes ça t'ennuyer comme un rat mort à essayer de trouver quelque chose à faire tu as abandonné même s'il y a des caméras et que le gérant peut regarder ce qui se passe une fois de temps en temps où à longueur de journée comme il préfère.*

*Ce n'est pas être payé à ne rien faire après tout tu en fais déjà assez avant tu en faisais bien trop alors tu t'es arrêté les heures sup' pas vraiment payées le zèle n'a pas de sens ici il te faut survivre garder tes forces ne pas ployer sous la charge l'épuisement ou l'ennui.*

*Heureusement l'ambiance est bonne l'ambiance c'est ça le plus important dans un taff c'est ce qui peut te faire endurer les pires conditions ce qui peut te faire passer la journée sans que tu t'en aperçoives pour être encore un nouveau collègue à former dès ce soir tu ne sais plus quand tu as été le nouveau quand tu ne savais rien encore du monde qui t'attend là, mais aujourd'hui il fait froid et la salle est dépeuplée même si elle n'est pas vide Rudolphe Mathieu en cuisine Anna et Coralie à la caisse Steven au drive Quentin en train de décharger une livraison vraiment tardive ça roule la soirée va bien aller tu retournes à l'arrière il est l'heure les clients sont des fruits les clients sont des légumes aussi beaux qu'au marché du centre-ville un jour d'été.*

L'épuisement te rend euphorique, la vision colorée des clients en train de se restaurer t'a rempli d'une douceur inexprimable. Tu t'attendris peu, ce n'est pas ton habitude, mais là tu ne peux faire autrement. Tu vas désinfecter le comptoir, toutes les surfaces planes ou inclinées qui se présentent à toi, les appareils en métal ou en plastique, le pourtour des boutons, les poignées pour verser les sodas ou la crème glacée. Tu asticotes bien partout, tu es l'écureuil de Cendrillon qui récuré, qui nettoie, tu n'as plus qu'à te mettre à siffler et tu seras parfait.

— Will, est-ce que tu travailles demain? On fait une soirée avec tout le monde, tu viens? te demande Mathieu dès que tu franchis le seuil de la cuisine.

— Je fais encore une fermeture, je pourrai passer après, mais ça va faire tard... On pourrait sortir un autre soir ensemble avec Rudolphe.

— Je suis toujours partant pour sortir! lance l'intéressé à toi et à Mathieu.

— Vous savez de quoi j'ai envie, là tout de suite? s'exclame Will. J'aimerais compiler toutes les images de fruits et de légumes que je pourrais trouver et je les rangerais dans des boîtes. Vous savez, des superbes belles boîtes en bois comme dans les greniers et les antiquaires, et je mettrais des numéros sur toutes ces images, peut-être même que je les protégerais avec du plastique ou du papier cristal. Et elles seraient triées selon le type, le format, la technique utilisée, la sorte de fruit ou de légume qui serait représentée. Je m'y connais pas vraiment, mais je me renseignerais, je ferais ça bien. Ce serait ma collection privée et je devrais louer une vieille maison avec du plancher en bois, plein d'usures et de vernis qui fout le camp. Je mettrais les boîtes ouvertes sur des tables anciennes et dans des étagères précieuses aux vitres teintées. J'ouvrirais plusieurs fois par an pour que les gens viennent voir mon musée. J'échangerais des images avec d'autres passionnés, je participerais à des ventes aux enchères, je chinerais sur eBay et dans les vide-greniers. Je pourrais presque me faire passer pour un hipster...

Tu rejoins l'univers salubre du congélateur. L'odeur du carton imprègne chaque recoin tandis que ta bouche gelée balaie l'air en plein vol en expirant un peu de vapeur. Une sensation de vide, de silence absolu possède ton corps comme le ferait une douleur physique. Tu as l'impression que tes doigts se fissurent quand tu les bouges, le froid te compresse à l'extérieur, le froid te semble agrandir le dedans de tes poumons, la surface de contact entre tes bronchioles et l'air cinglant qui s'achemine jusque dans ton sang.

Tu ressors enfin

l'orée de tes yeux en cristaux saupoudrés

il ne se passe

rien encore

tu envies la joie des fruits

l'énergie clémentine d'Anna  
le rire grenadier de Rudolphe.

Il y a

cette chaleur des fruits

cet amusement tranquille

la pâleur de la pluie

dans leurs yeux à la végétation

pleine

féconde

les moussons de glace

tu les as filtrés

par ton épiderme dur

tes ongles diaphanes

tu aimes la saveur du lilas

dans la fumée blanche de fatigue

crachée par la bouche des filles.

Face à toi, dans la cuisine, tes collègues-fruits s'exécutent, aussi patients qu'à l'accoutumée, durs à la tâche, ils sont restés. Sinon ils ne seraient plus là, plus ici, plus maintenant. Des sons étranges, des voix sans ampleur, des bruits sans force de propagation s'échelonnent dans l'air saturé des reliques de paroles encore prospères, il y a quelques minutes à peine. Tu contemples les lumières qui ont rendu cette métamorphose possible. Dans le noir tout aurait été semblable ou complètement différent. Tu ne peux avoir le luxe de la certitude.

Tu ne te concentreras ce soir que sur les tâches à accomplir puisque tu ne les comprends plus. Inutile de tergiverser, quand vous ne serez plus que deux, tu ne prendras pas les clients à la caisse. Pas par caprice, non, par réflexe de survie.

Tu feras les burgers, passera le balai et la serpillère, tu t'adonneras à la plonge, à l'eau mousseuse des éviers, tes mains s'irriteront encore, pas à cause de l'eau purificatrice, mais grâce à l'action des substances désinfectantes. Puis, tu prendras une pause cigarette bien méritée dans l'embrasure de la porte de derrière.

Tu mettras dehors les derniers clients réfractaires sans leur adresser un seul mot. Enfin, tu riras sans savoir pourquoi, aux choses incompréhensibles que te raconteront tes collègues. Tu éprouveras une fois de plus, cette tendresse béate à leur égard sans aucune arrière-pensée. Et puis, il sera temps de t'en retourner. À pied, tu chemineras, défiant le caniveau et les lignes continues sur la route. Tu aimeras le silence manifeste qui a avalé la ville comme une grande ombre chinoise. Tu auras commencé à fumer un joint coupé au tabac. Tu auras retrouvé de la vigueur pour faire les quelques kilomètres pour rentrer chez toi. Tu croiseras au hasard de ta marche nocturne, quelques fruits et légumes emmitouflés dans des manteaux d'hiver ou au contraire dans des vestes ridicules dont l'absence de chaleur aura été suppléée par une ingestion massive d'alcool. Après tout, le jeudi soir est prompt à toutes les folies. Même en n'ayant jamais été étudiant, tu n'as pas tardé, il y a quelques années de cela, alors que tu commençais tout juste ton travail dans la restauration rapide, à faire tienne cette tradition de jeunesse estudiantine. Et d'ailleurs, qui es-tu pour refuser une occasion de faire la fête et de boire?

Tu as dépassé la zone commerciale et industrielle, tu remontes maintenant la route sans trottoirs où tu penses qu'un jour une voiture finira par te renverser ou t'envoyer dans le fossé. Il n'y a pas beaucoup de lampadaires, les virages se succèdent, les arbres s'évanouissent dans l'ombre environnante. Tu arrives en haut, tu passes le pont de l'ancienne voie ferrée surplombant les premières rues résidentielles de ton quartier. Ça va plus vite par ce chemin, tu es pressé de rentrer. Des maisons et quelques immeubles çà et là, s'étalent sous ton regard ébloui par les nombreux luminaires qui ont poussé à mesure que tu t'approchais. La rue du pont entame sa descente. Les rails prennent la tangente, ils s'éloignent vers la trouée dans les bois en surplomb, et grimpent sur la butte. Il n'y en a plus pour très longtemps, tu n'as plus croisé personne, pas

même de chats pourtant nombreux à s'ébattre dans le réseau géométrique que composent les ruelles, les jardins, les quelques parcs et bien sûr, les bois.

Tu retrouves ta rue, changes de côté, remarques que tu as froid, ton souffle est une vapeur, ça te rappelle le congélateur. Tu ne t'es pas arrêté prendre une pizza, heureusement il te reste des plats surgelés. Au moment de tourner la clé dans ta porte, tu songes déjà au prochain joint que tu vas rouler au chaud, dans ton canapé. Ce soir malgré la fatigue, tu as très envie de te masturber devant une vidéo d'un nouveau site de porn amateur que l'on t'a conseillé. Tu n'aimes plus les fruits lisses ni les légumes aux formes trop semblables. Tu deviens lucide depuis quelque temps, sur tes goûts et tes préférences, sexuels ou autres, tu en apprends plus sur toi-même et ça te fait plaisir.

Tu connais chaque fragment de peau  
que tu as abandonné sur le sol  
fragmenté par des pas  
inconnus.

Tu t'es rêvé corbeille de fruits frais  
l'abondance le goût du péché  
tu n'y as jamais cru  
l'extase de la pectine  
le fructose qui s'émeut  
la jouissance des pelures arrachées  
à même la chair des oranges.  
Peut-être une autre fois  
une autre vie  
dans un même amour des salves matinales.

## Monade 9

Appartement de Rudolphe — une cuisine américaine jointe à un grand salon donnant sur une terrasse.

Les invités circulent librement entre ces espaces. Sur une table à manger reposent des victuailles et des boissons, les chaises autour sont occupées ainsi que le large canapé juste à côté. La table basse est dédiée à l'alcool et à d'autres substances. Quelques bougies conjuguées à des guirlandes et des lampes tamisées confèrent un effet cosy à l'ensemble. De gigantesques sons de part et d'autre d'un écran géant laissent jaillir un flot d'ondes vibrantes de trance, de chillout et de différents sous-genres de house.

Will quelque part au milieu du salon lève bien haut, son verre en plastique.

Will — S'il vous plaît tout le monde! Je pense qu'il est l'heure de lever notre verre aux 23 ans de notre cher et apprécié Rudolphe!

Tout le monde en chœur — Oui!

Will – À Rudolphe! À mon bro, au meilleur ami et collègue qu'on puisse avoir!

Tous — Ouais! À Rudolphe!

Rudolphe – Yeah merci les gens! Merci Will! (accolade amicale)

Chacun et tous ensemble — Bon anniversaire!

Joyeux annif!

Alors 23 piges!

Tu vas t'en mettre une bonne j'espère!

(Etc.)

Les différentes voix se font vite brouhaha, bruit blanc, clameur de sons désarticulés si on l'écoute dans sa globalité. Les verres tintent, la musique fait des volutes de sons sucrés, acides, juteux. Les assiettes se remplissent et se vident. Des cigarettes, des joints sont roulés, un vaporisateur extrait des principes actifs, des poudres sont préparées, des caramels et des pastilles colorés circulent, des champignons sont partagés. Des groupes de voix se resserrent ou au

contraire se défont, se tordent, s'exilent, se muent en échos, en chœur et parfois s'assourdissent jusqu'à se taire ou enflent et explosent avec fracas. Un mouvement ininterrompu court entre les corps, créant une harmonie mobile où chaque élément fait frémir l'ensemble.

Un groupe se forme dans l'entre-deux qui va du salon à la terrasse, celui des fumeurs invétérés.

Maria — Bon alors, qu'est-ce que t'as prévu pour la suite des événements? (Elle fait passer un joint.)

Rudolphe — Holà, attends, de quoi tu me parles? Quels événements?

Maria — Ben à la fin de l'année, quand t'auras fini ta licence, tu m'as dit que t'avais un projet, que tu voulais faire je sais plus quoi, c'est pour ça que je te demande!

Will — Attends, comment tu parles à mon pote, toi? (Il fait semblant de lui taper violemment l'épaule, il esquisse un geste vif, mais complètement inoffensif qui se relâche au point de contact de la peau de Maria.)

Rudolphe — Ah oui, je suis toujours en phase de réflexion. Je pense m'orienter dans le social, genre éducateur spé', un truc dans le genre. Je vais aller à la journée portes ouvertes de l'IRTS...

Maria — IRTS?

Rudolphe — Institut Régional du Travail Social. Enfin, je regarde aussi des trucs qui ont rien à voir, sur Lyon ou Paris...

Will — T'as pas intérêt à m'abandonner dans ce trou, gros! (Il lève sa bière.)

Rudolphe — Viens avec moi, je t'ai déjà dit! Qu'est-ce que tu vas foutre encore ici?

Maria — Ouais, je parie qu'on te manquera même pas!

Un intrus passe la tête au-dehors.

Paulo — Heeeey! C'est l'heure des paras! Qui en veut? Vous avez le choix entre de la coke et de la 3-MMC. Il y aussi de la MD.

Rudolphe — 'Tain, c'est vraiment la teuf ce soir! Comment vous avez ramené tout ça?



Paulo — Will et Claire ont sorti tous leurs bons plans pour toi!

Rudolphe — Yesh, vous êtes top! (Il enlace Will et sort précipitamment pour embrasser Claire assise sur le canapé.)

Will — Très bien, on va finir le joint...

Maria — Moi c'est bon, j'ai eu ma dose, tu peux le finir.

Will, en haussant le ton par la porte-fenêtre entrebâillée — Il reste quelques taffes à tirer, qui en veut?

Maria rentre au salon. Momo et Quentin se succèdent à la terrasse. Ils finissent par rentrer avec Will. Coralie entreprend de faire des cocktails à base de vodka, de gin et de rhum, elle sort avec Rudolphe, c'est la barmaid officielle de la soirée. Les fêtards se servent allègrement des composés chimiques mis à leur disposition sur la table basse jaune. De son côté, le groupe autour de la table à manger a déjà épuisé plusieurs paquets de chips et bocaux d'olives. On sonne à la porte d'entrée, les pizzas sont là. Elles atterrissent bien vite sur la table. Les parts voyagent ensuite sur des assiettes à travers l'appartement, avant de disparaître dans des corps que l'appétit tiraille depuis un long moment.

Will rejoint la table pourvue d'apéritifs et de cartons de pizzas. Léo, Mathieu et Anna piochent des parts et sirotent des cocktails, assis ou debout.

Will — C'est méchamment bon, je sens qu'on va passer une putain de bonne soirée.

Anna — Yeah, j'espère! C'est la première fois que je viens à une teuf chez Rudolphe, on me l'a vendu pendant toute la semaine, ça a intérêt à être extra!

Mathieu — Grave! On est pas bien? Dans une demi-heure, tu verras tout le monde sera foncé, on sera tellement chill.

Will — Hey, Anna, on m'a dit que t'étais allée en Angleterre, c'est vrai, c'était comment?

Anna — Cool, vraiment! En fait j'ai surtout aimé le cimetière de Highgate au nord de Londres. Il y a une ambiance particulière, tiens regarde je te montre. (Elle montre des photos sur son

téléphone.) C'est le plus bel endroit au monde, j'aurais aimé y rester et y vivre. (Pause) Tout le temps.

Will — J'ai déjà pensé à ça, si le monde s'écroulait pour de bon, je pense, un grand cimetière serait un endroit idéal pour un petit groupe de survivants. À condition que les morts ne reviennent pas en zombies, bien évidemment.

Anna — Oh oui, c'est une très bonne idée ça, j'y avais jamais pensé... Viens (elle montre la table basse) on dirait qu'il y a une grande discussion. (Elle se lève et rejoint le centre du salon en premier en premier.)

Mathieu en chuchotant – C'est une drôle de meuf celle-là!

Les derniers à être encore debout, près de la terrasse, de la table à manger ou ailleurs dans l'appartement, convergent simultanément vers la table du salon. C'est comme si un attracteur était posé en son centre. La ruée vers les psychotropes décline tranquillement à mesure que les convives prennent place. Ils s'assoient en cercle, sur l'unique canapé, sur les deux fauteuils, sur des chaises de la table à manger ramenées là, ou encore sur des poufs et des coussins posés à même le sol. Une quinzaine de personnes se voient prises dans leur montée.

Will se redresse sur les genoux, prend la parole d'une voix forte. Il capte ainsi l'attention de toute l'assemblée. Les conversations finissent par s'épuiser d'elles-mêmes et l'intérêt d'abord furtif et incertain suscité par Will, se pare d'un attrait nouveau, celui d'une focalisation plus prononcée et plus redoutable.

Will — Hey guys! Vous savez pourquoi on est réuni ce soir, en plus de fêter l'anniversaire de Rudolphe...

Tout le monde — Oui!

Will — Je crois savoir ce qui nous attend dans quelque temps, quelques mois, quelques années.

Rudolphe – J'ai des informations aussi à donner un groupe, si tu permets, plus tard, quand tu nous auras dit tout ce que tu sais.

Will — Sans problème, chacun est libre de m'interrompre et de parler, cette nuit.

Anna — Parle d’abord (elle balaie le cercle du regard). On t’écoute.

Will — Avant de rentrer dans le vif du sujet, j’aimerais vous faire part d’une idée qui m’est venue l’autre jour. J’ai réalisé que nos pensées, nos sentiments et même nos perceptions, celles que nous croyons les plus simples du monde, avaient un équivalent sonore, comme une signature propre et unique au point qu’un même sentiment éprouvé, par exemple, à des moments différents ou par une autre personne que soi, serait également différent. Chaque interaction avec l’extérieur, avec soi ou d’autres êtres, mobiliserait un son. Et ce, quelle que soit la nature de ce son, ce n’est pas obligé que ce soit une mélodie, ni nécessairement quelque chose d’harmonieux ni de musical d’ailleurs, mais il en résulterait un ensemble de sons, de bruits, voire de notes, pourquoi pas. Et chacun d’entre nous aurait accès à ça, à cette piste qui se poursuit et change à mesure, car sans cesse des choses surgissent dans notre existence, avec leur timbre singulier et chaque « morceau » — je ne sais pas comment l’appeler — se superposerait à d’autres, se combinerait, varierait par influence mutuelle, à des volumes et des vitesses sans arrêt tempérées, remodelées. Vous sentiriez cela dans tout votre corps, et à chaque changement de vos sensations ou votre état mental et physiologique, les sons muteraient encore. Chacun aurait sa bande sonore, toujours fluctuante qui résonnerait avec celle des autres et qui pourrait être partagé aussi facilement qu’une vidéo YouTube. J’ai vu cela arriver, enfin parvenir à notre conscience, car tout est déjà là, déjà installé.

Momo — Étrange, mais sacrément beau quand on y pense! Je crois qu’il nous faudrait également une lumière assez forte, si cela devait advenir, pour faire taire le bruit. Je suis...

Coralie — Pourquoi de la lumière? Pourquoi pas de l’obscurité plutôt? Le son est une onde comme la lumière, ça ferait encore plus de bruit si on les mettait ensemble...

Momo – Non justement, elles se court-circuiteraient par trop-plein et s’annuleraient!

Will — Oui, Mathieu, tu veux intervenir?

Mathieu — Oui, merci! Je comprends que dalle à vos histoires à vous deux (en s’adressant à Coralie et Momo)!

Julien – C’est bien chouette Will mais qu’est-ce qu’on est censé faire, à quoi ça rime?

Will — Ce n'était qu'une idée comme ça, ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air...

Chuchotements, éclats de rire, plaintes.

Claire — Attendez, ce n'est pas ça que tu avais à nous révéler, hein Will?

Paulo — Moi j'ai quelque chose à dire! Je crois que la surveillance généralisée qui se met en place avec l'aide de nos gouvernements et des GAFAs aurait tout intérêt à nous endormir sous des bruitages qu'ils pourraient eux-mêmes manipuler et ainsi pouvoir nous contrôler. Will, je crois que tu es un génie!

Mathieu — Il a jamais dit que c'était les grosses firmes qui allaient créer ça...

Anna — C'est vrai! Et même! Soit il faudrait que notre cerveau mute à une vitesse plus rapide que celle de l'évolution, soit qu'on nous trafique de l'intérieur.

Julien — On y revient!

Will — Vous avez tout à fait raison, ce sont des pistes à explorer. Je n'ai pas de réponse pour l'instant (il s'arrête et semble chercher ses mots). Cette histoire de sons dans la tête, c'est ridicule, vraiment. Quelqu'un a une autre proposition?

Julianne — Je sens que tout va s'arrêter, le monde ne peut plus continuer comme ça, tout va s'effondrer. J'en suis sûre, on se rapproche de l'échéance, le monde devient de plus en plus cinglé...

Quentin timidement – Mais ça fait des millénaires que toutes les civilisations et les sectes prédisent la fin du monde et l'attendent. On compte les signes, mais rien ne vient jamais, vous vous souvenez de 2012?

Momo — Ouais, une belle connerie!

Quentin — Alors... alors je pense qu'on devrait provoquer ça, pour de bon, une fois pour toutes. Et réfléchir déjà à la suite, à ce qu'on fera après!

Coralie – À part un bon gros suicide collectif, je vois pas, désolé.

Rudolphe — Moi, j'aimerais bien mettre au point une machine qui permettrait de rallier les gens, de les faire tous s'entendre pour avoir des solutions. Mais je vois pas comment... Will qu'est-ce que t'en pense?

Will — Il y a aussi les mutations, je pense qu'on ne devrait pas les oublier. On mute tous les jours, nos cellules, notre ADN et tout ça, on devrait bien pouvoir s'adapter si nos organismes subissaient un choc violent, pas assez fort pour nous tuer, mais suffisant pour nous forcer à nous transformer. On arriverait forcément à s'adapter. Il faudrait que je me taise, pour une fois, arrêtez de m'écouter, ça ne vaut pas la peine. Will et ses idées de merde, putain vous devriez être soulés à force!

Anna — Et d'abord, est-ce qu'on arrivera un jour à formuler ce qui arrive, ce qu'on voudrait qu'il se passe, ce qu'on voudrait qu'il adienne? Et si on arrivait à le faire, est-ce qu'on serait entendu, ne serait-ce qu'un peu? Notre groupe, c'est pas la terre entière.

Mathieu criant — On pourrait rester ensemble et s'en foutre du reste de ce putain de monde!

Plusieurs voix — Oui! Oui! C'est vrai!

Anna — Oui, ok, admettons. Mais est-ce qu'on arrivera déjà à s'écouter, on s'entend là, tous, plus ou moins, mais est-ce qu'on s'écoute et est-ce qu'on y comprend quelque chose quand les autres parlent? Ou peut-être qu'on est tous dans un état trop lamentable, surtout ce soir, pour réfléchir raisonnablement à quelque chose!

Maria — Peut-être qu'on parle trop, qu'on parle pour rien. Ou qu'on devrait agir et tout faire flamber.

Will — Ou attendre, attendre qu'il se passe un truc, profiter du moment et moi j'aimerais bien entendre les sons que j'ai aperçus, des bruits partout, ça me changerait, oui des paroles étrangères qui me poussent à me taire quand je devrais parler et qui me font parler quand je devrais me taire.

Maria — Je ne sais pas quoi penser, je ne sais pas quoi dire, et il me semble que la fin ne règlera rien, qu'il y aura toujours ce trop-plein. Ce trop-plein de tout.

Will — Je rêve de vide parfois, ce sont les seuls rêves dont je me souviens d'ailleurs.

Momo – J’aimerais vous comprendre, mais ça ne sera pas pour cette nuit. Même si j’ai l’impression que plus je parle, moins j’arrive à entendre et que plus j’écoute, moins j’arrive à dire, à transmettre.

Coralie — Hé bien moi, je ne veux pas attendre et je ne veux pas me taire, je ne veux pas être reléguée dans le vide, je veux hurler et frapper et créer mes propres sonorités, mes propres paroles, pas juste digérer celles des autres, même si j’aimerais entendre tous les bruits, toutes les voix...

Paulo — Bon Will, tu devais nous parler d’un truc vachement important, ce qui doit arriver. T’es direct parti sur autre chose, t’as fucké toute la discussion. Bon, maintenant tu vas accoucher, oui?

Une clameur s’élève, Will peine à ramener le groupe au calme.

Will — Je dois vous dire, ce soir, ce que j’ai entendu dans ces immenses terrains vagues, derrière la zone commerciale, là où les débris reposent, en toute probabilité, depuis des décennies. Des bris de miroirs ont écorché la terre mêlée aux gravillons et aux résidus de plastique. J’ai vu vos corps tendus par un extrême désespoir, j’ai vu vos visages dans les flaques d’eau et vos mains se blesser sur des barbelés rouillés. Je... Non... Will tu dois leur dire!... Je ne peux pas.

Rudolphe s’étranglant – On veut savoir!

Will — J’ai entendu les parpaings ruisselant de pluie contaminée, appeler à l’aide, appeler le frottement de mes pas. J’ai entendu des épaves de voiture déclamer du Platon, discourir sur la plus parfaite société. J’ai entendu des oiseaux morts dont les cadavres s’assèchent dans le sable gris, crier des choses obscènes et parfaitement terrifiantes sur l’avenir de chacun d’entre nous, des hurlements stridents à peine audibles. J’ai entendu les râles étouffés de nos prédécesseurs en train d’agoniser lors du cérémonial extravagant d’une mise à mort joyeuse. J’ai écouté des objets lisses, à plusieurs faces susurrer des mots dont je peine encore à me souvenir, comme s’ils avaient été proférés dans une langue étrangère, néanmoins familière. Cela sonnait comme « mémoire », « perte », « abandon », et aussi, je crois, « vitalité », « absence », « choc ». Je n’ai aucune preuve de ce que j’avance, mais vous devez me croire. Tout m’a été révélé, bien que je n’accède pour le moment, qu’à une compréhension très limitée du phénomène. J’ai perçu le

pouls de l'asphalte bien avant de savoir compter la monnaie dans la caisse enregistreuse. Je n'ai pas toujours été un vendeur de burgers aux narines attaquées par l'huile chaude et aux yeux veinés de rouge. Pourtant, je n'ai jamais été une voix solide à hurler sur les toits ou dans les rues enragées, c'est peut-être pour cela que je ne me suis, moi-même, jamais écouté, par crainte qu'on m'entende par-delà ma bouche sacrilège où les sons inhumains se pressaient en rangs serrés. Je voulais être un silence qui s'obstine qui renâcle et qui reflue ces voix sous mon amygdale repliée en noyau à l'intérieur de mon crâne. Je voulais ne plus être dérangé, ne pas m'inscrire dans un bruit de fond d'où je me savais échoué à retentir. À la parole toujours, je préférais la trépanation en lieu et place de mes mots articulés.

Le groupe fait alors place au silence, au silence en partage, profane et oublieux.

## **Monade 10**



Je suis le drap sur mon corps dans le couloir du sommeil.

Les quatre pieds de mon lit reposent par terre

le sol est droit.

Un lit au sommier de bois

un matelas assez dur pour mon dos

un matelas assez grand pour ma taille

un matelas trop large pour ma carrure,

mais parfait pour deux.

Je m'entortille dans la couette. Les volets sont fermés, je ne supporte pas le moindre flambeau, la moindre lumineuse caresse de l'aube. Je me couche trop tard, à peine endormi que le soleil se lève. Je dors trop ou trop peu, dans tous les cas, je ne suis jamais reposé. Mon sommeil est toujours sans rêve. En diagonale dans le lit, un coin de la couette traîne au sol, je suis une masse chaude perdue sous les coussins. Et les habits que je laisse traîner. Il n'y a rien d'assez grave, d'assez bruyant pour me réveiller les jours fastes, les jours de congé. Un matin de ceux-là, enfin un midi — j'ai mon propre rythme biologique —, tout est décalé pour moi. Au bord du réveil. Ou de l'endormissement. Ce moment où on ne sent plus rien, comme si le corps avait cessé d'exister dans son ensemble.

Je suis juste la gorge inflammée par des toux récurrentes. Je fume un peu trop, ces temps-ci. Je suis la tension qui parcourt mes épaules. Je suis la chaleur sur mon ventre bien à l'abri sous la couette, contre un coussin. Je sens l'air cru qui s'infiltré dans mes narines. Aucune douleur, c'est bon signe malgré la coke dont j'ai abusé, l'autre soir. Je le perçois sans y penser, mine de rien. Un code qui se déroule, des informations transmises, être réceptacle. Déposer les armes du contrôle, se laisser aller et enfin, dormir. Un déresseur naturel. Trop souvent perturbé, donc de plus faible valeur dans mon cas. Le THC ne fait plus effet quand je cherche seulement l'écrasement pour m'endormir, même perclus de douleurs, même assommé d'épuisement. J'aime le sommeil et je le hais.

Un drap pour la nuit

invisible

ma peau s'est dissoute dans l'angle mort

d'un sommeil sans vie.

La chambre gorgée d'un silence

dont tu as effiloché toute structure

tout sentiment de solitude.

À la frontière du réveil comme au bord de la nausée, mon cerveau s'embue. Je ne discerne rien. Sans lutter, je cherche à percer le voile de la conscience. L'attente est vaine, je me complais dans l'entre-deux, il me porte, il me berce. Aucune pensée ne cogne à la surface, seules des perceptions floues et lointaines me parviennent : le chaud, le doux, une vague sensation de sécurité.

Je sens un fourmillement qui a la forme de mon corps, quelque chose siffle le long de mes veines, remonte le long de ma colonne vertébrale. Mes doigts encore privés de sensations se raidissent malgré moi. Je ne peux ouvrir les paupières et pourtant je me vois à l'intérieur. Le cœur bat de sa pulsation constante, mais dans un rythme sans cesse fluctuant de quelques dixièmes de seconde. Je perçois le système sanguin charriant quelques petits litres de sang qui s'écoulent avec paresse au fil des vaisseaux. J'entends le bruit pourtant imperceptible de ce voyage liquide, d'habitude éclipsé par les soubresauts de l'estomac ou de l'intestin. Je ne vois pas les autres organes, je reste fasciné par mon cœur merveilleux et mon sang. Ne pouvant bouger, je me plonge dans cet état de contemplation interne. Je deviens mon propre objet d'étude.

Il y a ces yeux posés sur moi. Les miens sont ouverts et je regarde ces yeux étranges et fins qui me fixent. L'immobilité absolue de nos deux regards. Je ne peux me détourner. Je cherche ton corps et je ne le vois pas. Je ne peux plus refermer les yeux assez longtemps pour que les autres disparaissent. J'ai froid, je n'ai pas peur. Seulement un peu gêné. J'aurais pu dessiner des cils et des contours semblables, j'aurais pu si je pouvais encore bouger.

Je me retourne  
sur la rive Ouest  
je contemple des boîtes noires  
remplies de poudres multicolores.

Je me retourne  
sur la rive Est  
je n'entends pas  
les fleurs mourir au soleil.

Je me calcine sous les pierres  
pour échapper aux médisances  
nocturnes.

Je m'engourdis dans la neige  
et me soustrais au soleil vengeur  
du jour.

Je suis déjà vieux et  
je fais de mauvais rêves  
où je suis seul à régner  
sur des empires si vastes  
qu'ils en demeurent  
désespérément vides.

Je crois me réveiller si tôt. Je dormirais chaque midi, quelques heures de plus. Une léthargie pesante, mais non anormale, me cloue allongé. Je dois quand même me lever, même si j'aimerais rester toute la journée sous ma couette confortable. Des pensées envahissent mon esprit

d'habitude si lent au réveil. L'angoisse entre par mes lèvres et vient se nicher à gauche dans ma poitrine. Je me dis que ce doit être sûrement psychologique, tout le monde sait que le cœur se trouve au centre. N'importe quelle angoisse ne peut pas franchir aussi aisément la frontière de la raison. Je suis bien trop malin pour me faire avoir. Je ne comprends pas, je n'arrive toujours pas à me lever.

Il y a de drôles de sons en moi. Cela grogne et geint. Aucune lumière ne passe à travers mes volets mal fermés. Il est tard, je ne parvins pas à discerner, à séparer ces bruits. Je me retourne contre le mur, je crois voir un visage. J'essaie de me rendormir. Si je n'y pense pas, il disparaîtra. Je deviens superstitieux. Mes orteils froissent le couvre-lit. Je bande sans conviction. J'ai lu quelque part que ce sont des démons femelles, les succubes, qui en s'accouplant la nuit avec les hommes provoquent les pollutions nocturnes. Je suis très rassuré. Cependant, je ne m'effraie plus des ombres dans ma chambre depuis déjà longtemps. J'aimerais cesser de réfléchir à n'importe quoi et retourner à mon sommeil bienheureux. L'insomnie ne me lâche plus. Je suis fatigué, à bout. Je peste et m'énerve intérieurement. Ça finit de me tirer du sommeil.

Une odeur de fille. Dans mon lit, sur mes doigts, sur mes lèvres, au centre de ma couette. J'ai lavé ma literie, hier. Personne n'est venu là, impossible. Je m'endors en quatre secondes. Un rêve. Formes sans têtes, yeux hallucinés. Tout est rouge et mauve. Je remarque mon corps dans le coin d'une pièce vide et dépourvue de couleur, se faire piétiner par des ombres indistinctes. Une voix aiguë. La pièce se remplit d'eau noire. Je ne bouge pas. Il n'y a que du noir, bientôt. Mon corps semble couler. Comme une pierre. Je ne réapparaîs pas. Un sursaut. Mon œil gauche brusquement ouvert. La douleur se répand, généreuse, intarissable, omnipotente. Le contour de ma peau a changé de texture. Des courbes se génèrent et se fondent en lignes brisées. Tout mon être s'effondre. J'ai mal à l'intérieur, à l'extérieur, en haut, en bas, devant, derrière. Une totalité souffrante. Des entailles, je crois, déchirent mon ventre, juste au-dessus de mon pubis. Mon œil perd la vue. Je ne peux cligner ni me mouvoir. Je me sens tomber, de très haut, de très loin. Rouler ou tourner, à l'infini.

J'ai une vision, des paroles proférées par ma bouche si singulièrement étrangère. Je me sens si stupide. Si faible. Mon pouls a ralenti. J'ai un drôle de sentiment. Il se dépose en négatif, je n'arrive pas à le cerner, à le délimiter, il m'échappe alors qu'il se heurte avec fracas aux limites

de ma conscience. Il m'assiège, j'ai peur qu'il me happe tout entier. Je vais devoir le regarder frontalement et me laisser submerger. La haine. Pas n'importe laquelle. La haine de moi, de soi, d'un autre? C'est encore flou. Je ne sais plus à l'instant ce que je suis vraiment. Ma seule certitude est qu'elle est dévastatrice, au sommet de sa puissance. Je suis si mou à ne pas me débattre. Je me noie dedans.

Ensuite, les vagues se sont aplanies. J'ai découvert les membres qui manquaient à l'appel. Mes jambes se sont nichées dans un beau ciel étoilé. Mes poumons sont imbibés d'eau comme de grosses éponges. Mon sexe est en lambeaux, petits morceaux de chair flottant à la surface. Mes os scintillent éparpillés dans des terres inaccessibles. Trois cils sont posés sur des galets argentés. J'ai mal dans la poitrine, je vomis des touffes de cheveux bruns, les miens. J'ai perdu mon cœur, littéralement. Je ne l'entends pas pulser. Le reste est introuvable. Je soupire. Il doit y avoir une raison.

Et alors, un bruit sourd, une clameur inhumaine fait trembler la mer assagie. Je plonge dans les profondeurs opaques. Je suis une absence monstrueuse. De la boue enfle et emplit cet univers marin qui a la forme de la haine. Je me hais, je suis la destruction. Je suis la béance originelle. Le vide sans fin, sans lumière. Pourtant, une ligne compose, me refaçonne. Une structure étrange me constitue, je suis difforme, mais heureux de retrouver une masse, une présence corporelle. Je poursuis ma reconstitution-métamorphose, savoir vers quoi je tends. Enfin, je deviens ma chaude pesanteur idéalement répartie, sans maigreur excessive, sans part de moi qui me fasse honte. Je me sens beau, c'est une impression très étrange, je ressens et je ne vois pas, néanmoins je sais ma véritable nature, au-delà de tout jugement, de toute réflexion intelligible.

Je perds mon dernier abri. Alors que je cesse de résister, que j'embrasse cette disposition singulière de tout mon être, je ressens le besoin impérieux d'offrir quelque chose au disparate, au composite qui est comme mon essence enfin retrouvée. Ce n'est pas du courage, non, et lequel d'ailleurs? Non, ce serait un présent, accessible, pouvoir donner de bon cœur, de moi à moi-même, sans nulle contrainte. Je divague lentement, au fil de mes ressentis avant de m'arrêter sur ce qui me ferait le plus grand bien, là au nord-est de mes côtes qui flottent à quelques mètres. L'absence de volonté. Je me vois être saisi par le vide et dire : « Me voilà au bout du chemin ».

Les secondes s'écroulent les unes contre les autres. Je suis jeté à terre par une pluie torrentielle. Écorché à vif de l'intérieur, quelque chose se divise en moi, se craquèle, se fragmente. Une issue tournée vers le dehors : une entropie. L'énergie est chassée de toute part hors de moi, me défait, participe de ce mouvement qui m'expurge, me pulvérise. Des frémissements sinuent entre mes interstices. Mais ce qui parcourt l'espace entre mes vides, suppure, tournicote à mes lisières.

J'ai peur là-haut

je dors encore dans les cimes placides

d'arbres creux

je m'envole et retombe

une feuille sèche une nuit d'orage

avant la levée du vent

mon corps est la tombe

d'un parfum d'hiver

il y a une chevelure

et des sexes grands ouverts

de filles de noyées folles.

J'ai perdu des eaux bleues

sur l'émail d'une baignoire

mis deux doigts dans ma bouche

pour évacuer les poisons du désir

arracher la peau autour de mes ongles

en une litanie.

Il ne fallait pas faire les choses à moitié

disparaître en tant que courbe sinuosité  
corps à convoiter ou à offrir  
abolir les couches subalternes friables et grossières.  
Il a fallu dérouler les idéogrammes  
autour des lignes entrelacées  
plus bas encore que l'hypoderme  
manier le pinceau à lame claire  
le premier trésor du lettré.  
Inventer un autre langage une autre jouissance  
je ne tremble pas je retiens mon souffle  
mes nuits sont rouges  
une ivresse d'initié.

Bon sang! Qu'est-ce que j'ai mal. Un putain de mal de ventre. Cela ne m'arrive jamais. Il y a encore ce visage dans les replis de la couette, entre les ouvertures du volet, dans le grain du mur. Qui me regarde, qui me chuchote je ne sais quoi. Une fille avec des yeux grands comme des feux de forêt. Sans lumière. Je sens ses pieds froids contre les miens. Elle est si proche et si lointaine. Son corps, aussi évanescent qu'un fantôme. Je me sens stupide, j'aimerais faire ou dire quelque chose. Je suis effrayé aussi, mais juste un peu. Elle ne me veut pas de mal, enfin je ne crois pas. J'aimerais juste que la douleur s'arrête au lieu d'enfler. Si j'étais en plein rêve, je me serais déjà réveillé. Je frissonne, elle a bougé, j'ai perdu son visage. La froideur à mes pieds est remontée. Elle est passée sur chacun de mes contours. Elle a soigneusement évité mon ventre qui tambourine. Son toucher imperceptible me reconforte. La tête me tourne bientôt sous la douleur. Plié en deux, le souffle court, je vais peut-être mourir là dans ce confort bien protégé, en sécurité. Tant pis. Je la sens se mouvoir contre moi, s'appuyer jusqu'à ce qu'elle prenne place, une vraie présence, un corps complet. Je crois alors qu'elle s'arrime à mes côtes, qu'elle me parcourt tout entier dans un frissonnement dont je ne connais pas la provenance. Le temps

parvient à une immobilité parfaite au point de ne plus rien signifier. À mesure qu'elle m'absorbe dans cet état de grâce, les chuchotements se font plus forts. Encore impossible à déchiffrer. Cela n'a aucune espèce d'importance.

Je vois bleu, et puis rouge. Mon corps se disloque en un océan primordial, originel. Mon ventre m'accable. Une perforation. Des vagues de sang m'immergent. Plusieurs jaillissements, mes orifices sont une porte ouverte. Cela ne s'arrête pas de couler, un courant vif, impétueux. Écarlate et magnifique. La terreur se saisit de moi. Je regarde dans toutes les directions, je ne vois qu'une mer sanguinolente. Je n'ai plus mal. Je sens une main bienveillante sur ma poitrine. Je me vois de haut. Il s'agit en fait de ma propre main. Mon corps est méconnaissable. Chacun des éléments et membres qui le constituent m'est à la fois terriblement étranger et familier. Un sentiment, une intuition. L'éclatement a suivi, en petits fragments et en morceaux plus gros, plus épais. Je ne sais pas ce que je contemple. Ce n'est peut-être pas moi, ça ne l'a jamais été... Ou au contraire, je m'apparais peut-être dans ma forme véritable. La seule et l'unique. Celle auparavant cachée. Je me rends compte que mes réflexions sont limpides, l'esprit semble de nouveau dégagé.

J'ouvre les yeux, plus vivant que jamais. On se doit de l'être, c'est certain, pour embrasser l'agonie. Je baisse la tête vers mon nombril. Le précieux liquide tourne au noir, devient sirupeux. Je suis un long saignement qui n'en finira jamais, jusqu'à ce que je sois vidé, expurgé. Que mes veines s'assèchent. Que mon cœur s'arrête. Que mon cerveau s'asphyxie. Dans cette chambre irréaliste.

Elle est ici, je la vois distinctement. Est-ce un démon, un monstre, une déesse? Ses yeux sont noirs, sa peau sans teinte précise, variant selon la lumière. Ses cheveux, une masse : rousse, brune, châtain. Elle flotte les yeux clos dans la rivière. Elle est étendue au pied d'un pont, les membres fendus. Ou encore sur un lit, la bouche entrouverte, un filet de bave sur le couvre-lit. Elle s'est tuée mille fois et je contemple ses multiples fins empilées sur la corde du temps. Je suis le témoin, mais je ne veux pas prendre part à tout ça. J'essaie de me détourner, je ne peux pas. Je ne veux pas me laisser immerger ou cela me tuera, moi aussi, je le sens. Le sol crisse sous mes pas à mesure que je m'éloigne. Enfin. Les images s'affadissent, les couleurs et les ombres déclinent.



Tu as senti la vie s'écouler en dehors de toi. Tu as vu notre main t'offrir le réconfort. Et malgré la douleur avant le grand épanchement, tu n'as pas failli. Ton front est demeuré aussi pâle que les matinées d'automne. Il se pourrait que tu n'aies pas vécu avant de rentrer dans ce lit, en proie à un songe facile, superbement édifiant. Tu es le garçon de mes visions, toujours de l'autre côté. Je te touche enfin et tu ne veux pas mourir, pas encore, rassure-toi. Tu as expérimenté les fous égarements d'une chair déchiquetée, les étiolements précoces d'une conscience hagarde. Ton être porté à ses extrêmes limites, tu ne saisis plus aucune délimitation. Tu souffres, tu agonises comme une fille au bord du gouffre. Au bord du dégoût. Sans espoir. Comme une fille qui se perd dans les contusions du temps, des échardes plein les yeux, le souffle court. Une fille sans nom, mais pas sans voix qui parle, parle à travers toi. Est-ce que tu l'entends? Est-ce que tu comprends?

Une science extatique

monte à mes narines

le sang me dévore

en plusieurs langues

la vapeur de ton flanc avide

fait mousser la colère qui émane

de mon ventre décousu

il me faut

crocheter les inflorescences

autour de mon nombril

jusqu'à mon pubis

s'extraire en flamme

et toujours revenir

et toujours revenir

au point de flottaison

défaire tout point de contact

ravaler les masses gravitationnelles

contraindre l'inertie et la rétroaction

l'amour des plages nues

ma substance en délabrement

être neuf une montée de sève

une molécule d'amour

tourbillonnant entre les hémisphères.

## **Monade 11**

Une fois, de temps en temps, Will fait ses courses. Un grand supermarché, un soir de semaine, profitant d'un jour de congé, une heure avant la fermeture, c'est-à-dire vers 19 h.

Il y a du monde, trop de monde. Il n'a pas le choix, il doit quand même se ravitailler. Il fait la queue au bureau de tabac de la galerie marchande, la marche a été presque longue avec son caddie pour arriver à cette boutique à côté de l'entrée du supermarché. Il a besoin de feuilles et de tabac à rouler, et doit refaire ses provisions pour gros fumeur et pour les joints aussi. Il a trop taxé ses collègues cette semaine. Il ne lui reste qu'un fond de poussière dans son sachet en plastique. Il y a une belle file. Ils font aussi bureau de la presse, papeterie et cadeaux souvenirs de la région, tous très kitsch. Il doit poser son caddie près de la grande entrée en attendant au bout de la ligne, Will pose ses paumes sur ses yeux, laissant le flux de chaleur pénétrer l'intérieur de ses orbites. Il se souvient vaguement d'où il a eu connaissance de cet exercice. Il avait accompagné sa petite sœur à une séance de sophrologie, un bon pour un essai gratuit. Kate est une habituée depuis le début de son adolescence. Elle s'y était mise après avoir lu un article sur les différentes méthodes de relaxation, dans un magazine féminin. Depuis, elle avait réussi à contenir sa tendance, pourtant toujours très forte, à l'anxiété généralisée et aux crises de panique. Si la sophrologie l'aidait à retrouver son calme et à gérer ses montées de cortisol, le seul essai de Will n'avait pas été très concluant. Néanmoins, il n'avait pas regretté l'expérience puisque cela avait fait plaisir à sa sœur et c'était le principal. Il était plongé dans ce souvenir lorsque la dernière personne devant lui, un sexagénaire très bavard, visiblement un habitué, songe enfin à cesser de tenir la jambe à la jeune vendeuse. Après son achat, il passe les portiques du supermarché quelques dizaines de mètres plus loin.

Le monde coloré des réductions et des prix cassés, affiches flashy aux énormes typos, le happe dans un amas de surstimulations visuelles. Des bacs gigantesques entourés de quelques rayonnages tentent d'attirer les clients avec des promotions sur différents produits alimentaires de consommation courante. Il fait le tour, des chips, plusieurs packs de bières. Il est chanceux, il peut aller à l'essentiel. Beaucoup de personnes s'amassent devant les denrées, il est obligé de leur adresser un « pardon » poli afin qu'elles se poussent. Will ne tergiverse pas, il va droit au but. Ces promotions tombent juste à point sur son chemin. Il poursuit et délaisse les rayons à sa droite où ne se trouvent que des objets pour la maison et le divertissement, afin de se rendre

uniquement vers son but, c'est-à-dire dans la partie – de loin la plus grande – dédiée à l'alimentation. Le caddie tressaute à chaque dizaine de centimètres parcourue, en raison de la différence de niveau entre les carrelages hexagonaux et les joints qui en font le pourtour. Will soupire, ce supermarché défraîchi aurait besoin de rénovations.

En regardant une boîte de petits pois, il remarque que les lettres sur l'étiquette bougent légèrement. Il la prend, la rapproche et effectivement, un mouvement de balancement s'empare de la suggestion de présentation des petits pois et du nom de la marque en blanc. Il cligne plusieurs fois des yeux. Toujours pareil. Les lettres et la photo frétilent, débordent du cadre de l'étiquette. Même la matérielle boîte de conserve voit ses contours se défaire, devenir moins palpables, plus effacés et incertains. Les autres boîtes sur les rayons semblent vibrer sur le même mode, produisant un effet proche des déformations et du flou générés par la chaleur, l'été au-dessus des routes. Il opte finalement pour deux conserves de maïs et un cassoulet alors que les dessins, photos et typographies viennent d'envahir l'espace de l'allée tout en se dandinant et en clignotant de manière désagréable. Personne n'avait l'air d'avoir remarqué, les clients poursuivent leur déambulation et continuent de mettre des boîtes dans leur caddie. Will ne pouvait considérer cette absurdité. Il ne pouvait être le seul désigné pour voir s'accomplir cette chose, le seul élu à avoir accès à cette vérité cachée. À partir de là, en considérant la vanité de l'existence dont la danse des étiquettes n'était, au fond, que la manifestation dérisoire, Will lève juste au-dessus de sa tête, la boîte de haricots qu'il venait de saisir, et d'un geste vif et ferme, se porte un violent coup sur le front. Il titube tranquillement, relève sa main armée et frappe encore. Une ligne rouge coule sur ses sourcils et goutte sur ses joues. Il va défaillir, mais se retient de justesse à la longue bande de plastique où sont imbriquées les différentes étiquettes de prix. Il cogne et recogne, fracture son crâne un coup après l'autre. Il échappe quelques cris, il ferme les yeux, tombe par terre, s'enfonce de plus en plus l'arrête coupante de la conserve dans la tête qui se déforme peu à peu sous les chocs répétés, continus. Un dernier craquement met fin à ses gestes déterminés. Un saignement abondant se répand, son bras chute à terre en laissant échapper, avec beaucoup de bruits, la boîte abîmée sur le carrelage de la grande surface. Sa tête s'écrase sur ses épaules, son corps s'affaisse. Dans l'allée, on entend que le léger et habituel brouhaha des clients qui vont et viennent à cette heure.

Will se dirige vers un de ses rayons de prédilection : le surgelé. Il y a de quoi satisfaire tous ses besoins en plats préparés et en viande congelée. L'été, cela lui arrive de prendre des glaces, mais en cette saison, il préfère se rabattre sur des viennoiseries et autres confiseries. Les gens trépigment autour des congélateurs, pas mal de produits offrent des réductions non négligeables. À certains endroits devant les grandes portes en verre, plusieurs clients jettent simultanément leur dévolu sur la même partie d'un rayon. Alors, ils se voient contraints de profiter de l'ouverture d'une porte pour choisir et sortir vite fait bien fait, les produits qui leur font de l'œil. Les boîtes sont tellement attirantes aussi avec leurs suggestions de présentation alléchantes, leurs couleurs vives et leurs slogans accrocheurs. C'est dans ce rayon que l'appétit de Will lui vient le plus spontanément, bien que la température soit plus basse que dans le reste du magasin et qu'il ne puisse ni voir ni toucher les aliments plusieurs fois emballés. Il jette presque dans son caddie plusieurs paquets de hachis parmentier, de préparations déjà précuites à faire poêler, des potatoes. Il prend aussi quelques barres chocolatées glacées, histoire d'avoir un dessert un peu sympa à partager si des amis ou des collègues passent à la maison. Il se sent dans son élément, le fait qu'il manipule en permanence au travail, des produits surgelés, y est peut-être pour quelque chose. Il ne sent plus le froid des boîtes et des sachets qu'il sort prestement de leurs reposeurs gelés. En passant près des légumes préparés, il se rappelle quand il avait essayé de cuisiner des épinards pour sa sœur la première fois qu'elle était passée le voir chez lui. Ils étaient remplis d'eau parce qu'il ne les avait pas cuits suffisamment, cela n'avait aucun goût et sa sœur avait beaucoup ri en prenant soin de tout finir. Elle savait qu'il les avait achetés et cuisinés pour elle, car lui n'avait habituellement que peu de contact avec des légumes frais ou congelés et il se limitait d'ailleurs à l'oignon, à la tomate, à la laitue et aux quelques légumes qui existaient en conserve. Il est tiré de sa rêverie devant la vitrine par une femme à l'air antipathique qui le pousse presque en ouvrant la porte. Il l'envoie promener sèchement avant de poursuivre sa recherche de nourriture vers les deux grandes rangées de bacs de congélateurs disposés au milieu de l'allée. Will se rend compte que le bruit des machines est assourdissant pour un bruit blanc. Parfois, on entend comme des coups ou des chocs métalliques qui se répercutent, apparaissent et disparaissent sans que l'on puisse bien localiser leur provenance. L'ambiance qui s'en dégage ressemble fortement à celle du congélateur au travail. Sauf qu'ici l'espace est vaste et ouvert, de nombreuses sonorités humaines, vivantes, viennent parasiter le chant des moteurs, des aérations.

Will, en parfait état d'écoute, se sent alors attiré par un des bacs de fruits de mers et de morues à moitié vides, sans doute en attente d'une livraison prochaine. La mélodie qui s'en exhale réveille les sens de Will. Pourtant, ce dernier n'aspire qu'à la quiétude et au calme. Il se saisit d'un somnifère dans la poche de son pantalon, le gobe avec sa salive. Il ouvre la vitre du congélateur, l'enjambe et rentre à l'intérieur en prenant soin de refermer au-dessus de lui. Il est assis, un peu recroquevillé à côté des homards et des calamars tout durs et pleins de frimas dans leurs sachets plastifiés. Il ne sent plus rien. Le bruit plus fort semble s'être néanmoins assourdi, sa fréquence paraissant se déliter, devenir plus distendue, plus grave aussi. Est-ce le froid qui absorbe les sons ou qui endort ses nerfs? Son souffle se condense, ses lèvres deviennent bleues. Il trouve comment s'asseoir de manière assez confortable. Il préfère fermer les yeux et poser sa tête dans l'angle. Il s'endort profondément.

Il est temps pour Will de poursuivre ses achats vers le rayon des pâtes, du riz et de la semoule. Il charge des spaghettis, des ravioles et des torsades ainsi que du riz minute en sachet et, évidemment, plusieurs boîtes de sauces tomates déclinées en différents assaisonnements. Les pâtes constituent une base non négligeable de son alimentation, aussi passe-t-il plus de temps à les choisir pour varier les formes, les goûts et même leur composition en s'octroyant — comble du luxe — des pâtes biologiques aux céréales complètes ou colorées avec des légumes comme des carottes ou des épinards. Il était sceptique au début et force est de constater que rien n'égale la texture des pâtes au blé dur. Cependant, il a suffi que sa sœur lui en cuisine une fois, un jour où il était venu lui rendre visite dans son petit appartement d'étudiante. Ces pâtes étranges étaient tellement délicieuses accompagnées d'une sauce d'un raffinement extrême, qu'il en prenait régulièrement au supermarché sans parvenir à ce niveau de maîtrise. Au cours d'un de ces repas chez elle, Will l'avait rassuré sur son train de vie et du peu d'influence qu'avait sur lui le stress ou l'angoisse. Il aimait d'ailleurs répéter à ceux qui apprenaient à le connaître : « Je suis d'un naturel tranquille. Je suis complètement zen, d'ailleurs tout me glisse dessus. » Ce jour-là, il eut le malheur de resservir cette vieille formule à sa petite sœur qui répliqua sauvagement : « Mais oui, bien sûr! Je te connais va! Tu dis ça, mais en fait t'es un gros refouleur. Tu crois que tout baigne, que l'angoisse c'est juste pour les autres, mais c'est que des conneries! » Pour couper court à la discussion qui commençait à prendre une pente glissante, il

s'était résolu à la chatouiller jusqu'à ce que les hurlements et les supplications le fassent arrêter dans un élan de pure compassion.

Il ferme les yeux durant deux secondes à cette pensée alors que sa main va se refermer sur un pot de sauce tomate au parmesan. Il l'attrape, mais pris dans son mouvement, le bocal va pousser toute la rangée. Un autre pot benne par-dessus bord et s'écrase par terre. Le verre s'est brisé dans un éclat de coulis rouge. Will est embarrassé. L'allée est vide, il pourrait décamper. Les prix sur les étiquettes innombrables se mettent alors à tourner frénétiquement, à grossir et à l'appeler. Ses doigts le portent à se saisir un, deux, trois, dix, cinquante paquets de raviolis, de penne, de riz basmati. Ses yeux sont toujours rivés sur le bocal fracassé, sur cet amas visqueux de sauce tomate. Ses doigts, ses mains, ses bras et même ses jambes sont hors de sa portée, privés de tout contrôle par son esprit obstinément occupé à remplir son caddie. La bouche sèche, pâteuse, il commence à suffoquer sous sa veste, à avoir soif et un peu faim. Il se penche au-dessus du pot accidenté avec, à la main, un bout de pain arraché à la baguette de pain traînant au fond du chariot. Il éponge la sauce en prenant soin de ne pas écarter les petits fragments de verre concassés et les morceaux bien aiguisés. La préparation est assez épaisse et grasse, la mie de pain assez moelleuse pour lui permettre d'avalier le tout. Précautionneux, il en ingurgite une grande partie avant de s'en détourner. Il ne sait pas combien de temps ça prendra. Il pousse son caddie bien chargé, il veut aller à la caisse pour payer.

Il fait la queue à la caisse 12. Une dizaine de personnes, c'est la moyenne pour chaque file. Il se sent si fatigué. Il a hâte de quitter cet endroit trop bruyant. Il hait la lumière agressive à laquelle on ne peut pas échapper. Les sources lumineuses sont si nombreuses qu'il n'y a pas d'ombre, ou plus précisément, chaque personne qui déambule en a quatre ou cinq, mais si atténuées et si minuscules qu'il faut vraiment se pencher, les regarder de très près pour les remarquer. Il attend plusieurs dizaines de minutes avant de pouvoir mettre ses courses sur le tapis de caisse. Une chanson absurde lui trotte dans la tête, il se contient pour ne pas la siffloter tout haut. Le tumulte caractéristique des files d'attente s'estompe puis se tait complètement. En relevant les yeux de son caddie et du tapis roulant où il vient de déposer ses derniers items, Will s'aperçoit que les gens autour, devant et derrière lui, ont disparu. Seules subsistent des ombres longues qui débordent sur les présentoirs à chewing-gum, sur le sol et sur le tapis. Elles ont la particularité



d'être noires comme du goudron et aussi mouvantes que s'il restait un corps vivant qui aurait fait barrage à la lumière.

Il ne reste que les caissiers à garder une certaine consistance, une matière animée. Pourtant, ils n'ont guère plus rien d'humain sous leurs uniformes. Ce qui leur tenait lieu de visage quelques instants plus tôt, présente maintenant des excroissances de chair tuméfiée, des rougeurs boursouflées, une rugosité veinée à l'extrême sur un cou courbé à l'oblique. Le reste de leur stature s'est paré d'inconvenants amas disproportionnés qui ne se peuvent regarder sans un frisson, ni sans un tremblement de la volonté. Leurs yeux vides et blancs, sans pupilles, sont peut-être le comble de l'abjection au sein de ces morphologies insoutenables. Un regard innocent et un esprit encore pleinement possesseur de sa capacité de jugement ne peuvent s'y attarder trop longtemps. Will n'entend plus que des sons désarticulés à la caisse où il a déposé ses achats. La situation est la même partout, puisque la totalité des caissiers et caissières affiche de semblables aspects. Il est seul au milieu du vide saturé de lumières et peuplé d'ombres. Ses produits sont passés un à un, il pousse son caddie en prenant soin de ne pas regarder le caissier. Il dépose le tout dans de grands sacs de courses qui attendaient déjà au fond du chariot. Le prix apparaît sur la borne. Il ne comprend pas ce que vient de bafouiller le jeune homme qui se résout à lui faire signe d'insérer sa carte de crédit dans l'appareil. Will montre un sac plastique opaque. On le lui rajoute sur sa facture. Will s'arrête de bouger une seconde. Il prend le sac tendu, le porte à hauteur de son visage et engouffre sa tête entière dedans. Il serre avec les poignées avec fermeté. Il ne voit plus rien de l'extérieur du sac. Même quand il commence à manquer d'air, il continue de serrer. La condensation qui se dégage de sa bouche rend l'atmosphère à l'intérieur terriblement humide. Il chancelle, tombe, mais tient bon. À genoux par terre, il finit par suffoquer.

## **Monade 12**

Il fait beau. Le froid ne se fait presque pas sentir et le soleil brille en ce début d'après-midi. Je marche avec mes amis le long des quais qui donnent sur le fleuve, au centre-ville. On est bien, on vient de se poser sur un banc, à quatre, on est un peu serré, mais c'est cool. Je nous ai pris des paninis à emporter, avec des frites et des bières achetées dans le Carrefour Market, à côté de la place. Il y a Rudolphe, Paulo et Quentin. Ça fait plaisir d'être ensemble, mais pas au travail, pour une fois. Juste les quatre à profiter de la vie, sans pression, sans stress. Ouais, on est bien.

On discute de choses et d'autres. Les quais sont presque vides en cette saison. Le soleil nous réchauffe et les canards s'approchent pour quémander de la nourriture. Le temps semble s'être mis au ralenti en comparaison de cette semaine qui est passée à vive allure. J'ai toujours du mal à me rappeler quel jour on est, enfin quelle date dans le mois. Je me souviens par contre, du jour de la semaine, ceux où je suis en repos sont mes balises.

Paulo propose qu'on bouge. On le suit sans hésiter. Cela fait un bout de temps que je ne me suis pas promené au centre-ville. Il n'y a personne et c'est lundi qui plus est. La plupart des boutiques sont fermées, les quelques bars ouverts seront désespérément vides ce soir. Le pire jour pour faire la fête. Enfin, on n'est pas venu pour ça, et on n'a pas besoin du centre-ville pour s'en coller une belle. On remonte jusqu'à la place du marché, puis on continue sur la Grande Rue. Les pavés luisent, souvenir de la pluie qui est tombée ce matin, je l'ai entendue alors que je n'étais pas encore vraiment réveillé. Il a plu dans mon quartier : parfois il y a un décalage avec le centre-ville. D'autres fois, il ne pleut que d'un côté de la ville, même si elle n'est pas immense. Je ne sais pas, c'est bizarre, ça m'a toujours fasciné.

On passe devant un porche où se trouve une niche, juste au-dessus. D'habitude, il y a des sculptures de saints ou de Vierge Marie, ce genre de chose. Mais ici, il s'agit d'une statue bien particulière. Un alchimiste enveloppé dans son manteau à capuchon, une lanterne dans une main, une canne dans l'autre. À ses pieds, un chien avec de longs poils est couché. J'ai appris l'existence et l'histoire de ce personnage de pierre en sortant avec une étudiante en histoire de l'art. Elle travaillait au fast-food pour se payer son loyer. Elle connaissait une foule de choses sur le centre-ville, l'histoire, l'architecture... Sans elle, je serais passé devant cette statue des dizaines de fois sans la remarquer. Aujourd'hui, le vieil alchimiste dont on ne voit presque pas le visage semble se découper plus nettement sur la pierre grise de sa niche. Il n'a pas été rénové,

et les détails, même s'ils paraissent grossiers, sont assez évocateurs. Je m'absorbe dans cette vision, attiré par cette figure. Je me suis presque arrêté, je le montre à mes trois amis, ils acquiescent et repartent aussitôt. La sculpture, j'en suis convaincu, en m'arrachant à sa vue, veut que je sois attentif, que je guette les signes, les symboles fondus dans l'âme de la ville.

Nous marchons un peu plus vite, jusqu'à une boutique de cigarettes électroniques. Les modèles sont élégants, il y a même des pipes. Les couleurs et les senteurs étonnantes des liquides à vapoter attirent les sens. Les emballages rivalisent d'univers graphiques. Le vendeur me fait essayer, il y a des textures en bouche, des densités de fumée et bien sûr, des goûts variés. Le look est carrément vintage en mode cabinet de curiosités. Je me crois dans une vieille échoppe de parfum ou d'apothicaire. Il pourrait y avoir des alambics à l'arrière sans que cela ne choque qui que ce soit. Avec mes compagnons de voyage, nous aurions acheté quelques fioles de laudanum pour soulager nos nerfs ou encore d'obscures teintures mères dans leur flacon noir attendant d'être diluées dans l'eau pour être ingérées. Mon ami choisit ce dont il a besoin, paye le vendeur à la moustache très distinguée, et finalement, nous prenons congé.

On sort. On dirait qu'il va bientôt faire nuit. Un regard furtif sur ma gauche, le croisement de deux rues à quelques dizaines de mètres. Quelque chose s'est passé là. Je le sens. Ou bien, va se produire. Une vieille femme en noir avec son chariot de course abîmé, sale, des cheveux gris, crépus. Un peu courbée, elle semble attendre. Il n'y a personne autour, seulement notre groupe. Je ne vois pas ses yeux cachés par des mèches. Mes amis commencent à marcher dans sa direction. Ils n'ont rien remarqué. Ils s'arrêtent, s'allument un joint. La vieille a levé sa tête. Je crois qu'elle me regarde. Je plonge dans ses yeux gris, je les vois enfin. Sa bouche est une grimace tordue. Je sens la panique... oui la panique me saisir, tout entier. Un mauvais présage, ou pire une apparition. Il n'y a que moi à l'avoir vue. Elle, seule à l'intersection des deux rues, sur la route, pas sur le trottoir, d'ailleurs. Aucune voiture. Il y a eu ou il va y avoir un truc, j'en suis sûr. Quelque chose de pas net. J'en ai la complète certitude. Je détourne les yeux, échapper à ces pensées qui me prennent au piège. Je n'ai pas le temps de m'en défaire, que la voilà partie. D'une rapidité inimaginable, elle a tourné le dos dans un spasme, s'est engouffrée dans la rue, à gauche. Mes amis ont arrêté de parler, Rudolphe me pose une main sur l'épaule. « Hey, mec,

ça va? » Je ne leur ai pas répondu depuis tout le temps où on est sorti, je n'ai ni pris ni allumé le joint dans ma poche. Je suis resté figé, à fixer le croisement vide.

Nous revenons sur la Grande Rue, nous traversons le centre-ville comme on le ferait dans un rêve, c'est-à-dire dans un espace incertain et un temps distendu, ralenti et vague. Je suis étourdi, mes compagnons ont cessé de parler. Je me perds dans des détails, je compte les cailloux éparpillés sur les marches, les feuilles jaunies sur les bancs aux abords d'un parc. Je remarque que de nombreux graffitis sont des flèches qui ornent les murs et étrangement, elles pointent toutes dans la même direction, celle que nous empruntons. Nous nous dirigeons vers le vieux fort qui surplombe la ville, le parcours commence à monter sur une distance de deux cents mètres. Je me sens investi d'une mission pour mes compagnons et moi, nous cheminons. Nous devons porter un courrier important, là-haut, au fort. Un ordre de la plus grande importance. Nous sommes les messagers, nous nous acquittons de notre devoir. On gravit les centaines de marches qui longent les contours d'un parc escarpé. L'air devient plus frais, plus pur. Les quelques passants ne s'attardent guère. Les rares voitures passent comme des ombres bruyantes qui troublent le silence. Les premiers murs d'enceinte enserrant la route, le parc, les escaliers. Le gris foncé de la pierre jure avec les derniers rayons orange du soleil déclinant.

On arrive au parking. Des anciennes douves, un pont de pierre qui traverse au milieu, nous voici devant la première porte. C'est ouvert, on passe. Un parc ouvert et gratuit s'étend, ça monte bien raide cette fois-ci, sans escalier. Des pelouses, des bancs, un vaste espace. On domine la ville, on voit le fleuve, le centre-ville, les quartiers plus en périphérie. Il y a très peu de personnes, toutes très loin du chemin principal qui va au second fossé, à la seconde porte. On fait une pause, on voulait s'aérer, profiter de la vue. On choisit deux bancs. Rudolphe sort un autre pétard qu'il fait tourner. Je sors le mien, intouché. On a pas le droit de fumer ici, ne serait-ce qu'une cigarette. Mais personne ne peut nous voir de là où on se trouve, alors on ne se gêne pas. Je remarque qu'il y a des inscriptions, quelque chose d'écrit sur le papier qui a servi à rouler le joint. En noir, écriture manuscrite qui ressemble à la mienne, mais qui présente suffisamment de variations pour que je ne la reconnaisse pas. Tiens donc, qui m'aurait fait une blague? Je la tends à mes potes, ils rient en prenant vite une mine interrogative, perturbée. Chacun se défend d'y être pour quoi que ce soit là-dedans. Quentin tente de me faire porter le chapeau en avançant que ce matin,

ou ce soir quand je me suis roulé mon joint, je devais déjà être bien défoncé pour m'écrire des trucs à moi-même sur du papier à rouler. « Qu'est-ce qui est marqué? » me demande Paulo, pris d'une curiosité soudaine. Je parviens à discerner ce qui semble être le début d'une ligne minuscule griffonnée à la main. Avec mon téléphone, je l'illumine.

« Le roi et la reine sont morts. Leurs os devront être nettoyés très bientôt et accueillis au château. Préparez le festin mortuaire. » Aussitôt que j'ai fini de lire ces quelques phrases, ma tête se fait lourde, ma vision perçoit les formes et les contours de manière plus vaporeuse, moins consistante. La fatigue me pèse d'un poids aussi lourd qu'inattendu. Mes amis écarquillent les yeux, ils ne comprennent pas, pas plus que moi en tout cas. On discute, on fait des conjectures, des suppositions, sans parvenir à trouver la moindre explication plausible. Et puis, le jour se fait bleu, le soleil déserte la ville à nos pieds, les ombres étirées à leur maximum s'affaissent dans l'obscurité feutrée qui gagne du terrain à chaque minute. Quentin, Paulo et Rudolphe sont prêts à redescendre, à rejoindre l'appartement d'un de nos collègues pour une fête de plus. Normalement, je devrais partir avec eux. Mais cela m'est impossible pour le moment puisque ma tâche n'est pas terminée. Je les regarde s'éloigner sans me poser de questions. Je tire quelques lattes sur le joint couvert d'écriture. J'ai retenu les mots, les phrases, je peux brûler le papier, prendre les dernières bouffées de marijuana. Je vais mieux, j'expire longuement. À la seconde porte, plus haut, les derniers visiteurs du fort sortent pendant que des agents de surveillance barrent l'entrée.

Les gens disparaissent dans le souffle du vent. Le ciel est un soleil noir où quelques points brillants s'amenuisent devant le jaune des torches accrochées de part et d'autre de la grande porte. Un homme à cheval monte la pente, franchit le pont au-dessus des douves. Le large battant en bois s'entrouvre à son arrivée. Je suis à deux pas de lui. La silhouette d'un homme apparaît dans l'encadrement. On ne peut discerner aucun détail, aucun visage dans l'ombre qui l'accapare. Le cavalier saute à terre, un parchemin dans la main. Il le confie sans dire un mot à l'homme qui lui a ouvert. Ce dernier disparaît quelques secondes, revient à la porte pour enfin faire signe d'attendre. Ils se font face dans un silence où le temps n'a plus cours. Le calme suspendu est alors percé d'un long et terrible cri. Une fumée blanche inonde l'entrée du fort ravissant les deux hommes à la nuit et à ma vue.

Les visiteurs sont partis, les employés ferment la porte. Je me suis brûlé le pouce et l'index, là où je tenais le bout de mon joint. Non, mais vraiment! Qu'est-ce que je fous encore là? Vite, je dois redescendre, on n'y voit vraiment rien et je n'ai pas envie de me faire traîner dehors. Je dévale la pente, c'est ça, assez vite, un pas rapide. Bon, ce n'est plus le moment de rêvasser, fumer ne me rend jamais aussi mou, d'habitude. Je dois encore aller acheter des bières, ah, et j'ai promis du rhum aussi. Je passe le parc, la première porte, le parking... Je fais attention dans les escaliers, j'ai une pote qui s'est foulé la cheville un soir, précisément à cet endroit. C'est mal éclairé, heureusement la vue sur le fleuve donne un peu de valeur à ce chemin qui longe les murailles. Ensuite, la basilique. Je crois que je n'y ai jamais mis les pieds. En passant tout près de l'entrée, depuis la rue qui court jusqu'au centre-ville, je remarque un lion dans un bas-relief, sous une fenêtre. D'un rouge et d'un jaune vifs. Ces yeux énormes semblent prêts à rouler le long du mur. Une de ses pattes est levée, quasiment pleine, dressée dans un geste qui toise le visiteur, ni agressive, ni passive, dévoilant simplement une force et une volonté prête à s'abattre. Comme une promesse qui sera immanquablement tenue. Je me suis arrêté pour contempler cette figure. Je n'arrive pas à reprendre mon chemin. Je ne vois que ses poils de pierres, ses griffes menaçantes. Je me détache enfin de la vision obsédante de ce mur. Je n'ai rien d'un érudit, pourtant je sens quelque chose qui se joue, qu'une signification, qu'un symbole m'échappe, que le sens manquant constitue la source de ma fascination. Je continue vers le centre, quitte la grande rue pour me fondre dans la pénombre du dédale des ruelles.

Je réfléchis, cette journée est passée si vite, trop vite. Je croise des passants certainement aussi pensifs que moi. Je progresse rapidement, je bouge avec aisance sur les trottoirs étroits aux nombreux dénivelés et aux crottes de chien fréquentes que je dois esquiver. Sans compter les voitures mal garées. Je cherche une supérette de quartier, après l'angle de la prochaine rue, à gauche, ce n'est plus très loin. Je jaillis de la petite rue tranquille et arrive dans une autre bien plus large. C'est avec stupéfaction que j'aperçois alors, une silhouette familière. Elle provient de derrière la vitre du panneau de pub d'un arrêt de bus. Ma silhouette de dos, ou plutôt mon reflet. Ce n'est pas normal, la vitre ne peut pas me refléter à cette distance, à cet angle. Et je ne peux pas me voir de dos, c'est absurde. La forme a les mains dans les poches, les jambes légèrement écartées, les mêmes vêtements que je porte aujourd'hui jusqu'à mon bonnet. Bien sûr, la rue est déserte. Je dois m'approcher, trouver une explication, constater qu'il n'y a rien

d'irrationnel. Quelqu'un doit être caché, dans l'ombre d'un bâtiment, d'une entrée de bistrot, se trouver forcément quelque part! Il fait nuit maintenant, mais les lampadaires suffisent à rendre la ville plus lumineuse que les courts jours de novembre. La silhouette n'a pas bougé, je suis devant, à moins de cinq mètres, bien en face. Je fais un tour complet pour trouver la source du reflet. La pub est uniformément noire avec trois mots minuscules en blanc : « Soyez vous-même ». Un logo inconnu en bas à gauche, je ne sais pas ce que c'est censé vendre.

En m'approchant encore, ma propre image apparaît, elle se juxtapose et fusionne plus ou moins bien avec celle derrière. Toujours immobile, le reflet singulier semble amorcer un mouvement, je me recule, me déplace sur le côté pour que mon vrai reflet disparaisse de la surface lisse. Je frissonne. La silhouette se retourne, un visage se découpe. Le mien, mes yeux, mon nez, ma bouche. Un sourire narquois sur les lèvres. Un éclat malsain luit dans ses yeux dont je n'arrive pas à accepter l'étonnante proximité. Son bras droit remonte sur sa hanche, sa main gauche se lève avec lourdeur, le poing fermé, l'intérieur de sa main dans ma direction. Le souffle court, je me force à plonger mon regard dans le sien. Même si son apparence semble identique en tout point à la mienne, je ne peux croire que nous ayons le même corps, qu'il partage mes pensées ou que son caractère puisse se rapprocher du mien. Étrangement, il paraît plus beau, plus gracieux, plus épanoui dans sa physionomie. Je le reconnais, mais je sais qu'il ne pourra que m'être étranger. Une énigme avec la forme parfaite de mon corps. Perdu dans ce moment à le scruter de tout mon être, je tressaille lorsque cesse son immobilité et qu'il rejoint à une vitesse incroyable le bord droit du panneau. Il cligne pour la première et la dernière fois des yeux, avant de disparaître dans un espace hors de ma vue, hors de ma portée.



## **Monade 13**

Sur le quai trempé, Will attend l'arrivée du train qui partira quelques minutes plus tard. Deux heures et demie de route pour rejoindre sa petite sœur. Son sac à dos sur les pieds, il fixe machinalement l'heure du panneau électronique. Ses yeux brûlent, il n'a pas cligné depuis une quarantaine de secondes. Une nuée de corneilles obscurcit le ciel, l'espace d'un instant. Leurs cris ramènent à la conscience Will qui a juste le temps de lever la tête et de suivre le mouvement ascendant des oiseaux. Il se voit, futur passager dans une gare de province, une gare comme beaucoup d'autres. Voyageur parmi des voyageurs, groupés ou solitaires se préparant à être propulsés parallèlement à la terre.

Dès que le train apparaît sur les rails sur le bord du quai d'embarquement, il entend d'abord un bourdonnement, puis un bruit sourd et enfin un grand claquement s'abat juste avant son immobilisation. Will s'est trompé deux fois de quais avant de trouver le bon, au point de se demander s'il sait lire. Maintenant, il attend que les plus pressés montent avant de leur emboîter le pas, il préfère passer en dernier. Il n'y a pas tant de monde, ce matin. Il trouve un siège près de la fenêtre, glisse son sac sous ses pieds. L'air est sec dans le wagon, il souffle sur la vitre tandis que de l'autre côté, des perles de pluie se délestent millimètre par millimètre de leur volume. Ça crépite sur le verre, sans espoir de couvrir la voix grave de l'agent-opérateur qui donne le nom de chaque village où le train s'arrêtera. Son accent fait sourire Will, quoiqu'il ne soit pas certain que personne n'aurait souri s'il avait dû lui-même parler dans ce micro. J'aime le train, j'ai l'impression que le temps s'arrête à mesure que la vitesse ne cesse d'augmenter. J'aime ce bruit qui assomme. Le signal et le train part. Les multiples voies disparaissent avant de laisser place à la ville, sous un angle vraiment différent, comme l'envers des choses qui se révèle.

J'arriverai à 14 h 34, peut-être à l'heure, j'ai bonne foi. J'ai hâte de la revoir.

Le siège à sa droite, vide jusqu'alors, est pris d'assaut par une femme, grande, passée la trentaine. Ses cheveux et sourcils roux captent le regard de Will.

D'un regard appuyé, elle indique qu'elle va s'asseoir, qu'elle a trouvé sa place.

Will hoche la tête, silencieux.

L'allure a grandement augmenté, l'atmosphère s'assourdit davantage : le bruit interne de cet organisme d'acier bat aux tempes des voyageurs. Will a faim, il sort un croissant dans un papier gras et une tasse de café à emporter. La femme a sorti un livre, la couverture indique : *Le sacré et le profane*, Mircea Eliade. Will cherche ses écouteurs, il les a oubliés. Heureusement, il a son téléphone. Il peut jouer à Fallout Shelter pour s'occuper. Le wagon est rempli à demi, sur le siège de devant, il y a un homme d'âge mûr, en habits décontractés. En se penchant un peu, il peut voir le reflet des mains de cet homme. Personne à côté de lui. Derrière, deux jeunes filles, elles discutent entre elles, puis sortent leurs laptops.

Will se souvient de ces voyages en train. Il n'est que très récemment devenu véritablement familier de ce moyen de transport. Son voyage à Paris en primaire fut le premier. Il se rappelle l'ébahissement devant ce lieu inconnu qui rugit et siffle avec cette puissance. La honte aussi devant les camarades plus expérimentés. Cette mise en défaut face au manque de connaissance et d'expérience, ainsi que la surprise de l'ignorance, était encore vive, plusieurs années après ce premier voyage. Bien sûr, il avait repris le train pour aller voir de la famille, oncles et tantes, même à l'adolescence, des amis rencontrés en ligne. Cela, pour ainsi dire, l'avait blasé du train. Ce n'est que depuis un an, à rendre visite tous les deux mois à sa sœur qu'il en vint à y prendre goût. En tout cas, il en avait l'impression. C'est l'unique impératif de son emploi du temps qui ne pouvait être négocié par son boss. Les voyages de Will étaient les seuls jours qui échappaient aux changements d'horaires, aux remplacements de dernière minute et aux heures sup'. Ces pensées s'agitent dans son esprit, il préfère ne plus réfléchir à son travail et au fait qu'il n'y a pas d'échappatoire.

Tiens, un couple avec un enfant, sur l'autre rangée, au-delà de ma voisine. Je ne les avais pas remarqués, leur gosse est silencieux. Will éteint son téléphone, pose sa tête de côté sur le dossier et fixe les arbres qui défilent, plein et vide, plein et vide, indéfiniment. Le son ambiant n'est que saccades du métal, le frottement du train sur les rails. Ses yeux et ses oreilles se fatiguent, ses paupières s'affaissent. De faibles points colorés bougent encore, une fois ses yeux fermés.

Des jours d'automne ou d'hiver, je ne sais plus lesquels, la présence de cette drôle de luminosité, ce froid humide qui s'exhale des vitres. Mon père, en voiture... Le dimanche matin... Mon reflet dans un miroir, des baskets aux pieds avant d'aller courir. Je revois le collège, les courses dans

la cour. L'air cru de novembre... Mon poing en sang sur le béton. La colère, non la rage violente et vaine. Loin, je ne la ressens que de très loin. Est-ce que je l'ai un jour éprouvée? Oui, c'est bien moi à côté de ce connard qui nous avait emmerdés, moi et mes potes. Je n'ai jamais été violent. La seule et unique fois. C'était mérité. C'est bien moi, ici, je vois mes mains contusionnées, ça m'apaise. Mes amis, leurs visages me sont familiers, ils sont partagés entre la surprise totale et l'admiration. Maintenant, je m'éloigne, la colère est passée, lessivée par le coup, seules les marques sur mes phalanges et cette douleur sourde me ramènent à mon corps et témoignent que cela a bien eu lieu.

J'ouvre les yeux, j'inspire et les referme. J'entends l'enfant qui remue et babille. Je crois me rappeler un voyage avec mes parents, dans un wagon semblable. Ils ont l'air plus jeunes, mais leurs contours, leurs traits me fuient, je ne peux pas les imaginer frontalement. Il y a un autre bruit proche de cet enfant que j'ai peut-être été. Il y avait du soleil et un livre avec des dessins bleus et jaunes, des grosses lettres rouges. Je n'ai jamais pris le train tout petit avec mes parents. Je sens le pouce dans ma bouche sans dents, maman me berce, elle a une odeur différente, mais familière.

Si ça se trouve, je suis en train de dormir, j'ai conscience que je dors et je n'arrive pas à me réveiller. C'est la seule chose que je n'aime pas en train : ces siestes qui ressemblent plus au coma qu'au sommeil. Alors... Je sens... Mon corps entier qui chute, une perte d'équilibre dans un tourbillon... Perdu...

Et... Je suis dans un wagon en première classe, comme tous les jours je fais l'aller et retour pour le travail. Enfin, je crois... Mon ordinateur portable est posé sur la plaquette que je tire à moi. Bien habillé, une montre au poignet, je suis sérieux et bien apprêté. Une soirée, il fait nuit, une heure avancée. Je reçois un mail. Je regarde ma boîte toutes les 10 minutes. Je suis très réactif. Sauf que... Le monde s'écroule... Je le relis frénétiquement dans le vain espoir d'avoir halluciné. Convocation à un entretien préalable de licenciement... Mes mains tremblent. Un nimbe artificiel entoure une énième ville-dortoir. Une migraine... Je manque de sommeil. Mon visage, son reflet est celui d'un homme qui vieillit mal. Mon crâne va exploser... Une boîte d'antidouleurs se vide presque toute seule.

Un sursaut. De la chaleur qui monte partout dans mon corps. J'entends les rires des filles, derrière. Je me réveille brusquement. Je me perds dans le paysage décharné au-dehors. Le son, encore, me siphonne la tête. Je ne peux pas bouger. Il n'y a plus qu'à se laisser aller, les yeux grands ouverts. Je regarde mes bras, ils sont plus petits et fins. Je ne suis plus ici et pourtant je suis présent en même temps, dans ce wagon. Exactement le même, à une autre place, côté intérieur. L'estomac et l'œsophage me brûlent... Je tourne et retourne mes bras, mes manches sont remontées très haut. Je contemple, fasciné et hagard les petites boursofflures toutes droites sur l'intérieur de l'avant-bras gauche. La peau est rosée autour, la fraîcheur d'une peau d'adolescente. Je tourne l'autre bras : des lignes parfaites, presque noires, mais des taches rondes et brunes par-dessus salissent le tout. Des cheveux blonds encadrent mon champ de vision. Je dois rentrer chez moi, j'ai peur de ce qu'il va arriver, de ce qui va m'arriver, de ce qu'il va se passer, peur d'entendre ce qu'on aura à me dire, peur de devoir les entendre tous parler, les écouter parler, les voir s'énerver ou pleurer, ou parler calmement, c'est encore pire. Les choses dégénèrent bien trop vite dans ma vie.

Je me tourne du côté de la fenêtre, je peux enfin bouger. Je regarde mes poignets, je parcours la chair blanche de mes avant-bras. Parfaitement lisse. Je touche avec délicatesse là où, une minute plus tôt, des lignes striaient ma peau. Ça fourmille et ça chatouille avant même que mon doigt effleure la surface. Je jette un œil aux ados. Une d'entre elles est blonde, elle scrute, complètement captivée, l'écran bleu de son téléphone. Silencieuse. Ses manches sont déroulées jusqu'au bas de ses mains. Mon mal de tête a disparu, je me sens soudain plus léger que sous un poids qui, quelques secondes à peine, me tenait incrusté à mon siège.

Sous mes pieds, l'air compact du chauffage me fait transpirer. Il y a la voix de l'enfant, ses parents qui chuchotent, l'homme devant qui ouvre un sandwich, le bruit du plastique, le bruit en sourdine qui sort des écouteurs des filles derrière. Et cette femme, grande, parfaitement immobile, parfaitement silencieuse, penchée au-dessus de son livre, les jambes croisées sous une jupe violette. Il y a ce corps, le mien, je le sens parcouru par différentes couches, lointaines et proches, lourdes et légères. Je vois les poils bruns et frisés des mains de l'homme reflété, les fines ciselures adolescentes de sang séché, les mèches blondes qui chutent sur mes joues juvéniles. Être ici en moi-même, et pourtant lié à l'ailleurs. Il y a ces milliers de souvenirs

atonals dans les creux de mon crâne, souvenirs lancinants qui battent à mes tempes, qui chantent des sons qu'on ne peut identifier. Pris de vertiges, je suis sans voix propre alors que ma gorge se remplit de fragments de bruits, d'articulations sonores, une mitose d'inflexions humaines où les timbres s'enflent en vibrations échoïques. L'ubiquité dans les radicules de mon système nerveux, dans l'inscription calcique de ma structure osseuse, dans les embranchements protéiques de mes gènes s'activant et s'inhibant au gré des fluctuations combinatoires. Je ne sais plus ce que je pense.

Le dos se redresse, accoudé sur la droite, côté passager. Le regard balaie les sièges emplissant le champ de vision, je crois que mes yeux s'irritent, qu'ils n'en peuvent plus de regarder le biais des choses. Ils scrutent finalement le visage, les mains et les jambes, cette chevelure rousse, et ces doigts qui tapotent un livre aux pages brunissantes, l'odeur entêtante du vieux papier. Elle n'est ni belle ni laide, seulement imposante comme les statues de l'antique Sumer. Elle vient de se tourner et bientôt, je lui rends son regard. Je dois avoir l'air d'un fou, mon corps sans énergie se voit poussé vers elle par une force extérieure capable de soulever mes membres apathiques.

Ses lèvres bougent, elle prononce quelque chose, ça flanque à la porte le brouhaha qui infestait mon esprit gourde. J'entends soudain sa voix et uniquement la sienne. Au-dehors le silence a soufflé, instaurant son régime d'autorité absolue. Elle sourit avec la brillance humide de ses yeux plus qu'avec les muscles entourant sa bouche.

« Will, Will... »

Elle parle si doucement.

« Tu ne crois pas me connaître, je le sais, peut-être m'oublies-tu. Encore une fois. Comme d'habitude. Apeuré. Je te sens. Comme la première fois. Tout revient sans cesse, et rien ne revient. Tu es ici, mais tu aurais pu être ailleurs, plus éloigné ou plus proche de ce que tu as été, de ce que tu es, de ce que tu seras. En vrai, il n'y aurait rien à dire, mais c'est à toi de choisir, toujours. D'aller vers ce qui te revient ou de refuser ce que tu n'aurais jamais pu avoir. Tu as cru les connaître, ceux qui sont ici, le temps de quelques minutes, une bizarrerie sans nom.

Rien ne te préparait à cela, n'est-ce pas? Ou au contraire, tu étais fait pour ce moment gravé au cœur de tes allèles, dès ta première division cellulaire quand tu n'étais encore qu'une simple cellule-œuf comme tant d'autres, dans d'innombrables ventres autour de la terre. Toi, Will, ne baisse pas les yeux. Tu dois te demander pourquoi toi, en quel honneur il t'est donné de vivre une telle expérience. Rien, le hasard peut-être, bien que l'aléatoire soit également pourvu de lois. Je ne le sais pas moi-même et qui donc peut bien savoir? Toi ou un autre, qu'importe, toutes les vies se valent... Je m'égare, tu ne me feras pas perdre mes moyens, malgré tes yeux tristes comme si tu avais vécu mille ans.

L'heure est au choix, le seul important de ta vie, réellement. En tout cas, nécessaire. Il est des décisions qu'on ne peut repousser ou éluder. Toi, Will, un homme jeune, qui veut paraître nonchalant, montrer que rien ne l'atteint. Sans ambition, mais pas sans volonté, tu restes en deçà des autres, en dehors du temps, à l'extrémité de tout lieu. Faisant des cercles autour d'un point imaginaire, une trajectoire en spirale. Une turbulence fait vaciller le battement de ton regard, te force à acharner tes pas. Privé de centre en apparence. Comment je te connais si bien? J'ai passé un temps fou à t'observer, tu ne te souviens pas... Jamais tu ne te souviens. Alors que je suis là, tout près de toi. Cela te fait penser à des refrains de chansons que tu fredonnes dans un anglais convaincant. Je suis ton miroir plutôt que ton reflet. Après tout, tu es ton image et ce qui t'est reflété, je n'en assure que le transit. Même si parfois cela te, non, nous donne l'impression de nous, de te croiser frontalement. Tu te demandes si ça se déforme. En vérité, ton image est déjà altération, il n'y a que répercussion, fluctuation en série. Voici la seule chose qui t'est accessible.

Je parle trop. Tout dépendra maintenant de ce que tu diras. Que ta parole retentisse et déjoue les possibles alors que ni le passé ni le futur n'existent. Seul le présent éternel te donne droit à faire entendre ta voix. Tu n'as besoin ni de croire ni d'acquiescer. Réponds à cette seule question, que veux-tu vraiment? Tout est là, à ta portée, choisis bien seulement. Ta réponse fait partie de quelques-unes de ces possibilités : tu peux décider de continuer, bifurquer, reculer, recommencer... Libre à toi d'en inventer d'autres, l'impossible n'est pas hors de ta portée. Ce choix t'appartient, ne te précipite pas. Tu trembles, ce n'est rien il n'y a pas à avoir peur.

...

Je le lis dans tes yeux, dans les nervures de tes lèvres, dans les éclats de lumières vibrant sur tes cheveux. Je vois très bien. Ta gorge est nouée, cela arrive, ne t'inquiète pas. Tu es comme un livre ouvert pour moi. Tu es prêt, je le sens. Si le silence te sied, il ne te suffit que d'un geste, un seul de ta part. Vas-y, je t'attends. »

Will rassemble sa volonté pour se défaire de cette léthargie. Un mauvais sort, un mauvais rêve rien de plus... Il n'en est pas tout à fait persuadé. Dans un geste de révolte, son corps fait naître une immense secousse. Ses yeux s'accrochent aux sourcils roux pour ne pas basculer puis il tend le doigt avec une force qui le surprend. Elle sourit avec ses larges dents blanches. Une stupeur le frappe, il croit se fendre en deux, implorer et exploser dans toutes les directions, à toutes les échelles de la plus microscopique à la plus macroscopique. Un cri long, intense se propage. Il reconnaît sa voix, il semble qu'elle ne vienne pas de lui, enfin pas de l'intérieur.

Le noir, le silence, le retrait et la privation de tous les sens. Plus le moindre résidu de pensée. L'éternité d'une seconde...

Une inspiration, la première du monde. Assis dans le wagon d'un train par un jour pluvieux. Son téléphone sur ses genoux. Le bruit blanc, les paysages se succèdent. Une fille rousse lit sur le siège voisin.

Une goutte de sueur glisse contre son nez et vient mourir dans sa bouche.



**LE MONOLOGUE POLYPHONIQUE DANS LA PIÈCE *ÉDEN MATIN*  
*MIDI ET SOIR* DE CHLOÉ DELAUME**

## Introduction

Chloé Delaume, écrivaine et performeuse littéraire, place l'expérimentation des formes et l'exploration de différents genres, supports et dispositifs au cœur de sa pratique. *Éden Matin Midi et Soir*<sup>1</sup>, bien qu'il ne s'agisse pas de l'une de ses œuvres majeures, est particulièrement représentative de son caractère protéiforme et transmédiat. Le texte se présente comme le monologue polyphonique d'une jeune femme, Adèle Trousseau, le lendemain de sa tentative de suicide. Son Soi fragmenté apparaît décomposé en plusieurs voix autonomes qui se répondent, s'invectivent, hurlent. C'est en 2008 que Chloé Delaume commence l'écriture d'*Éden Matin Midi et Soir* pour la comédienne Anne Steffens. Ce texte est d'abord mis en scène au théâtre (2009) par Hauke Lanz. La représentation est donnée du 24 au 28 avril 2009 à la Ménagerie de verre dans le cadre du festival Étrange Cargo. Cette pièce à un seul personnage est alors conçue comme un monologue, forme qui apparaît à la publication (mars 2009). L'adaptation pour la radio est quant à elle réalisée par Alexandre Plank en 2010, où le monologue est pris en charge par 4 comédiennes (Anne Steffens y est accompagnée de Marie Remond, Laure Calamy, Caroline Breton). Puis, le texte est investi encore différemment le 10 février 2011 sous la forme d'une performance accompagnée de musique par Anne Steffens et Chloé Delaume, au FRAC Lorraine.

*Éden Matin Midi et Soir* inscrit d'une part, la forme du monologue intérieur dans une veine théâtrale, et d'autre part, dans celle de l'autofiction, genre plus familier à l'auteure que le théâtre puisqu'il s'agit de son premier texte créé pour la scène. Elle affirme dans *Neuf leçons de littérature* — affirmation qui précède l'écriture du texte analysé — : « J'écris une parole physiquement articulée avec l'intention de la communiquer [...] J'écris ma parole. Ma parole est une écriture »<sup>2</sup>. Ici, la mise en chair, l'incorporation de l'écriture comme parole apparaît comme un enjeu majeur de l'ensemble de son œuvre — jusqu'à récemment — où personnage, narratrice et auteure se rejoignent dans un acte performatif de revendication de la fiction

---

<sup>1</sup> Chloé Delaume, *Éden Matin Midi et Soir*, Nantes, Joca Seria, 2009.

<sup>2</sup> « Visite guidée », dans *Neuf leçons de littérature*, Chloé Delaume, Paris, Éditions Thierry Magnier, 2007, p. 40.

comme identité : « Je suis un personnage de fiction »<sup>3</sup>. Dès le départ, cette pièce est pensée pour être portée par une voix incarnée, par une corporéité d'abord clairement identifiée, la comédienne Anne Steffens : « J'ai vraiment construit le personnage avec elle, on faisait des réunions de travail pour construire la psychologie du personnage »<sup>4</sup>. Même si le texte est vite fixé par la publication, sa forme ne porte pas les marques propres au genre théâtral. Le genre semble non marqué, jouant de sa neutralité : il n'y a pas de didascalies, pas de décor, pas de personnages introduits comme dans un texte de théâtre. Dès lors, le texte pouvait jouir d'une entière liberté afin de s'extraire hors de l'espace du livre pour investir les champs du théâtre, de la radio et de la performance artistique. Elle multiplie ainsi les manières d'incarner physiquement son écriture, à la fois par l'entremise de comédiens et de médias. Le flux de la parole et l'intensité dramatique sont au cœur de ces différents dispositifs portés par un ou plusieurs corps en co-présence (pièce de théâtre et performance) avec le spectateur, ou en position de médiation (médium radiophonique). Le « je » dans *Éden Matin Midi et Soir*, se voit en effet, être l'objet d'une ou de plusieurs médiations : voix de Anne Steffens dans la pièce de théâtre, voix de quatre comédiennes<sup>5</sup> et passage vers la voix enregistrée et non plus *live*, dans la pièce radiophonique. Ce goût pour l'hybridation des genres, des dispositifs et des énonciations n'est pas propre au texte qui nous intéresse ici, mais apparaît clairement dans plusieurs des œuvres de Delaume (*Les Juins ont tous la même peau*, *Corpus Simsi*, *J'habite dans la télévision*, *La nuit je suis Buffy Summers*, etc.).

L'hypothèse envisagée ici est qu'*Éden Matin Midi et Soir* présente une polyphonie ouverte — au sens d'œuvre ouverte telle que l'a énoncée Umberto Eco<sup>6</sup> — dans un cadre monologique. Le

---

<sup>3</sup> Formule reprise dans quasiment toutes ses œuvres depuis son troisième roman, *La vanité des somnambules*, Paris, Éditions Farrago/Léo Scheer, 2003. Pour une analyse détaillée de cette assertion performative, voir : Sylvie Ducas, « Fiction auctoriale, postures et impostures médiatiques : le cas de Chloé Delaume, "personnage de fiction" », *Le Temps des médias*, vol. 14, no. 1, 2010, pp. 176-192. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2010-1-page-176.htm>

<sup>4</sup> Entretien avec Colette Fellous, « Vingt-quatre heures dans la vie de... », France Culture, 9 août 2009.

<sup>5</sup> Anne Steffens, Marie Remond, Laure Calamy, Caroline Breton.

<sup>6</sup> Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, coll. Points, 1965 [1962].

monologue ayant par définition une voix, permet néanmoins des jeux dialogiques où plusieurs voix envahissent le discours et se singularisent, donnant à lire et à entendre une véritable polyphonie. Ces basculements dans le discours se produisent au sein même de l'énonciation : « À moins que ce soit vous, vous toutes qui me constituez qui s'avèrent bien trop faibles pour qu'un jour on y arrive »<sup>7</sup>. Le statut de la première personne demeure toujours incertain, s'extrait parfois en un « tu » : « Tu geins Non tu te plains »<sup>8</sup> ou éclate au pluriel (première ou deuxième personne), partagé entre point de vue intérieur unifiant (nous) et point de vue extérieur objectivant (vous) : « Je suis la douleur. Vous m'entendez ? Nous sommes la douleur, ne niez pas. »<sup>9</sup> Avec cette fragmentation du discours centré sur la narratrice, se profile les ombres des autres : médecins, sœur, mère, la maladie, principalement évoqués par les pronoms de la « non-personne »<sup>10</sup>. La forme du discours dévoile sa nature hybride, à la croisée du monologue théâtral, du monologue de fiction, du récit polyphonique et de l'autofiction. Plus précisément, l'hybridation monologue-polyphonie permet l'incarnation dans une corporéité hors du livre, dans une voix (théâtre) ou dans plusieurs (pièce radiophonique et performance). Malgré un énonciateur-narrateur unique, de celui-ci émergent et se divisent plusieurs voix intérieures non hiérarchisées qui s'immiscent et se font jour dans le discours du Soi du personnage. Il semble que le rapport à une conscience de soi instable, multiple et polymorphe traverse profondément cette écriture fragmentée et polyphonique toujours au bord de la psychose et de la schizophrénie énonciative. Le texte présente une polyphonie ouverte dans un cadre monologique et les basculements dans le discours se produisent au sein même de l'énonciation.

Ce constat préalable ouvre sur de multiples interrogations. Comment les dynamiques énonciatives favorisent-elles le chevauchement, l'imbrication et la séparation des voix? Comment celles-ci peuvent-elles, alternativement, être en convergence ou en divergence, prises dans le mouvement de la lecture du texte? De quelle manière les procédés énonciatifs parviennent-ils à engendrer une polyphonie ouverte néanmoins structurante? Enfin, comment

---

<sup>7</sup> *EMMS*, p. 24.

<sup>8</sup> *Ibid.* p. 36.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1966, p. 228.

l'acte de lecture arrive-t-il à saisir les distorsions et brouillages opérés par le discours et les recompose de manière polyphonique?

À travers l'analyse d'*Éden Matin Midi et Soir*, je me pencherai sur le statut du monologue intérieur. En étudiant l'énonciation, je tenterai de mettre à jour les différents types de monologues à l'œuvre, de discerner la part de dialogisme qu'ils contiennent et d'en dégager la nature. Puis, il s'agira de démontrer que la polyphonie réside également dans des voix extérieures qui prétendent parfois à l'objectivité, portées et mises en scène surtout par la narration et des dialogues simulés. Les questions relatives à l'autorité de la langue et de la performativité du langage seront également engagées. Enfin, j'étudierai de quelle manière le texte est à ressaisir à la fois par l'interprétation du lecteur (théorie de la réception), par le jeu des références textuelles (intertextualité) et par les choix opérés dans la transposition hors du livre que constitue la création radiophonique (intermédialité et interartialité).

# 1 Le monologue comme polyphonie et dialogisme intérieur et pluriel

## 1.1 Discours du Soi : éclatement et prolifération de l'instance énonciative

Adèle Trousseau, à la fois narratrice et personnage, endosse pleinement la première personne du singulier : en prenant en charge l'énonciation elle devient locutrice Sa voix, proche du flux de conscience, constitue le texte à la fois en tant que monologue de théâtre et en tant que monologue intérieur. Pourtant, dès le premier paragraphe, d'autres pronoms provenant du « dedans » commencent à contaminer le récit par leur présence :

« Hier soir, j'ai voté la mort. Je me suis longuement concertée et dedans *on* était d'accord, *toutes* d'accord, pour une fois. La mort et qu'*on* n'en parle plus. Qu'*on* ne parle plus de moi et qu'*on* ne parle plus tout court. *Je* n'en peux plus que *ça* parle autant à l'intérieur, *ça* charrie des migraines, *ça*<sup>11</sup> ne s'arrête jamais, sauf pendant mon sommeil [...] » (p. 7).

Le pronom personnel « je » se mue en « on » conçu — on le comprendra bien vite — en tant que collectivité de voix qui la peuplent et se disputent la parole. Le pronom défini « toutes » précise la pluralité des voix, leur genre féminin et l'unanimité de leur acquiescement. À la phrase suivante, le sujet et pronom démonstratif « ça » est présent devant trois verbes qui se succèdent en parataxe. La pluralité est alors résorbée en un démonstratif neutre « ça » qui instaure tout à coup une distance, et qui réifie d'une certaine manière, les voix convoquées pour les rejeter dans l'indistinction. « Ça » a ici une valeur collective et impersonnelle qui floute encore les référents instables qui se meuvent dans la psyché de la narratrice.

Si ce début pose déjà l'idée de division du Soi en voix fragmentées, le texte use tout au long du récit de multiples pronoms avec lesquels il joue, ainsi qu'avec leurs variations de statut. Vers la fin de la pièce, l'accumulation de pronoms personnels sujets devant un verbe expose les différents sujets qui s'expriment : « tu nous Moi je dis : moi » (p. 45). Le pronom tonique est singularisé par la majuscule tandis qu'il cohabite avec la deuxième personne du singulier qui

---

<sup>11</sup> Je souligne.

est une altérité en miroir répondant au « je ». Le « Moi » qui renvoie au « je » particulier et unique de la narratrice, exemplifie le jeu de dialogue qui s'opère entre un locuteur et un allocataire interne. Pour Benveniste, le « je » est une personne marquant la subjectivité alors que le « tu » apparaît au contraire comme non subjectif<sup>12</sup> en cela qu'il est extérieur au « je ». Cette distinction ne tient pas ici puisque les deux personnes — en plus du « Moi » — sont réunies. « Je » et « tu » ne sont pas seulement de simples co-énonciateurs interchangeables relevant de deux locuteurs séparés et individualisés, ils font exister à travers le discours, une entité énonciative multiple en pleine division de sa voix. Le « nous », seul pronom pluriel, regroupe plus précisément, en les incluant, les différentes instances énonciatives exprimées par les autres pronoms. Malgré tout, dans cette phrase, la personne la plus importante est le « je », puisque le verbe conjugué est à la première personne dans le verbe conjugué « dis ». Il s'agit d'un basculement final puisque les voix convergent enfin dans le « Moi, oui, entière » (p. 45), dans leur fusion tant attendue par le biais du suicide.

Parfois, la syntaxe des phrases subit de manière radicale cette prolifération énonciative, non seulement par la multiplication des pronoms, mais aussi des verbes. Dans cette proposition : « que nous sommes suis faite pour ça », il y a redoublement des pronoms de la première personne du singulier et du pluriel et de leurs auxiliaires — être — conjugués correspondants, avec le participe « faite ». C'est plutôt la confrontation entre le singulier, l'unique et le collectif, le groupement pluriel des voix, qui est mis en évidence ici. Ces constructions syntaxiques font de la phrase le lieu même du dévoilement et de la tension des différentes parties du Soi.

En ce qui concerne les différents statuts dont peuvent relever les voix, quelques mentions permettent de leur donner une singularité ou un statut spécifique : « non tu es faible, peut-être que de nous toutes je suis la plus faible, oui et alors » (p. 35-36). Alors qu'une voix affirme « tu es faible », le « je » narrant reprend alors le dessus et instaure le doute avec le modalisateur « peut-être », en postulant sa faiblesse avec un superlatif, le « je » se particularise et fait mine

---

<sup>12</sup> « Ce qui différencie “ je ” du “ tu ”, c'est d'abord le fait d'être, dans le cas de “ je ”, *intérieure* à l'énoncé et extérieure à “ tu ” [...] On pourra donc définir le “ tu ” comme *la personne non-subjective*, en face de la *personne subjective* que “ je ” représente [...] » Émile Benveniste, « Structure des relations de personne dans le verbe » dans *Problèmes de linguistique générale*, I, op. cit., p. 232.

de l'accepter en postulant « oui et alors » afin d'anticiper toute réaction. Le « nous » assure la jonction entre « je » et « tu ». Alors qu'avec cet exemple : « Vide, tu es je suis vide » (p.8), la juxtaposition sans virgule « tu es » / « je suis » instaure une relation d'égalité et de symétrie, voire de similitude. On a bien la reconnaissance de deux voix, mais qui coïncident et se confondent totalement. Les deux pronoms et leur verbe conjugués se rejoignent dans l'attribut du sujet « vide ». Cette convergence n'a lieu que dans un énoncé, bien que double, qui indique un fait : l'état mental partagé, commun qu'est la vacuité. Loin d'être seulement une prolifération d'instances dans l'énonciation, les voix suivent ainsi leur mouvement propre et génèrent de multiples interactions.

## **1.2 Lutte pour la parole, lutte pour faire silence : dialogisme conflictuel entre « je », « tu », « vous », « nous »**

La fragmentation ne se manifeste pas uniquement à travers la perturbation énonciative, mais également par certaines formules explicites de la narratrice-personnage. On trouve par exemple : « une conscience fragmentée », « je suis beaucoup » (p. 9), l'analogie : « On a fait un colloque, 74 intervenants. » (p. 10), le souhait d'Adèle : « N'être plus qu'une en moi. » (p. 11), « un moi subdivisé » (p. 16), « les voix avaient poussé, il y en avait partout. » (p. 26), « je suis nombreuse » (p. 35), « avec mes Moi » (p. 39), « dernières voix réfractaires », « des voix éparpillées en miettes » (p. 45). La multiplication de l'instance énonciative vue précédemment par le biais des pronoms personnels apparaît ainsi thématisée dans le discours même de la narratrice-personnage. Cela a pour effet d'engendrer des prises de parole directement insérées dans le discours de la narratrice au « je », à la fois sur le mode de l'intrusion, du conflit et plus rarement de l'assentiment général.

L'interaction verbale constitue en cela un discours d'ordre dialogal, mais également interdiscursif et autodialogique (voire *interlocutif*)<sup>13</sup> dans le sens où les voix surgissent, s'invectivent et réagissent à ce qui a été dit, tout en émanant a priori, d'une même unité

---

<sup>13</sup> Voir Jacques Bres, « 3. Savoir de quoi on parle : dialogue, dialogal, dialogique ; dialogisme, polyphonie... », dans Jacques Bres *et al.*, *Dialogisme et polyphonie*, De Boeck Supérieur « Champs linguistiques », 2005, p. 52-53.



énonciative : la narratrice-personnage Adèle Trousseau. L'intrusion peut se faire de différentes manières. Par exemple, dans cet extrait d'un paragraphe au début du texte :

« Aucune interaction avec l'extérieur avant que oui mais non cela a été dit néanmoins je vous ferais remarquer non mais ça va pas bien sûr que si mais enfin souvenez-vous la dernière fois que excusez-moi on lui répond quoi au concierge. » (p. 9-10)

D'un point de vue de la forme, ce passage se constitue d'une seule phrase qui se passe de toute ponctuation, mis à part le point final. Des ruptures sont opérées dans la syntaxe même : après chaque pronom relatif « que » qu'aucune subordonnée ne vient compléter, il y a plutôt une nouvelle proposition qui contredit la précédente. Il en va de même avec l'adverbe « non » qui en réfutant ce qui a été dit avant, permet d'être identifié par le lecteur comme une autre prise de parole. En ne mettant aucune virgule, les coupures sont plus frappantes, car aucune pause n'est prévue par la ponctuation, le rythme devient saccadé par la discordance des paroles juxtaposées. On peut noter les groupes énonciatifs suivants qui correspondent chacun à une intervention : « Aucune interaction avec l'extérieur avant que », « oui mais non cela a été dit », « néanmoins je vous ferais remarquer », « non mais ça va pas », « bien sûr que si mais enfin souvenez-vous la dernière fois que », « excusez-moi on lui répond quoi au concierge ». Ce découpage n'est pas le seul possible. En effet, il n'y a que la lecture et l'interprétation du lecteur qui sont à même de séparer ou de regrouper les syntagmes pour discriminer les différentes voix. On repère la mention du « je » qui porte le récit, puis des tournures impersonnelles (« ça va pas ») ou des affirmations relevant du langage oral (« bien sûr que si ») qui s'oppose à l'assertion du je ou appuie une réfutation. On trouve également deux verbes à l'impératif « souvenez-vous » et « excusez-moi » qui visent à refusionner les voix ensemble et à les faire taire dans un même mouvement. Enfin, le « on » semble avoir une valeur de « nous » qui inclut et regroupe toutes les paroles sous une même entité qui devra s'adresser au psychiatre. Cette phrase se compose de plusieurs discours directs libres qui se heurtent et se reprennent tandis que le lecteur ne peut saisir de manière complètement certaine et arrêtée les différents discours.

D'autres fois, il s'agit pour la voix que l'on appellera principale — celle du « je » — de s'affirmer et de faire taire toutes les autres.

« Tu ne maîtrises rien, même pas ton propre Moi. Des éclats sur un sol indéfini, mouvant. Toute forme de contrôle, promise à t'échapper. Tu ignores du pouvoir jusqu'au nombre de syllabes et la définition. Laide, vide pesante mais taisez-vous. C'est moi, moi toute

seule qui pense qui commande. D'un bloc, cette fois d'un bloc. Si l'échec me façonne c'est de vous écouter. Vous geignez. Oui. Tu geins. » (p. 15).

On comprend qu'avec le pronom « tu », commençait les récriminations contre la voix principale, mise en échec. Lorsque l'on arrive à la conjonction « mais » suivi de l'impératif « taisez-vous », elle rétablit sa parole tout en considérant les autres voix dans une collectivité indéterminée — usage de la deuxième personne du pluriel. Cela est confirmé par la phrase suivante où « moi » est répété deux fois après introduction par un présentatif : il faut faire de l'ordre et reprendre le contrôle, faire cohésion afin d'assurer la souveraineté du Soi. La voix principale retourne les accusations « Si l'échec me façonne c'est de vous écouter » : il y a comme une circularité, un cercle vicieux dans la communication qui s'instaure entre « je », « tu » et « vous ». L'échange se donne à voir, comme dans l'extrait précédemment, à l'aune du conflit, de la récrimination et de la culpabilité qui sont précisément les éléments qui empêchent la narratrice de pouvoir vivre et exister normalement. Cette manière de faire jaillir d'autres instances énonciatives au sein du monologue avec une prédominance d'oralité, l'absence de ponctuation qui favorise le surgissement et le recours au style direct libre, permet de créer un dialogue intérieur en plein éclatement où la haine de(s) Soi(s) est centrale.

Néanmoins, on observe que les différentes voix parviennent parfois à former une communauté — plus ou moins — soudée : « On est toutes très déçues. » (p. 15). « On » regroupe à la fois la locutrice principale et les autres voix, même si ses référents restent flous (on ne sait pas combien il y a de voix). Il marque une affirmation générale posée là aussi comme une opinion partagée par toutes. D'autres fois, ce sont les autres Sois qui forment un groupe qui se retourne contre le « je » : « En vérité, on te le dit : l'extérieur ne veut pas de toi » (p. 10), « on en a marre à l'intérieur, marre tu comprends » (p. 24). Le pronom « on » apparaît comme un « nous » exclusif<sup>14</sup> (autre je + autre je + autre je...) : le « je » principal perd la parole et est transmué en co-énonciateur par interversion des rôles, il prend donc la place du « tu ».

---

<sup>14</sup> Exclusif car il exclut le locuteur, voir : Émile Benveniste, « Structure des relations de personne dans le verbe », *Problèmes de linguistique générale*, op. cit., p. 225 et suiv., particulièrement p. 233-235.

Les rapports et interactions entre les instances énonciatives portées par les pronoms sont souvent ambigus et complexes. Leur statut peut varier très vite en fonction de la prise de parole et du contexte : ces changements donnent toute leur intensité et leur rythme au texte.

### **1.3 Le « nous » et le « on » : communauté des suicidés dans laquelle s'inscrit la narratrice**

On a vu précédemment le pronom « on » être utilisé en tant que pronom personnel et qui faisait référence aux voix imbriquées dans la narration par le biais de leur intrusion dans le discours de la narratrice. Pourtant, on trouve un autre « on » tout aussi récurrent, mais qui n'en a pas moins un statut différent. Ce pronom est, dans ce cas qui nous intéresse, parfois interchangeable avec la première personne du pluriel « nous », tout aussi distinct des précédentes utilisations citées.

La narratrice-personnage, si elle s'oppose violemment au monde extérieur qui ne reconnaît pas son mal et veut la forcer à vivre, s'identifie néanmoins dans la communauté de ceux qui passent à l'acte et donc, leur dénominateur commun est la tentative de suicide. Dès la page 13, la portée factuelle du suicide en France est mise en avant : « [...] 180 000 personnes par an tentent de se suicider [...] », et de même à la toute fin : « Il est dit un suicide toutes les 50 minutes [...] » (p. 46). La fiction s'enracine ainsi dans un contexte économique, social et médical précis, celui de la France des années 2000. Elle évoque ce à quoi l'on ne pense pas lorsque qu'un suicidant se rate : « À chaque fois que j'explique aux gens qu'on doit payer quand on se loupe, ils lèvent les yeux au ciel, hululent on est en France et on a la Sécu. » (p. 13). Les deux premiers « on » font référence au groupe de ceux qui se suicident — y compris la narratrice —, tandis que les deux derniers ont une tournure plus impersonnelle et indéfinie : à la fois de l'ordre de la vérité générale et désignant en même temps quiconque, n'importe qui vivant en France. S'il n'y a, a priori, pas opposition entre les deux types de pronoms « on », ils révèlent au sein même de l'énonciation, deux formes de réalités différentes entre celle subie par les suicidants et celle, plus diffuse et moins précise, régie par la loi et le droit commun et dont seraient fatalement exclus ceux qui choisissent le suicide.

C'est grâce à ce cadre que l'on comprend la formule nihiliste qu'Adèle souhaite adresser à sa mère : « Maman, nous sommes la solution à la crise du logement. » (p. 40). Le pronom « nous » se rapporte ici, manifestement, à l'ensemble de ceux qui ont tenté de mettre fin à leurs jours et dont fait partie la narratrice et ses voix sous le schéma du nous exclusif : « je » + « il » + (+ « il » ...) <sup>15</sup>. Le « nous » est dit exclusif, car s'il réunit la narratrice et ceux qui se suicident, il exclut a priori, le locuteur qui est le lecteur de cette affirmation. Par cet énoncé, le suicide semble porté plus ou moins ironiquement comme solution tragique à un problème social et économique et affirme l'inclusion de la communauté des suicidants dans la société, en tant qu'ils peuvent lui être utiles. En effet, la volonté de la narratrice-personnage de s'opposer à l'exclusion dont elle est victime passe aussi par l'intégration dans une collectivité d'exclus qu'il s'agit de valoriser, envers et contre tout. Elle se doit d'opposer à la culpabilité qui pèse sur les suicidants, une cohésion solidaire entre eux et contre ceux voués à la vie. Les phrases : « Nous, les thanatopathes. Tous ceux qui comme moi souffrent de la maladie de la mort » (p. 38). La première personne du pluriel confond ici aussi la narratrice-personnage et cette communauté. Si l'on parle de suicidés, le terme suicidant (qu'elle n'utilise pas, mais qui est orthographiquement correct) n'est jamais utilisé dans la narration, elle substitue un terme qui les rend visibles et leur donne une pleine existence, malgré l'effacement produit par la mort et le rejet que la société suscite à leur égard. Cette idée radicale sur l'utilité du suicide est d'ailleurs explorée dans les explications sur la Thanatopathie, données par la narratrice et par les scénarios qui en découlent.

## 1.4 La Thanatopathie : autre en soi et identification

Le néologisme issu du grec ancien : Thanatopathie » est défini ainsi : « Thanatos, c'est la mort, pathos, ce dont on souffre » (p. 21), que la narratrice appelle aussi « maladie de la mort » (premières occurrences p. 20). La narratrice-personnage pose elle-même son diagnostic, son point de vue est interne et subjectif : il s'oppose à la connaissance scientifique et censée objective des médecins : « Les médecins, eux, ils disent que ça n'existe pas. Que c'est un trouble lié à des pathologies qui peuvent être diverses, dépression ou mélancolie. Moi je dis que ça

---

<sup>15</sup> Dominique Maingueneau, « La situation d'énonciation », *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*, Armand Colin, Paris, 2015, p. 67.

existe, la maladie de la mort » (p. 21). Cette maladie de la mort n'est pas présentée comme une simple explication au mal dont souffre la narratrice, ou comme un vulgaire moyen de se soustraire au pouvoir médical, il faut plutôt y voir une vision du monde ou encore un paradigme qui définit un nouveau régime de réalité. La thanatopathie est à la fois cause, moyen et fin qui colore l'identité, la personnalité de la narratrice. Sa vie a basculé tout entière du côté de la mort et de la souffrance au point d'incarner l'antithèse d'être vivant : « La vie n'est pas censée faire mal au point qu'on doive la refuser. » (p. 21). Petit à petit, elle constitue bientôt le thème voire le sujet principal de la narration qui permet d'identifier, de faire ressentir au lecteur cet état d'être : « La thanatopathie, une expérience totale, ce qu'on peut éprouver de haut en bas, dedans, l'absorption par le néant, un corps et une pensée tout en échos fractals. Avec un coton plein de pus à la place du cœur. » (p. 23). L'identification n'est pas seulement celle de la seule narratrice, elle fait converger toutes les voix vers une unique définition, un unique mode d'existence : « Je ne succombe pas à la douleur. Je suis la douleur. Vous entendez ? Nous sommes la douleur, ne niez pas. » (p. 36). On voit bien ici le basculement de l'énonciation vers le discours et de quelle manière le « je » (narratif et locuteur) se mue en « nous » grâce au référent commun que constitue la douleur, cette dernière se rapportant par métonymie à la thanatopathie.

De plus, la Thanatopathie se met à peupler les scénarios qu'échafaude la narratrice, mais pas seulement en tant qu'élément de contexte ou de cause, mais aussi comme un personnage agissant. Convoquée comme malédiction<sup>16</sup> et ayant un pouvoir de contamination élevée, sa nature semble à mi-chemin entre la pensée magique — par définition inexplicable et échappant à toute rationalisation — et un virus<sup>17</sup> capable d'infecter à plus grande échelle — et donc du côté de la science objective — : de Grégoire, son ex petit-ami, à la terre entière. Cette maladie paradoxale est subie par la narratrice tout en lui conférant l'unique pouvoir d'action dont elle dispose sur le monde : « N'empêche que parfois je les tue. En leur refiletant la thanatopathie » (p.27) et « Je ne crois plus en rien, si ce n'est au pouvoir de ma propre maladie » (p. 29). Même si elle est appréhendée de l'extérieur à la fois comme cause et comme référent, la thanatopathie peut être perçue comme personnage à part entière si l'on considère l'ampleur de son emprise

---

<sup>16</sup> « La thanatopathie, en fait, c'est un malédiction », *EMMS*, p. 26.

<sup>17</sup> *Op. cit.*, p. 26-27.

sur la narration qu'elle fait advenir : les tentatives d'auto-diagnostic (p.20-23), les questions-réponses pour la cerner (p. 24-26), la tentative de définition (p. 26)... La contamination de Grégoire (p. 27-28) est bien le fait de la narratrice-personnage, mais cela ne lui est possible que parce qu'elle porte en elle la maladie de la mort. Cette maladie, plus qu'un paradoxe, se pose en aporie, elle supprime le désir de vivre et ôte tout mouvement vers la vie, elle prive de force, de moyen et d'espoir. C'est arrivé à ce point critique que la narratrice a tenté de se tuer dans une temporalité antérieure au début du texte. Pourtant, les actions que la narratrice a accomplies, ou voudrait accomplir, et les discours produits, sont permis par la thanatopathie qui lui rend possible, malgré tout, d'influencer et d'agir hors d'elle-même. Parfois, l'action est projetée par le biais du fantasme :

« Je pourrais très bien faire autrement. Transmettre la thanatopathie à toute une population. Une ville. Un pays. L'Occident. Dire au capitalisme : vois, tu es autophage, mais dis seulement une parole et je serai guérie » (p. 30-31).

À défaut de pouvoir réaliser effectivement ce scénario, la narratrice, à l'aune de la thanatopathie, crée un récit pour le lecteur et produit un germe de discours à l'attention du psychiatre. La maladie de la mort se meut entre les contraires : intérieur et extérieur, soi et les autres, apathie et énergie, et devient une cause active et politique à laquelle s'identifie la narratrice-personnage tout en ralliant l'ensemble de ses Sois.

L'hétérogénéité énonciative à l'œuvre dans *Éden Matin Midi* et *Soir* fait émerger une polyphonie ancrée dans une narration perturbée par l'intrusion de discours relevant de plusieurs voix internes. Il ne s'agit pas simplement de différencier une narration interne et un discours relevant d'un même narrateur-personnage, mais bien de considérer l'éclatement du locuteur en plusieurs voix, ce qui génère un rapport *dialogal*<sup>18</sup> au sens le plus concret du terme. Par ailleurs, Adèle n'est pas complètement coupée du monde extérieur puisqu'elle s'identifie à une communauté de suicidants qui dépasse le strict cadre de la fiction. La thanatopathie, quant à elle, apparaît comme un principe moteur des discours du Soi et de la narration, elle semble en

---

<sup>18</sup> « [...] quelque chose comme l'enchaînement des discours d'un nombre indéterminé d'interlocuteurs qui se répondent en quelque façon [...] » Frédéric François, « Avant-propos. Le "dialogisme" ? ou plutôt « quelques figures du dialogue, leurs communautés et leurs différences, un point de vue » », *Ela. Études de linguistique appliquée*, septembre 2014, p. 17.

effet, servir de point d'expansion pour la narratrice-personnage et de point de convergence pour les multiples voix.

## 2 Les voix autres

### 2.1 Polyphonies extérieures : présence, contamination, responsabilité

En plus de présenter une polyphonie interne qui donne à voir une psyché en pleine fragmentation, ce texte insère également un réseau de voix extérieures qui sont mises en scène par la narratrice. Cela constitue une polyphonie externe. À ses différentes voix correspondent des régimes de discours divers qui s'opposent, font consensus, se réfutent ou s'approuvent les uns et les autres alors que les premières n'apparaissent que prises dans le flot de pensées d'Adèle. Cette confrontation des voix, par le biais de dialogues simulés, de scénarios fantasmés, d'argumentaires, de posologies médicamenteuses plus ou moins réalistes vont permettre de tracer des rapports *dialogiques* qu'on pourrait définir comme : « quelque chose de plus difficile à cerner comme l'hétérogénéité des voix dans un discours fût-il prononcé par une seule personne ou encore par la communauté-hétérogénéité des différents récepteurs d'un même discours »<sup>19</sup>. L'hétérogénéité des voix provient de leurs différents statuts et rôles au sein de l'énonciation et de la narration. Certaines vont prendre la forme d'autorités adjuvantes<sup>20</sup> : les statistiques et faits objectifs concernant le suicide et les suicidants (traités déjà dans la partie 1.3) dictionnaires, étymologie et posologies (qu'on verra plus précisément dans la 2.3). Du côté des opposants, il y a la voix du psychiatre, lui aussi jamais présent, mais contre lequel la narratrice va échafauder son argumentaire pour le convaincre de la faire sortir et lui démontrer qu'il a tort (voir 2.2). D'autres enfin tiennent un statut plus ambivalent : Grégoire l'ex-petit ami, la mère et la sœur.

Si la narratrice est placée sous le signe funeste de la thanatopathie, de la mort et de la malédiction, Grégoire peut être perçu comme son alter ego inversé : « Et puis il était trop solaire, à un point qui relevait de la vaccination. » (p. 27). Cette première mention de l'ex-petit ami apparaît enchâssée dans l'argumentaire qu'elle destine au psychiatre. Après l'explication de ce

---

<sup>19</sup> Ibid.

<sup>20</sup> Pour reprendre ce terme consacré du schéma actanciel de Greimas (Algirdas Julien GREIMAS, *Sémantique structurale*, Paris, P.U.F., (1986) [1966] 262 p. 174-185 et 192-212), même s'il s'agit ici d'une aide qui vise à donner une base argumentaire à une identité et à une existence en état limite.



qu'est la thanatopathie — à la fois pour les deux locuteurs-narrataires que sont le psychiatre et le lecteur —, il est temps pour la narratrice-personnage d'évoquer son pouvoir de mort grâce à la contamination de sa maladie sur un être humain. Pourtant, Grégoire n'est pas un cas isolé dans ce qu'on devine la chaîne de relations et de ruptures « Grégoire c'est tellement la même chose que d'habitude, à ses singularités près » (p.28). S'il est nommé c'est bien par sa singularité : son état solaire et parce qu'« il n'est pas resté assez longtemps pour contracter le virus » (p. 27). Cela l'a littéralement immunisé à la thanatopathie, qu'il s'agisse d'une maladie ou d'une malédiction. Il n'en a pas été de même avec les autres, il fait figure d'exception : « Tout corps plongé dans le mien subit une pression fatale. Morsure, serment de vouivre, lente agonie, puis suppression. Les seuls qui en réchappent sont ceux qui m'ont quitté. » (p. 27). La seule chose que l'on sait de lui c'est qu'il est stérile, par la faute — encore une fois réelle ou fantasmée — de la narratrice-personnage suite à une erreur de dosage quand elle a voulu lui lancer un sort. La stérilité s'apparente à un effet secondaire au contact d'Adèle, malgré sa résistance à la mort. Par métonymie, Grégoire est la vie elle-même, qui, dans sa chaleur et son épanouissement, est obscurcie et corrompue par la présence néfaste d'une porteuse de la thanatopathie. D'ailleurs, il y a une seule phrase au discours direct : « [...] ton noir me fait froid » (p. 27). Ensemble, ils rejouent les opposés complémentaires qui s'affrontent même si la narratrice a le dessus puisqu'elle a altéré la fécondité de Grégoire, le faisant plonger un peu plus vers la mort, tandis que lui n'a eu aucun effet sur elle.

Les voix de la mère et de la sœur ont une proximité beaucoup plus grande avec celle(s) d'Adèle, ce qui les porte à se constituer en véritables discours malgré une absence récurrente. La narratrice-personnage imagine la réaction de ses parents et de sa sœur une fois le suicide accompli. Elle façonne à travers la narration des adresses directes à sa mère en un discours décousu : « Le vide, maman le vide, respirer : une tâche monotone et répétitive. Même toi, tu n'y peux rien. » (p. 39), « Maman nous sommes la solution à la crise du logement » (p. 40), « Je renonce maman, je renonce. » (p. 40). Il y a alternance de « tu » et de « elle », signes que l'énonciation et le discours s'alternent, s'interpénètrent. La mère passe alors de non-personne à locuteur à qui est destinée la parole de sa fille :

« Maman, fais-moi plaisir. Écoute cette parole et tu seras sauvée.

Je dis : maman tu dois m'oublier. » (p. 41)

On trouve également des marques d'oralité dans le grand paragraphe de la p. 43 : « dis », « aller », « tu sais ». Une fois, la narratrice indique au discours direct libre : « Moi aussi, elle va me regarder en se disant elle souffre, c'est ma fille et elle souffre, est-ce qu'elle saura conclure : il vaudrait mieux qu'elle dorme ? » (p. 40). Derrière ce dialogue simulé, à l'instar de ceux que l'on crée dans sa tête pour pouvoir les redire à la personne à qui ils sont destinés, se cache une dernière tentative d'explication aux proches et qui joue le même rôle qu'une lettre de suicide. C'est un moyen de régler ses derniers comptes avec les vivants et d'essayer d'expurger la culpabilité que ne manquera pas de ressentir la mère et que ressent déjà la fille. La narratrice évoque ainsi un souvenir d'enfance où, à six ans, elle a ingéré des baies empoisonnées pour mourir, souvenir qui plongera sa mère dans le désespoir, cette dernière ressassant ce qu'elle aurait pu faire pour empêcher le suicide de sa fille. Adèle l'évoque en ces termes : « Culpabiliser. Se dire que quand j'avais six ans, elle aurait dû me faire consulter au lieu de me foutre une torgnole, rapport aux baies rouges. » (p. 38) Il convient de noter que le père est mentionné : « mon père » dans le syntagme « maman papa » (p. 38) où il est pris dans une totalité féminine entre la mère et la sœur ou bien complètement confondu dans le couple parental.

À propos de Capucine, sa sœur, le ton n'est pas le même, la sœur sait qu'il n'y a rien à faire pour elle : « La fatigue de ma sœur, qui pense qu'on en finisse, qui me voit comme une cancéreuse volontaire, qui n'aspire qu'à une chose, enfin me débrancher » (p. 37). Ici, on relève également cette intrication du récit et du discours direct libre inséré au sein d'une même phrase. Elle dispense aussi ses conseils comme on donne des ordres, sur le ton de l'absolue nécessité : « Ma sœur me dit toujours : maintenant il faut lutter. Lutter contre la mort et s'inscrire dans la vie. Parce qu'on a pas le choix, c'est ça qu'elle me répète. » (p. 21). La voix de Capucine est plus discrète et moins récurrente, mais elle agit en contrepoint avec la réaction intense de la mère déchirée par la douleur. Au contraire, pour la narratrice il ne fait aucun doute en ce qui concerne la réaction de sa sœur « [...] elle, elle ne craint rien. Elle sait que je ne suis pas digne d'être pleurée » (p. 38). Il semble que leur lien affectif ne soit pas très fort malgré le lien de sang qui les unit.

Ces voix déployées au sein d'un discours issu d'une unique voix, celle de la narratrice-personnage, se donnent à entendre parfois au style direct libre. Pourtant, leur singularité émerge parce que la narratrice-personnage cherche à leur faire entendre et comprendre son sort de suicidée en devenir.

## **2.2 Voix objectives auxquelles s'oppose(ent) le(s) Soi(s)**

On a vu que la narration se présente sous la forme d'un monologue intérieur où le flux de pensée permet de passer d'un sujet à un autre tout en autorisant une plus grande liberté formelle. Néanmoins, cette prédominance de la subjectivité est à la fois mise en relief et contrebalancée par la présence d'autres voix qui s'opposent au(x) Soi(s).

La voix du psychiatre est peut-être celle qui suit sur la plus grande étendue de récit, la voix de la narratrice-personnage. Le psychiatre est mentionné très tôt, dès la page 11 : « C'est ça que je vais lui expliquer au psychiatre » jusqu'à la page 45 (pour 46 au total) : « Quand le psychiatre viendra, il sera, il est trop tard ». Plus qu'une voix, il est un personnage qui menace sans cesse de faire irruption dans l'espace mental ou physique de la narratrice, voire d'intervenir directement dans le récit par son propre discours. Cela n'arrive pourtant à aucun moment. Adèle anticipera tout au long du texte : ses faits et gestes (« Il ne devrait plus tarder, la blouse suit le réveil, c'est dans le protocole » p. 11), la posologie qu'il lui donnera (« Il me prescrira des gouttes jaunes, un antipsychotique lilas et une kyrielle de comprimés de forme oblongue, d'un blanc de talc » p. 11), ses objections face à ses arguments (« [...] il me dira ça, le psychiatre, comme tous les autres avant, votre corps est vivant, vous êtes là et vivante, si vivante, bien vivante » p. 34), ses erreurs (« [...] lui aussi va se tromper » p. 23). Cette quasi-omniscience qui s'applique à l'endroit du psychiatre doit nous faire distinguer une cause et une conséquence non négligeable. D'une part, la cause de cette connaissance provient du fait qu'Adèle a fait de nombreuses tentatives de suicide, elle sait donc comment réagissent les médecins. D'autre part, la conséquence à cela est que la voix du psychiatre donnée ici correspond à une généralité de comportements, vision des choses, etc., ce qui en fait un personnage type qui par métonymie représente le système médical dans son ensemble et affirme les valeurs et les intérêts de la profession, en particulier celle tournée vers les maladies psychiatriques. Je pense qu'il est

important de le rappeler afin de mieux cerner les rapports que la narratrice-personnage entretient avec cette voix.

Pour la narratrice, anticiper l'interaction avec le psychiatre constitue un intérêt majeur tout en permettant de déployer son flux de conscience qui fera comprendre au lecteur son état mental. Dès le début, leur relation est un acte de la parole, il faut dire (« Il faut que je lui dise » p. 18, « Je vais lui dire ça » p. 19, « C'est ça que je dois lui dire » p. 19), contredire (« Moi je dis que ça existe, la maladie de la mort » p. 21), expliquer (« C'est ça que je vais lui expliquer, au psychiatre » p. 11) et nommer (« Ne pas nommer, c'est nier. » p. 21). Pour la narratrice, cette lutte est de taille puisqu'elle cherche à réfuter des diagnostics médicaux préétablis (schizophrénie, psychose, tendances suicidaires) pour les remplacer par sa propre conception de son mal (la thanatopathie<sup>21</sup>) et ainsi faire comprendre que la vie n'est pas une option pour elle et que rien ne peut la guérir : « Mon sang est corrompu, et depuis ma naissance » (p. 19), « C'est mon âme tout entière qui n'est que déformation. Il me manque quelque chose, quelque chose comme l'espoir, l'envie et le besoin » (p. 21).

Cette subjectivité affirmée, même si elle se conjugue au pluriel, se révèle en opposition à l'objectivité froide et tournée vers la rationalité que se donne le discours médical, discours relayé et mis en exergue par la voix du psychiatre. On l'a vu plus haut, elle contre son diagnostic (« À en croire vos confrères, je serais psychotique à tendance suicidaire » p.16) et met à mal la possibilité médicale du soin : « Pourtant il va vouloir, le psychiatre. Ils veulent tous me soigner. Comme si la maladie de la mort, on pouvait en guérir » (p. 19). Elle démontre par son propre cas, la totale impuissance du corps médical. Cette lutte pour définir la réalité et donner de la crédibilité à l'expérience particulière — celle du patient — explique le recours à la métaphore de la malédiction. Cette dernière penche tout à fait du côté de l'irrationnel, de la magie et de ce qui, par définition s'oppose à la science et à l'objectivité. On trouve une charge corrosive contre le corps médical : « Je ne sais pas si c'est une bonne idée de lui parler de la sorcellerie, au psychiatre. Les membres de l'Ordre des Médecins ont remplacé, je le sais, les chasseurs d'autrefois. Il n'y a plus de bûcher mais une posologie pour qu'on ne croie plus en rien » (p. 29).

---

<sup>21</sup> Voir partie 1.4.

La question de la posologie est également déterminante : utilisée pour soigner en prescrivant le bon dosage de médicaments, elle est vue ici comme un moyen d'enlever toute croyance et de faire perdre l'espoir. Juste avant, Adèle nous apprend qu'elle est défoncée au Valium (on pense alors à l'effet camisole chimique des médicaments) : « [...] je gisais dans mon lit complètement défoncée au Valium » p. 28. On sait également que c'est grâce à une overdose médicamenteuse qu'elle a pu faire sa tentative de suicide : « Je calcule parfaitement mon coup, le bon dosage de somnifères avec ce qu'il faut de benzodiazépine » (p. 17).

Malgré ces critiques, la narratrice-personnage n'hésite pas à vouloir contrer l'argumentaire du psychiatre sur son propre terrain. Ainsi, elle propose l'idée d'une expérience scientifique qui vise à inoculer la thanatopathie devant le psychiatre : « Peut-être qu'il me faudrait un cobaye. La thanatopathie, la transmettre à quelqu'un devant le psychiatre pour témoin. Secrètement, l'Ordre des Médecins vénère Saint Thomas ». (p. 29). Elle se ravise néanmoins pour raison éthique et en profite pour rappeler qu'elle sait faire preuve d'empathie (« Il verra à quel point je fais preuve d'empathie » p. 30) et ne peut donc pas être confondue avec un psychotique qui, lui, en est dépourvu. La narratrice ne réfute donc pas totalement toute position scientifique, à moins qu'elle ne s'en serve uniquement à des fins d'argumentation. Puisque l'enjeu, on l'a vu plus haut, consiste par le biais du récit et du discours, à contrer tout opposant au Soi et à affirmer la puissance du mal qui la ronge.

### **2.3 Dialogisme : performativité et pensée magique entre voix intérieures et extérieures**

Les voix extérieures, en particulier celle du psychiatre, se taillent une place de choix dans la narration-énonciation. Après avoir tenté de définir leur statut, leur motivation et leur intérêt pour la narratrice de les faire apparaître ainsi que la propre voix d'Adèle, je vais maintenant étudier plus précisément de quelle manière se noue un réseau dense d'interactions comprises entre dialog/al/isme<sup>22</sup> et performativité.

---

<sup>22</sup> Pour une meilleure différenciation entre dialogue, dialogal, dialogique et dialogisme voir : Jacques Bres, « 3. Savoir de quoi on parle : dialogue, dialogal, dialogique ; dialogisme, polyphonie... », *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*. op.cit., p. 47-61.

Bien souvent, la fonction du dialogue projeté par l'esprit de la narratrice-personnage sert à influencer sur autrui (lui faire comprendre, le rallier à ses arguments) que cela concerne le discours du « je » ou celui des voix des autres (« il », « elle », « ils ») qui veulent faire entendre raison à la narratrice. De nombreux extraits exposent cette lutte de pouvoir, par le biais de la parole sur le réel, par exemple ici :

« Il ne le verra pas le psychiatre. Il dira que ce n'est qu'une hallucination, comme si mon propre corps, je ne le connaissais pas, je ne ressentais pas, je le réinventais. Putride et mortifère, alors qu'il est vivant, il me dira ça le psychiatre, comme tous les autres avant, votre corps est vivant, vous êtes là et vivante, si vivante, bien vivante. L'infirmière chuchotera, m'apportant mes cachets, vous êtes jeune et jolie il ne faut pas vouloir mourir. Vouloir mourir. Vouloir. Mais putain, bande de cons, vous ne voyez pas que c'est déjà fait ? » (p. 34)

Après une courte phrase de narration, ce paragraphe devient vite le relais des différents discours du psychiatre, de l'infirmière et enfin de la narratrice-locutrice. « Il dira que » ouvre un discours indirect libre. Après « comme si mon propre corps », il y a un brouillage des voix, on ne sait pas exactement si la suite relève encore du discours du psychiatre ou bien s'il s'agit de l'opinion personnelle de la narratrice (même si tout provient d'elle, il ne faut pas l'oublier). La phrase suivante se mue en discours direct avec un verbe introducteur qui est conservé (« dira ») mais qui ne fait son apparition qu'après deux épithètes en juxtaposition et une proposition circonstancielle de cause (« alors qu'il est vivant »). La proposition « comme tous les autres avant » relève de la narration et du point de vue de la narratrice. La voix du psychiatre répète l'adjectif « vivant » cinq fois. En insistant sur cet état de fait, le psychiatre fait entendre une injonction, un ordre qui doit pousser Adèle à la vie, à transformer la vision de son corps et de son existence pour se voir comme « vivante ».

En écho, l'infirmière poursuit à son tour au discours direct (le verbe introducteur est « chuchotera ») en visant plus à persuader qu'à convaincre, c'est-à-dire en voulant jouer sur la sensibilité de la future suicidée : « [...] vous êtes jeune et jolie il ne faut pas vouloir mourir ». L'injonction est bien moins déguisée puisqu'elle s'exprime par le verbe « falloir », verbe d'obligation par excellence, mais il introduit en plus, le verbe de volonté : « vouloir ». L'infirmière se heurte à un état de fait qu'il est impossible pour elle de comprendre ou d'entrevoir. Son ton infantilisant et condescendant marque à la fois son incompréhension et sa désapprobation à l'égard de la narratrice-locutrice qui veut mourir. Elle tente toutefois de lui

faire changer d'avis par le biais de l'émotion en insistant son apparence : « jeune et jolie », comme si cela suffisait à rendre la vie plus facile à supporter, ou souhaitable en niant complètement le mal-être interne et intériorisé qui ronge Adèle. Ces deux adjectifs font écho à « putride et mortifère » qui renvoient à la perception de son propre corps, l'incompatibilité est ici flagrante et inconciliable entre un régime de réalité marqué par la vie et l'autre par la mort. Par ailleurs, le présent utilisé est tourné en ridicule par la narratrice-personnage puisqu'elle indique « vous ne voyez pas que c'est déjà fait ? ». Sa réaction est virulente face à une voix qui n'a aucune idée de ce qu'elle vit et qui ne cherche en aucune façon à considérer son point de vue, sa maladie, sa souffrance. Le pronom « vous » et le syntagme « bande de cons » ont pour référent l'infirmière et le psychiatre, il s'agit d'une adresse directe au présent et sous forme de question, qui clôt définitivement le débat.

Ces interactions, souvent virulentes et en lutte constante, vont de pair avec une énonciation performative<sup>23</sup> théorisée par J. L. Austin : « dans l'esprit d'Austin, la performativité est plutôt un type d'effets parmi ceux qui définissent les différents actes de parole (et plus spécifiquement encore, parmi les différents actes illocutoires<sup>24</sup>) : les énoncés performatifs sont des actes de parole qui ont un effet spécifique, celui de réaliser l'acte même auquel l'énoncé utilisé pour le faire se réfère — c'est-à-dire celui de réaliser ce dont il parle (comme par une sorte de magie). »<sup>25</sup> Le destinataire, par l'acte de langage fait voir une intention qui constitue le sens de l'énoncé. Les exemples sont nombreux dans *Éden Matin Midi et Soir* même s'ils ont tendance à produire un effet sur la narratrice-personnage en tant que destinataire(s) de son propre message. Par exemple, la citation : « Hier soir, j'ai voté la mort » (p.7) n'est pas une simple

---

<sup>23</sup> Voir : *Quand dire c'est faire*, J. L. Austin, Paris, Seuil, coll. Essais, 1991 [1962] et Dominique Maingueneau, « La perspective pragmatique », *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*, op. cit., 2015, p. 19-22.

<sup>24</sup> « [...] l'activité illocutoire [est] l'ensemble des actes qui s'accomplissent, immédiatement et spécifiquement, par l'exercice de la parole (Oswald Ducrot, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972, p. 76).

<sup>25</sup> Bruno Ambroise. *Performativité et actes de parole*. Intervention à la journée d'études « Situations pragmatiques », organisée par J. Arquembourg à l'IF. 2009. [https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/430074/filename/Performativite\\_et\\_actes\\_de\\_parole.pdf](https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/430074/filename/Performativite_et_actes_de_parole.pdf)

métaphore qui vise à décrire<sup>26</sup> le choix du suicide, mais son accomplissement passé, même s'il n'a pas effectivement abouti. Des affirmations s'entérinent par leur profération et créent leur propre réalité : « Vide, tu es je suis vide » (p. 8), « En vérité, on te le dit : l'extérieur ne veut pas de toi. » (p. 10), « je renonce » qui est formulé sept fois dans le paragraphe p. 40-41, « Même toi, tu n'y peux rien » (p. 39). Les exemples sont innombrables. Les impératifs dirigés contre ses Sois ont un effet illocutoire manifeste comme « taisez-vous » (p. 19) ou bien avec le recours d'un verbe à l'infinitif : « Se concentrer très fort, se concentrer. N'être plus qu'une en moi, maîtriser la pensée. [...] » (p.11). Les dialogues simulés font également figure d'énoncés performatifs (la narratrice s'entraîne à les formuler et ils sont une projection d'un futur « vrai » dialogue) : « Bonjour. Je m'appelle Adèle Trousseau. J'ai 28 ans et juste avant que vous n'arriviez je conversais avec ma pulsion de mort. [...] » (p. 16) Ce dialogue de présentation est décliné deux autres fois à la page 32. Le but de ce dialogue est de feinter et pour feinter il faut que cela fasse « vrai » puisque l'objectif — perlocutoire<sup>27</sup> — est de convaincre le psychiatre de la laisser partir.

Consciemment, chez la narratrice-personne on observe des actes de langages qui relèvent de la pensée magique et dont résulte une performativité au sens le plus fort du terme. Le terme « pensée magique » évoqué p. 28 provient du domaine de l'anthropologie et de la psychologie (Lévy-Strauss, Mauss, Éliade, Schweder) et peut être défini ainsi : « On utilise l'expression *pensée magique* pour désigner la croyance selon laquelle certaines pensées permettraient l'accomplissement des désirs, et aussi l'empêchement d'événements problématiques ou désagréables. »<sup>28</sup> Ce terme renvoie à la fois à des pathologies psychiatriques (phobie, manie...) mais renvoie également aux incantations en sorcellerie, aux malédictions proférées oralement, bref à une forme d'irrationalité qui agit sur le monde par la pensée et la parole. Des formulations

---

<sup>26</sup> Austin, s'il avait d'abord séparé verbes « constatifs » et « performatifs, en est venu à la conclusion qu'il n'y a que des performatifs, puisque même les plus simples descriptions ont pour effet de créer une réalité nouvelle par le langage.

<sup>27</sup> « [...] c'est-à-dire provoquer des effets dans la réalité au moyen de la parole » Dominique Maingueneau, *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*, op. cit., p. 21.

<sup>28</sup> Paulo Ceccarelli et Cristina Lindenmeyer, « Les avatars de la pensée magique », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 85, no. 1, 2012, p. 41.



reprennent des sentences bibliques : « En vérité, on te le dit [...] » (p. 10), « Écoute cette parole et tu seras sauvée », « Je dis : maman, tu dois m'oublier » (p. 41), la narratrice utilise ici la parole comme un acte sacré, comme instituant de ce qui est et de ce qui sera. L'énonciation se fait aussi sur le mode de la prière et de l'incantation : « Que tout rentre dans l'ordre : je n'ai jamais existé » (p. 41), « Je suis une parenthèse sortie de tes entrailles, par ma main, je t'implore d'accepter, j'accomplis notre propre avortement » (p. 42), « Soufflez très fort sur la bougie et le vœu s'accomplit » (p. 46). On note ici les verbes performatifs « accomplir », « implorer » et le « que » du subjonctif. Ces manières de dire ont pour but d'influer directement sur les événements et la réalité en considérant que leur pouvoir d'action agit par l'acte même d'énonciation et de profération. Là aussi, le statut de ces paroles est ambivalent, oscillant entre autorité chrétienne et biblique d'un côté, et subversion païenne et sorcière de l'autre.

La performativité et la pensée magique imprègnent en profondeur l'ensemble du texte et confèrent un côté tragique et grave aux dialogues projetés ainsi qu'aux interactions entre les différents Sois.

## **2.4 Objectivité et autorité de la langue : légitimer et structurer le chaos de la conscience**

Dans *Éden Matin Midi et Soir*, le pouvoir considérable accordé à la parole par la narratrice est contigu à celui donné au mot, à la langue et à la littérature. Si les questions de suicide, de douleur psychologique et d'éclatement du Soi tendent à orienter tout discours sur les thèmes de la psychopathologie, la narratrice-personnage réaffirme tout au long du récit l'importance que recouvrent les mots et la littérature.

On peut tout d'abord noter la récurrence des définitions lexicales telles qu'on les trouve dans les entrées des dictionnaires, de mots qui revêtent une signification particulièrement forte pour la narratrice-personnage. Par exemple, le premier mot à être entièrement extrait du Petit Robert est « Faute : I. Le fait de manquer, d'être en moins. Voir Défaut, manque. Le fait de manquer à ce qu'on doit. II.1. Manquement à la règle morale, mauvaise action. Voir Attentat, crime, délit, forfait, inconduite, infraction méfait. [...] » (p. 14). D'ailleurs, la définition se poursuit en un point II. 2 et II. 3. Le retour au sens objectif consigné dans le dictionnaire apparaît comme une

balise stable dans son univers mental morcelé et en constante implosion. Cette voix autre, celle de l'autorité de la langue et de son institution est quelque chose de familier pour Adèle qui a « fait des études de Lettres Classiques » (p. 16). Parfois, l'objectivité de la langue rend possible une certaine rationalisation de son état psychique, qui ne passe pas, cette fois-ci par le jargon psychiatrique. On peut le voir dans ce dialogue intérieur :

« Ça veut dire quoi, faible, à la fin ? Vous l'employez comme une insulte, mais je l'assume parfaitement : qui manque de force, de vigueur physique ; qui a peu de résistance, de solidité, qui n'est pas en état de résister, de lutter ; qui manque de capacités ; sans force, sans valeur ; qui manque de force morale, d'énergie, de fermeté ; qui a oui je sais, moi aussi je la connais, l'étymologie, flebilis : pitoyable, digne d'être pleuré. » (p. 36).

En revenant à l'étymologie, la narratrice découvre et fait découvrir à ses Sois d'autres significations qui amènent d'autres interrogations : « Est-ce que je suis digne d'être pleurée ? » (p. 36). Cela l'amène à donner du sens à ses ressentis, aux événements et au mal qui la ronge.

La narratrice-personnage explicite le mot « anosognosie » : « Ça vient du grec. Nosos maladie, gnosis, la connaissance, A privatif. Absence de conscience de la maladie. » (p. 19). Ce recours à l'étymologie fait advenir une connaissance ancienne dans le fil du récit. Néanmoins, cet attachement à la nature et à la racine même des mots apparaît comme profondément important et personnel pour Adèle. Connaître la constitution des termes permet, à son tour de nommer et ainsi de créer de nouvelles choses, une vision et une interprétation différente du monde. De plus, ces mots mis en exergue, dont les multiples sens se déploient, sont un nouvel ordre des choses, un autre régime de réalité et de connaissance qui se place en opposition au discours médical et psychiatrique — et que la narratrice-personnage fait sien.

De même, on peut rapprocher la définition et l'étymologie de la posologie. Si certaines sont données par le psychiatre (diagnostic de psychotique, d'anognosie, posologie médicamenteuse), la narratrice-personnage sait aussi se prescrire ses remèdes maison :

« Phytothérapie : Faire mariner une poignée de pétales de lys dans de l'alcool à 90° pendant un mois. Recouvrir la lésion de cette préparation durant quinze minutes. Renouveler l'opération quatre fois par jour, jusqu'à ce que l'abcès perce. Si aucun résultat n'est visible au bout de quarante-huit heures, appeler un médecin. »

La posologie phytothérapique permet d'encadrer le réel sur un autre mode, plus personnel et singulier tout en s'offrant comme une alternative à la prescription des psychotropes par les médecins.

La narratrice-personnage utilise les mêmes ruses lorsqu'elle fait un auto-diagnostic ou qu'elle invente une nouvelle maladie qui échappe à toute preuve scientifique. Si « anosognosie » est un terme de psychiatrie utilisé par les médecins pour reconnaître les psychotiques et que la narratrice doit réfuter, elle forge elle-même le mot « Thanatopathie » qui se pose dès lors, en diagnostic personnalisé sur son état : « Diagnostic : maladie de la mort » (p. 20). Elle explique ensuite, les racines grecques : « Thanatos c'est la mort, pathos, ce dont on souffre ». S'il s'agit d'un néologisme composé avec des mots savants (« En grec pour être crédible. » p. 21), la traduction « maladie de la mort » puise dans des sources littéraires, celles de Duras : « [...] c'est un titre de Duras » (p. 20). La filiation littéraire peut s'inscrire ici en creux, que ce soit du côté de la lectrice Adèle ou de celui de l'écrivaine, Chloé Delaume.

Cette importance de nommer est vitale pour la narratrice-personnage : « Ne pas nommer c'est nier. Je n'en peux plus qu'on nie la maladie qui me mange, qui me dévore voix à voix, qui déchiquette mon Moi et me mord chaque artère. » (p. 21). Nommer, c'est donner l'existence, faire advenir à la réalité et peut-être agir sur elle, si nommer ne suffit pas à soigner, à sauver. Cette maladie de la mort représente pourtant quelque chose qui échappe toujours aux définitions, aux descriptions et au récit : « La thanatopathie, ça se ressent seulement, ça ne peut pas se décrire, pas même se raconter » (p. 23). Nommer l'innommable, voilà la narratrice confrontée à une aporie de taille qu'on pourrait rapprocher de la citation de George Bataille : « [...] l'impossible, c'est la littérature »<sup>29</sup>. Dans *Éden Matin Midi et Soir*, il s'agit bien d'approcher au plus près cet impensable du suicide et de la mort, reléguée aux confins de notre réalité de vivant, et c'est à la littérature d'aller le plus loin possible vers ces limites. Si l'on reprend la thèse de Philippe Forest<sup>30</sup> voulant que le roman se constitue par la confrontation avec l'impossible et par la déchirure avec le réel, il semble que ce texte de Chloé Delaume aille tout à fait dans cette direction, même s'il ne s'agit pas d'un roman.

Cette attention donnée à la langue, les liens intertextuels qui se nouent (Duras, la Bible) sont ce qui permet à Adèle d'avoir prise sur le monde, sur son corps et sa conscience. La langue et la

---

<sup>29</sup> Georges Bataille, 31 janvier 1962 dans *Choix de lettres*, Paris, Gallimard, Coll. Les Cahiers de la NRF, 1997, p. 582.

<sup>30</sup> Philippe Forest, *Le roman, le réel*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2007.

littérature se donnent ainsi pour mission de dévoiler, de nommer et de faire advenir, ce qui par définition, se soustrait à toute parole, à toute définition, à toute nomination. Le rapport au réel peut ainsi s'écrire selon sa propre individualité et sa propre voix contre les fictions dominantes<sup>31</sup> et majoritaires qui imposent leur seule Loi.

### 3 Un texte à recomposer

#### 3.1 Œuvre à l'image d'une conscience en morceaux

On a pu observer qu'*Éden Matin Midi et Soir* proposait différentes voix, des énonciations multiples aux statuts parfois très divers, et que ce texte s'inscrivait dans plusieurs genres littéraires et textuels. Il convient maintenant de préciser davantage en quoi ce texte peut se présenter comme « hybride » ou en état d'« hybridation » et ce que cela provoque en termes d'acte de lecture et d'interprétation. En bref, il s'agit de déterminer quels sont les effets produits sur le sens.

Dominique Maingueneau distingue les genres littéraires qui renvoient à la scène générique<sup>32</sup>, des genres de discours qui correspondent à la scène englobante<sup>33</sup>. Il définit les premiers ainsi :

« Un genre est un dispositif de communication, un ensemble de normes, variables dans le temps et l'espace, qui définissent certaines attentes de la part du récepteur [...] Ces normes portent sur les divers paramètres de l'acte de communication : une finalité, des rôles pour ses partenaires, des circonstances appropriées (un moment, un lieu), un support matériel (oral, écrit, imprimé...), un mode de circulation, un mode d'organisation textuel (plan, longueur...), un certain usage de la langue (l'auteur doit choisir dans le répertoire des variétés linguistiques : diversité des langues, des niveaux de langue, des usages, en fonction des régions ou des milieux, etc.).<sup>34</sup>

Ils sont à discerner des seconds — discursifs — et qui regroupent par définition de nombreux discours étrangers au domaine littéraire :

---

<sup>31</sup> Pour reprendre une expression de Suzanne Jacob qu'elle emploie tout au long de son essai *Bulles d'encre*, Éditions boréales, Montréal, 2001.

<sup>32</sup> Dominique Maingueneau, *Manuel de linguistique pour le texte littéraire*, op. cit., p. 15.

<sup>33</sup> Ibid.

<sup>34</sup> Ibid.

« Quand on entre en contact avec un texte, on doit être capable de déterminer s'il relève du type de discours religieux, littéraire, politique... , autrement dit dans quel espace il faut se placer pour l'interpréter : à quel titre il interpelle son lecteur, comment il s'inscrit dans le monde »<sup>35</sup>

Notre texte à l'étude apparaît au croisement de ces genres littéraires et discursifs. Du point de vue littéraire, on peut déjà constater qu'il emprunte à plusieurs genres repérables : le monologue intérieur<sup>36</sup> avec une personnage-énonciatrice qui dévoile ses pensées et ses états d'être avec un style très souvent oralisé et des phrases réduites ou fragmentées au minimum. Par ailleurs, on ne peut savoir d'emblée qu'il s'agit d'un monologue théâtral. En effet, c'est dans la production du texte — voué dès le début à être joué sur scène — et dans le paratexte du livre qu'on obtient ces informations<sup>37</sup>. Il y a bien un seul personnage qui s'exprime, pourtant aucune didascalie ou simple mention du nom du personnage ne vient préciser le texte comme pièce de théâtre. Il n'est pas non plus étranger à l'autofiction, genre qu'affectionne particulièrement l'auteure et dont les thèmes de la psychose et du suicide sont tout à fait constitutifs. De plus, il ne faut pas oublier le surgissement de voix multiples, à la fois internes et externes qui font exploser le cadre individuel et unique du monologue pour l'ouvrir vers une polyphonie aux nombreux instants dialogaux et dialogiques.

Si aucun genre n'est par définition pur, *Éden Matin Midi et Soir* se pose véritablement comme un objet littéraire hybride, jouant avec les genres, leurs codes et leurs limites. Le texte est

---

<sup>35</sup> Ibid.

<sup>36</sup> Plusieurs définitions existent et semblent ne recouvrir qu'une partie des caractéristiques du monologue. On retiendra qu'il n'y a pas de narrateur distinct de l'énonciateur, qu'il s'agit d'une retranscription du flux de conscience à la première personne, que l'énonciateur peut ainsi changer l'organisation logique du texte et prendre des libertés à l'égard de la syntaxe et de la référence (voir Dominique Maingueneau : *Éléments de linguistiques pour le texte littéraire*, Paris, Bordas, 1986, p. 103. ; Joëlle Gardes-Tamine : *La stylistique*, Paris, Armand Colin, coll. Cursus, série « Littérature », p. 124. ; Édouard Dujardin, *Le Monologue Intérieur*, Paris, Albert Messein, 1931.)

<sup>37</sup> « Éden Matin Midi et Soir

Mise en scène : Hauke Lanz

Comédienne : Anne Steffens

Création à la ménagerie de verre à l'automne & l'hiver 2008.

Représentation en mars 2009, Festival Étrange Cargo », *EMMS*, p. 48.

toujours en devenir, toujours en proie à la transformation. De même, des discours hétérogènes se sont imbriqués au fil dans le récit d'Adèle (celui des médecins, de la sœur et de la mère, des posologies, des statistiques du suicide, du dictionnaire et de l'étymologie, la pratique magique...) <sup>38</sup>. Cette dislocation-imbrication d'éléments hétérogènes et souvent en opposition, peut se voir comme un mouvement, une dynamique en tant que processus d'hybridation et dont le lecteur devra recoller les morceaux pour les faire tenir. Cela est encore plus flagrant lorsqu'il s'agit de dégager ce qui relève du flux de conscience, du dialogue simulé ou encore de délimiter où commence et où s'arrêtent les voix internes qui peuplent la narratrice-personnage <sup>39</sup>.

Par ailleurs, en faisant jaillir d'autres instances énonciatives au sein du monologue avec une prédominance du style oral ainsi que par l'absence de ponctuation qui favorise le surgissement et le recours au style direct libre, cela permet de créer un dialogue intérieur en plein éclatement et en conflit brutal <sup>40</sup>. Parfois, il est difficile de délimiter précisément le flux de pensée, de la narration et d'un discours :

« Quand le psychiatre viendra, il sera, il est trop tard. Un coma prolongé, je n'ai pas ouvert les yeux. Ou bien peut-être que si. Je n'en suis pas très sûre. Ce dont je suis certaine c'est que le silence garrotte dernières voix réfractaires. Celles qui susurrent qu'hier comme toujours un raté parce que nous devons vivre, que nous je sommes suis faite pour ça, qu'il suffit de respirer que ce n'est pas si dur et que. Suffit. Le silence, j'ai dit : le silence »  
(p. 45)

Dans cet extrait, on peut observer l'intrusion de discours extérieurs qui s'immiscent dans la parole de la narratrice-personnage. Ce texte est traversé par des formes textuelles, énonciatives et génériques, hétérogènes et poreuses entre elles. Certains discours et voix émergent comme des intrus et viennent contaminer et brouiller l'énonciation. La structure de cette fiction apparaît ainsi écartelée toujours au bord de l'éclatement et peuplée d'éléments divergents, voire contradictoires, sans cesse agités et prêts à passer à l'offensive, contraignant la psyché de la narratrice-personnage à être toujours au bord de l'implosion.

---

<sup>38</sup> Voir partie 2.

<sup>39</sup> Voir partie 1.

<sup>40</sup> Voir sous-partie 2.3.

## 3.2 Intertextualité et interprétation : une inscription fondamentale dans la littérature (et dans la langue)

Si Umberto Eco voit tout texte comme une « machine paresseuse qui exige du lecteur un travail coopératif acharné pour remplir les espaces de non-dit ou de déjà-dit restés en blanc »<sup>41</sup> et le perçoit comme une « chaîne signifiante »<sup>42</sup>, ce qu'il nomme une œuvre ouverte apparaît comme « le projet d'un message doté d'un large éventail de possibilités interprétatives »<sup>43</sup>. Le texte s'apparente à une mini-structure, une portion seulement, du monde extradiégétique qui est refaçonné et transformé. Il crée une cohérence interne qui ouvre le champ des possibles grâce à « l'actualisation sémantique »<sup>44</sup>. *Éden Matin Midi et Soir* présente les caractéristiques d'une œuvre ouverte. En effet, il s'agit d'un texte contemporain qui use des genres et des énoncés avec une grande liberté et pousse jusqu'aux limites le réseau de signifiants qu'il déploie. Face à un monologue où une voix narrative se divise et où le lecteur voit ses attentes génériques modifiées, le travail de reconstruction sémantique et d'interprétation fait de l'acte de lecture une participation active du lecteur. L'auteur, de son côté, joue à la limite du brouillage et de l'illisible afin de faire ressentir le trouble du personnage en proie à la fragmentation de son identité. Cette œuvre sans véritable intrigue apparaît comme la confrontation de voix qui disent et font advenir ce qui se passe à l'intérieur de la narratrice-personnage, mais également à l'extérieur sous le mode de la projection. Si la fin ne fournit ni solution au mal qui ronge Adèle ni ne présente de visée morale — la narratrice accueille avec joie la mort tant espérée —, les références intertextuelles<sup>45</sup> qui traversent cette fiction se constituent en un tout autre discours.

---

<sup>41</sup> Umberto Eco, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985 [1979], p. 29.

<sup>42</sup> Ibid. p. 31.

<sup>43</sup> Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*, op. cit., p. 11.

<sup>44</sup> Umberto Eco, *Lector in fabula*, op. cit., p. 232.

<sup>45</sup> « [...] tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. À la place de la notion d'intersubjectivité [entre le sujet de l'écriture et le destinataire] s'installe celle d'intertextualité, et le langage poétique se lit, au moins, comme double. » (J. Kristeva, *Sémiotikè, recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969, p. 85.)

On a déjà évoqué la mention de Marguerite Duras avec sa « maladie de la mort » et plus rapidement les nombreuses références à la Bible<sup>46</sup> qui parsèment le texte. Tout d'abord, le titre *Éden Matin Midi et Soir* renvoie bien évidemment à l'état de Paradis présenté comme une prescription, une posologie par l'indication de fréquence de la prise du traitement « Éden ». Cette interprétation est confirmée à la page 44 : « La terre originelle, l'espace mental premier. Je ne connaissais l'Éden que comme posologie, matin midi et soir les cachets ingérés faisait de moi une Ève, une camisole chimique en guise de nudité ». Ce paradis accordé par les psychotropes est donc un état mental — et non pas celui d'un lieu ou d'une époque — auquel accédera la narratrice-personnage à la fin, grâce à la réalisation effective de son suicide. Elle anticipe un état de silence ou toute parole s'éteint et stoppe tout flux, grâce à la mort : « Le silence, j'ai dit : le silence », « [...] strangulation des voix éparpillées en miettes. » (p.45) et « Étouffement des pensées [...] » (p. 46). Cette quête de la mort volontaire s'oppose à la vision chrétienne de la vie après la mort, puisque le suicide doit conduire le croyant aux flammes éternelles de l'Enfer tandis que le paradis qu'elle souhaite voir advenir n'est pas celui du Nouveau Testament, mais un état d'extase tout personnel et singulier qui rétablit l'unité des voix dans le silence et l'arrêt de la conscience, détaché de toute rédemption ou d'autres conceptions religieuses.

Mais la tension qui s'opère ici vise à amener le lecteur plus loin. Adèle reprend cette sentence canonique de l'Évangile de saint Jean : « Au commencement était le Verbe, [...], mais tout en ajoutant : « [...] je ne suis plus que des mots, mais des mots plein ma tête, je voulais un après, pas un avant la vie » (p. 44). Si présence du sacré il y a, il se trouve bien du côté du « Verbe », de la langue et de la littérature. La parole à l'œuvre à travers la multiplicité des voix cherche à donner du sens à la polyphonie intérieure et à construire des ponts avec les voix externes, quitte à entrer en conflit avec elles. Malgré la solitude et l'incompréhension subie par la narratrice-personnage, il s'agit pour elle d'entamer un mouvement allant de Soi vers les autres et cela est rendu possible par le « Verbe », l'inscription dans une langue forgée par la littérature, et pour tout écrivain par l'écriture. La thanatopathie inspirée par Duras, maladie dangereuse qui voue à la mort peut se concevoir en parallèle de la littérature : « Je porte en moi un mal que je ne sais

---

<sup>46</sup> Voir sous-partie 2.4.



que transmettre à défaut de le soigner » (p. 26). Expérience périlleuse, s'écrire ne permet pas toujours de se soigner, au contraire, mais permet de transmettre l'expérience, de la rendre vivante et de la faire ressentir au sein même de la forme et du langage littéraire et poétique<sup>47</sup>. Si la maladie de la mort peut se transmettre par contagion, comme n'importe quelle maladie, la voix et l'écriture partagent cette caractéristique de la transmission du Soi vers les autres, du texte au lecteur.

L'importance vitale conférée à la langue et à la littérature se voit donc à travers le réseau intertextuel qui se tisse tout au long du texte. Pourtant, il peut paraître paradoxal de trouver une citation de Samuel Beckett dont les œuvres déstructurées repoussent la littérature et le langage loin de toute sacralité, mettant à mal tout sens et tout récit jusqu'à l'épuisement de toute parole réduite à tourner en rond sur elle-même. On trouve cette référence à *En attendant Godot* : « *À cheval sur une tombe* »<sup>48</sup> aux pages 39 et 42<sup>49</sup>. Cette mention deux fois répétée et mise en italique par l'auteure revient comme une litanie ou une comptine morbide et prophétique à l'adresse de sa mère. La convocation de Beckett n'est en fait pas fortuite, elle inscrit malgré tout, *Éden Matin Midi et Soir* dans le sillage des expérimentations au seuil des frontières du dramaturge et romancier de l'absurde. La naissance et la mort en tant qu'expériences uniques et limites se fondent et se rejoignent dans le présent de la prophétie, dans le présent de la parole oraculaire, de la langue et de la lecture.

Cette fiction met en avant un enjeu crucial pour l'auteure : s'écrire par la littérature. Par la mise en fiction du Je, il est à la fois question, de se mettre en danger en tant qu'écrivain — cet aspect

---

<sup>47</sup> « Le pays de l'Autofiction impose un pacte particulier : le Je est auteur, narrateur et protagoniste. C'est la règle de base, la contrainte imposée. La transgresser, c'est changer de genre. Or là-dessus, tout le monde ment. Il faudrait s'accorder. Cesser de qualifier d'autofiction des récits personnels où l'héroïne porte un autre nom que son auteur, par exemple. Interrompre l'adoubement des faiseurs dont le Je ne se met pas en danger, n'inverit pas la langue, se contente de transposer, entend le terme d'aventure sans en interroger la notion de liberté. Ne pas réduire l'autofiction à une démarche thérapeutique, le lectorat pris en otage, encastré derrière le divan. » Chloé Delaume, *La règle du Je : autofiction, un essai*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015, p. 18.

<sup>48</sup> « Elles accouchent à cheval sur une tombe, le jour brille un instant, puis c'est la nuit à nouveau. » Samuel Beckett, *En attendant Godot*, Seuil, Paris, 1952, p. 126.

<sup>49</sup> « *À cheval sur une tombe*, elles accouchent et c'est tout. », *EMMS*, p. 39 et « *À cheval sur une tombe*, tu accouchas, c'est tout. », *EMMS*, p. 42.

n'est pas celui qui m'intéresse le plus ici, mais il est tout de même très présent — et de mettre en danger la littérature elle-même, de jouer très sérieusement avec les limites des genres, des conventions littéraires, de la syntaxe et de l'énonciation pour proposer une œuvre ouverte que le lecteur devra recomposer, reconstituer. Du texte au lecteur, l'entreprise n'est là aussi, pas sans risque, car l'acte de lecture engage au sens fort du terme à se laisser entraîner vers des expériences ultimes et par nature intransitives (suicide, folie...) qui se constituent comme un défi pour la littérature. Dans un mouvement spéculaire, c'est la littérature qui doit se fonder comme enjeu et comme défi, devenant un risque pour elle-même, quitte à être prise elle aussi, dans un état limite.

### **3.3 Un texte comme potentialité : transmédiabilité et transartialité au service du multiple**

Si la littérature s'apparente à « une machine à produire des mondes possibles », <sup>50</sup> c'est parce qu'un texte peut être actualisé à l'infini par chacune des lectures potentielles. On peut ainsi faire une recombinaison continue de ses différents éléments :

« Cet espace fini du texte s'ouvre doublement, une fois grâce aux possibilités de la combinatoire et une autre fois par l'interprétation de ses lecteurs. Par ce jeu infini de répétitions (car chaque interprétation est une reprise, une réduplication, une mise en abyme de l'œuvre) et de combinaisons, l'œuvre qui a une structure extérieure finie, s'ouvre sur l'infini et l'illimité de sa profondeur.<sup>51</sup> »

À plus forte raison, une œuvre ouverte comme celle d'*Éden Matin Midi et Soir* avait tout d'abord été conçue pour le théâtre — pratique artistique de l'intermédiabilité<sup>52</sup> par excellence — pour

---

<sup>50</sup> Umberto Eco, *Lector in fabula*, op. cit., p. 226.

<sup>51</sup> Marinela-Denisa Craciun, *La technique de la mise en abyme dans l'oeuvre romanesque d'Umberto Eco*, Thèse de doctorat, Université Blaise Pascal, 2016, p. 11.

<sup>52</sup> Si un média est par définition ce qui médie, la médiation consiste à rendre accessible à la conscience d'autrui ce qui, sans médiation, ne serait pas. Ce processus dynamique a pour conséquence la remédiation constante des différents médias — il n'existe pas de première remédiation. L'intermédiabilité s'intéresse donc aux relations et aux interactions entre les médias (les arts en font également partie). Voir Jay David Bolter et Richard Grusin, *Remediation. Understanding New Media*, Cambridge (Massachusetts), MIT Press, 2000, mais aussi Jean-Marc Larrue, « Du média à la médiation : trente ans de résistance théâtrale », dans Jean-Marc Larrue (dir.), *Théâtre et*

ensuite investir une pluralité de formes et de médias (livre, création radiophonique et enfin, performance)<sup>53</sup>. Chaque incarnation du texte fait ainsi surgir de nouveaux partis-pris, donne de l'importance à certains éléments, ou au contraire accorde moins d'importance à d'autres, à travers un jeu de recombinaisons. De nouvelles interprétations, issues de potentiels pleinement explorés et exploités, se précisent.

Ici, c'est le médium radiophonique qui nous intéressera plus précisément, et ce pour deux raisons. En premier lieu, il n'y a pas de traces sonores ou vidéo des performances et de la pièce de théâtre (hormis quelques photos pour cette dernière) qui nous permettraient une analyse. En second lieu, les choix opérés pour le passage à la fiction radiophonique<sup>54</sup> me semblent tout à fait pertinents avec, non plus une seule comédienne, mais quatre — Anne Steffens y est accompagnée de Marie Remond, Laure Calamy, Caroline Breton. Je traiterai des aspects qui me semblent les plus significatifs, à travers une analyse la plus détaillée possible.

Tout d'abord, à l'écoute de la version radiophonique, on observe que les différentes voix émergent concrètement. Même à des moments où a priori, il ne semble pas y avoir d'intrusion, une autre voix peut reprendre le fil de l'énonciation. L'indétermination est évacuée et l'éclatement polyphonique se donne à entendre dès le premier paragraphe. Des coupures sont matérialisées par des passages sonores en rupture avec le paysage sonore qui précède. De plus, elles se trouvent seulement entre certains paragraphes, engendrant des parties qui n'existent pas dans le texte. Chacune des quatre voix endosse majoritairement l'énonciation au moins deux fois (dans ces parties mises en relief par les ruptures sonores), tandis que les autres voix se font tout de même entendre, venant s'immiscer dans le cours du discours afin d'acquiescer ou de s'indigner, de montrer leurs assentiments ou leur désaccord parfois brutal qui peut mener jusqu'à la complète perturbation et l'enlèvement de la parole de la voix majoritaire.

---

*intermédialité*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Arts du spectacle. Images et sons », 2015, p. 27-56.

<sup>53</sup> Voir introduction pour le détail des créations.

<sup>54</sup> L'enregistrement n'est malheureusement plus disponible sur le site de France culture (la fiction avait été produite pour l'émission « Atelier de création radiophonique »).

Cela était déjà décelable dans le texte seul, mais l'effet produit à l'écoute est aussi très saisissant, une voix continue la phrase d'une autre, coupe la parole. Ou bien, elles répètent ensemble comme un chœur à l'unisson, ou en différé, avec leur propre rythme en canon. Le médium radiophonique grâce au son parvient à incarner complètement ce que le texte contient en tant que potentiel : « C'est comme si chaque pensée avait son timbre à elle, son grain particulier et son argumentaire. » (p. 9). On peut alors les différencier, par chacun de leur timbre, les singulariser. Dans l'extrait : « [...] peut-être que de nous toutes je suis la plus faible [...] » (p. 36), une des quatre voix exprime un défaut par un adjectif relatif qui la distingue des autres. Grâce au jeu de plusieurs comédiennes, cette voix peut être isolée par l'auditeur qui va la reconnaître, et qu'il peut dissocier des autres. Le grain, la façon de parler, le débit sont des marqueurs sonores qui autonomisent et différencient clairement les voix. Certes, cela restreint le choix des possibilités de l'auditeur qui n'a pas à imaginer, comme le lecteur, où elles commencent, ni à essayer de deviner leur nombre. Pourtant, l'effet de proximité des voix induit par le médium produit une intimité très forte entre les flux de parole et l'auditeur, tout en conférant, à l'écoute, un rythme très vivant et peut-être encore plus dramatique qu'à la simple lecture. Cette présence des voix, même si elles sont médiatisées grâce à la technologie sonore, n'en paraît pas moins, à l'écoute étrangement proche<sup>55</sup> : le chemin vers l'intérieur d'une psyché morcelée se donne à vivre et à ressentir, au plus près.

Par ailleurs, le fait qu'une même phrase soit dite en simultané ou en décalage par quatre voix donne vraiment à entendre le monologue qui se fait, soudainement, polyphonie. Les moments en chœur donnent également un caractère proprement théâtral à cette fiction. Le caractère hybride semble encore plus important que dans le texte seul. Les discours et dialogues feints,

---

<sup>55</sup> Dès le début, le développement de la radio a conduit à une proximité et un caractère intimiste de la voix radiophonique (la médiation devenait invisible) tandis que dans le même temps, ce sont les voix du théâtre qui paraissaient artificielles et pétrées de convention (voix forte, articulation irréprochable etc). Voir Jean-Marc Larrue (dir.), *Théâtre et intermédialité*, op. cit., et Marie-Madeleine Mervant-Roux, Jeanne Bovet, Jean-Marc Larrue (dir.), *Le son du théâtre III. Voix. Words, Words, Words*, Théâtre/public n°201, Association Théâtre/public, 2011 et Jean-Marc Larrue, « Les révolutions de la voix : le théâtre, la radio et le parlant », Théâtre/Public, numéro 201, octobre 2011, p. 38-45.

comme répétés : « Bonjour, je m'appelle Adèle Trousseau [...] (p. 32) ou « [...] vous êtes jeune et jolie il ne faut pas vouloir mourir. » (p. 34) pour ne reprendre que ces exemples, sont proférés sur des tons qui tranchent du reste de l'énonciation. L'innocence est mise en scène comme le ferait un comédien, tandis que les discours de l'infirmière ou du psychiatre sont tournés en ridicule. L'exaspération d'Adèle donne une tournure très ironique et parodique aux paroles qu'elle profère. Cette ironie est aussi très forte au moment de la déclamation de l'entrée « Faute » du Petit Robert (p. 14)<sup>56</sup> : le ton est détaché, presque mécanique, quoique concentré et presque enjoué. Mais c'est surtout avec la musique en arrière-plan — minimale, drôle et comme tirée d'un jingle ou d'une comptine pour enfant — que s'opère un contraste frappant avec ce dont il est question : la faute que constitue le suicide et qui tranche radicalement avec ce qui précède et ce qui suit. Cette déclamation de l'entrée du dictionnaire se révèle être une sorte d'interlude ambigu où la légèreté et l'humour flirtent avec le tragique et le sérieux. Ce dispositif liant voix parlée, son, silence et musique se dévoile ici en tant qu'auralité<sup>57</sup>, concept propre à la culture auditive.

Ainsi porté par plusieurs voix enregistrées à l'aide des technologies du son et diffusées par la radio, le texte d'*Éden Matin Midi et Soir* acquiert dès lors une auralité, et une position intermédiaire (ou interartiale) entre le texte, la radio et le théâtre — les œuvres de fiction à la radio ont depuis le début du média, puisé leur code dans celui du théâtre et en outre, le texte a d'abord été pensé et mis en scène pour le théâtre. En rendant encore plus concrète l'ouverture par la polyphonie, des choix menés par le réalisateur Alexandre Plank peuvent sembler restreindre le texte en tant qu'œuvre ouverte et par là limiter les possibilités et les interprétations. Néanmoins, ce serait omettre de considérer l'accession à la dimension radiophonique et aurale de ce nouvel *Éden Matin Midi et Soir* : la manière dont les voix s'articulent les unes les autres,

---

<sup>56</sup> 8 :54 - 9 :45 de l'enregistrement : *Éden Matin Midi et Soir*, pièce radiophonique réalisée par Alexandre Planck, « Atelier de création radiophonique », France Culture, 2010.

<sup>57</sup> « Elle englobe l'anatomie et la réalité de l'oreille, le sens de l'ouïe et l'engagement de l'écoute, le corps sensible et la matérialité du senti, la vibration et la résonance, et tout ce que l'on perçoit – le son, le silence et le bruit. » Lynne Kendrick, « Auralité et performance de l'inaudible » dans Jean-Marc Larrue, Marie-Madeleine Mervant-Roux (dir.) *Le son du théâtre (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle). Histoire intermédiaire d'un lieu d'écoute moderne*, CNRS Editions, 2016, p. 193.

leurs relations avec l'atmosphère sonore, les ruptures et les silences, tout cela contribue à créer une fiction qui explore toutes les caractéristiques du média (également médium) qu'elle investit tout en déployant ce que le texte portait comme potentialités. De plus, d'autres interprétations peuvent immerger des choix opérés issus des relations transmédiales qu'entretiennent les diverses formes du texte : pièce de théâtre, livre, création radiophonique, performance.

## Conclusion

« L'œuvre en mouvement rend possible une multiplicité d'interventions personnelles, mais non pas de façon amorphe et vers n'importe quelle intervention. Elle est une invitation, non pas nécessitante ni univoque mais orientée, à une insertion relativement libre dans un monde qui reste voulu par l'auteur ».<sup>58</sup>

Telle pourrait être la définition d'*Éden Matin Midi et Soir*, cet objet littéraire hybride, placé sous le signe de la multiplicité et de la transformation. Entre narration et discours, entre le Soi et les Sois, entre « je » et « vous », « tu », « nous », entre porosité et éclatement, entre indétermination et rupture franche, c'est bien au cœur de l'énonciation, au sein même du flux de pensée du monologue que se niche la polyphonie prête à se déployer. La prolifération des instances énonciatives trahit cette dislocation, mais également, leur source unique, celle d'Adèle Trousseau. Cette guerre qui fait rage entre ses différents « Sois » est une lutte permanente pour la parole, pour avoir le dernier mot, pour imposer le silence aux autres. Ces manifestations brouillent narration et énonciation, elles rendent incertaines les délimitations entre les différentes entités qui peuplent la narratrice. C'est sans compter les voix extérieures relayées par les voix internes, qui prennent à leur tour la parole dans un rapport dialogique et dialogal avec les Sois. Ces jeux à travers ses discours feints, tant du côté des irruptions de pensées objectives qui ne cessent de proférer la vie à tout prix que des voix vociférantes prônant le suicide, ne sont pas dépourvus de pensée magique et de performativité, bien au contraire. Les seuls discours extérieurs qui servent la narratrice sont ceux de la sémantique, de l'étymologie et de la langue. D'ailleurs, le réseau intertextuel rapproche cette expérience de l'impossible que constitue la mort avec celle de la littérature, conjuguant ce goût des limites avec la pratique de l'écriture de(s) Soi(s). D'un autre côté, le processus d'hybridation ne semble jamais complètement fixé, que ce soit du point de vue de l'énonciation ou des genres littéraires convoqués, produisant un texte ouvert, pourvu d'interactivité avec un lecteur appelé à suivre son propre chemin dans le texte. Enfin, le passage vers la fiction radiophonique rend audible la polyphonie agitée et bruyante tout en accordant une singularité propre à chacune des voix. Les paysages sonores convoqués tissent une toile de sens, liés à l'écoulement de la parole multiple,

---

<sup>58</sup> Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*, op. cit., p. 34.

et étendent le champ des potentialités contenues au cœur même du texte. L'auralité du média/médium radiophonique doit s'envisager comme une création nouvelle, riche en sens et effets nouveaux sur le lecteur devenu auditeur.



## Bibliographie

### Corpus principal :

DELAUME Chloé, *Éden Matin Midi et Soir*, Nantes, Joca Seria, 2009, 48 p.

### Corpus secondaire :

BECKETT Samuel, *En attendant Godot*, Seuil, Paris, 1952, 135 p.

DELAUME Chloé, *Éden Matin Midi et Soir*, pièce radiophonique réalisée par Alexandre Planck, « Atelier de création radiophonique », France Culture, 2010.

DELAUME Chloé, « Visite guidée » dans *Neuf leçons de littérature*, Paris, Éditions Thierry Magnier, 2007, 187 p.

DELAUME Chloé, *La vanité des somnambules*, Paris, Éditions Farrago/Léo Scheer, 2003, 147 p.

FELLOUS Colette, Entretien, « Vingt-quatre heures dans la vie de... », France Culture, 9 août 2009.

### Corpus théorique :

AMBROISE Bruno. *Performativité et actes de parole*. Intervention à la journée d'études « Situations pragmatiques », organisée par J. Arquembourg à l'IF. 2009. [https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/430074/filename/Performativite\\_et\\_actes\\_de\\_parole.pdf](https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/430074/filename/Performativite_et_actes_de_parole.pdf)

AUSTIN John Langshaw, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, coll. Essais, 1991 [1962], 208 p.

BATAILLE Georges, *Choix de lettres* Paris, Gallimard, Coll. Les Cahiers de la NRF, 1997, 680 p.

- BENVENISTE Émile, *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1966, 357 p.
- BOLTER Jay David et Richard Grusin, *Remediation. Understanding New Media*, Cambridge (Massachusetts), MIT Press, 2000, 295 p.
- BRES Jacques, « 3. Savoir de quoi on parle : dialogue, dialogal, dialogique ; dialogisme, polyphonie... », dans Jacques Bres *et al.*, *Dialogisme et polyphonie*, De Boeck Supérieur « Champs linguistiques », 2005, p. 47-61.
- CECCARELLI Paulo et Cristina Lindenmeyer, « Les avatars de la pensée magique », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 85, no. 1, 2012, p. 41-49.
- DELAUME Chloé, *La règle du Je : autofiction, un essai*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015, 96 p.
- DUCAS Sylvie. « Fiction auctoriale, postures et impostures médiatiques : le cas de Chloé Delaume, “personnage de fiction” », *Le Temps des médias*, vol. 14, no. 1, 2010, p. 176-192. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2010-1-page-176.htm>
- DUJARDIN Édouard, *Le monologue Intérieur*, Paris, Albert Messein, 1931, 126 p.
- DUCROT Oswald, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972, 283 p.
- ECO Umberto, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985 [1979], 324 p.
- ECO Umberto, *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, coll. Points, 1965 [1962], 320 p.
- FRANÇOIS Frédéric, « Avant-propos. Le “dialogisme” ? ou plutôt « quelques figures du dialogue, leurs communautés et leurs différences, un point de vue » », *Ela. Études de linguistique appliquée*, vol. 173, n°1, 2014, p. 17-26.
- FOREST Philippe, *Le roman, le réel*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2007, 302 p.
- GARDES-TAMINE Joëlle, *La stylistique*, Paris, Armand Colin, coll. Cursus, série « Littérature », 1992, 192 p.
- GREIMAS Algirdas Julien, *Sémantique structurale*, Paris, P.U.F., 1986 [1966], 262 p.

JACOB Suzanne, *Bulles d'encre*, Montréal, Éditions boréales, 2001, 150 p.

KENDRICK Lynne, « Auralité et performance de l'inaudible » dans Jean-Marc Larrue, Marie-Madeleine Mervant-Roux (dir.) *Le son du théâtre (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle). Histoire intermédiaire d'un lieu d'écoute moderne*, CNRS Éditions, 2016, p. 191-199.

KRISTEVA Julia, *Sémiotikè, recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969, 384 p.

LARRUE Jean-Marc, « Du média à la médiation : trente ans de résistance théâtrale », dans Jean-Marc Larrue (dir.), *Théâtre et intermédiarité*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Arts du spectacle. Images et sons », 2015, p. 27-56.

LARRUE Jean-Marc, « Les révolutions de la voix : le théâtre, la radio et le parlant », dans *Théâtre/Public : Le son du théâtre III. Voix. Words, Words, Words*, n° 201, octobre 2011, p. 38-45.

MAINGUENEAU Dominique, *Éléments de linguistiques générales*, Paris, Bordas, 1986, 158 p.

MAINGUENEAU Dominique, « La situation d'énonciation », *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*, Armand Colin, Paris, 2015, 368 p.

MERVANT-ROUX Marie-Madeleine, Jeanne Bovet, Jean-Marc Larrue (dir.), *Théâtre/Public : Le son du théâtre III. Voix. Words, Words, Words*, n° 201, octobre 2011, 141 p.